

Anne-lise BEZENCON SIERRO

MEMOIRE DE LICENCE

mars 1998

***LA VIE DES FEMMES DU VAL D'HERENS (Valais)
ET LEURS RÔLES AU SEIN DE LEUR COMMUNAUTE
VILLAGEOISE
(1900-1950)***

R 239 539260

Université de Genève
FPSE
Section des Sciences de l'Education
Subdivision EDS

Directeur de mémoire : Michel Vuille
Membres du jury : Edmée Ollagnier
Bernard Crettaz

**TB
11.762**

TB 11.762

Bibl. cant. VS Kantonsbibl.



1010340831

BIBLIOTHÈQUE
CANTONALE
DU VALAIS

WALLISER
REGIONAL-
BIBLIOTHEK

00/1639

Nous ne valons que par l'essentiel.

(Paroles de Jung, reprises par Marie Métrailler
dans « La poudre de sourire »)

*Ce qui est apparent, c'est la part de
l'homme.*

(Thomas Antonietti)

Je remercie toutes les personnes qui ont consacré du temps à la réalisation de ce mémoire ainsi que toutes les personnes qui ont eu l'extrême gentillesse de faire revivre un bout du passé, avec une très grande honnêteté.

TABLE DES MATIERES

I. INTRODUCTION

1.1. Présentation du thème	p.1
1.2. Contexte historique	p.3
1.2.1. Présentation des deux communes : Vex et Hérémence	p.13
1.3. Introduction théorique	
1.3.1. Le rôle	p.14
1.3.2. Le statut	p.18
1.4. Problématique	p.20

II. ANALYSE EMPIRIQUE

2.1. Méthodologie	p.34
2.2. Retranscription des notes	p.36
2.3. Tableaux et recueil des données	p.55
2.4. Analyse des entretiens	p.62
2.4.1. La participation des femmes dans l'économie familiale	p.62
2.4.2. La responsabilité des femmes dans l'éducation des enfants	p.68
2.4.3. Les images marginales dans la communauté villageoise	p.71
2.4.4. La parole des femmes face à certaines injustices	p.72

III. CONCLUSION

3.1. Modèle et contre-Modèle	p.74
3.2. Rôle et statut	p.76
3.3. Pouvoir formel et informel	p.77

V. BIBLIOGRAPHIE p.81

ANNEXE : Quelques extraits d'une histoire de vie

I. INTRODUCTION

1.1. Présentation du thème

Je désirais, dans ce travail, m'interroger sur le rôle qu'ont joué les femmes dans leur communauté villageoise, au début du siècle dans le Val d'Hérens (Valais).

Dans cette présentation, je vais tout d'abord dire quelques mots sur les raisons de ce choix, puis je m'expliquerai sur un des aspects méthodologiques de cette recherche, à savoir pourquoi avoir interrogé essentiellement des femmes.

J'ai choisi ce thème parce que j'habite un village du Val d'Hérens et que je me confronte tous les jours à de multiples images de femmes : femmes âgées qui parlent du passé et de cette société qui à leurs yeux a évolué si rapidement, dans laquelle elles ne se retrouvent pas nécessairement ; femmes jeunes aussi qui sont entrées dans un monde de modernité avec l'espoir immense de vivre mieux que leurs mères ... Ces deux mondes et ces deux sociétés vont constituer le cadre de cette recherche et, dans la suite de ce travail, je parlerai de société « traditionnelle » face à une autre société dite « moderne ».

Si on s'intéresse à la société traditionnelle montagnarde du début du siècle en Valais, on constate rapidement que l'argent liquide, plus rare qu'aujourd'hui, n'était de loin pas la seule monnaie d'échange existante et que différentes formes de troc, que ce soit de marchandises ou de services rendus, représentaient tout un réseau d'échanges entre les individus et entre les familles. On constate également que cette société montagnarde survivait pour la grande majorité des familles grâce à l'agriculture, c'est-à-dire grâce aux cultures et à l'élevage. C'est donc au prix d'une union étroite au sein de la famille que ses différents membres survivaient dans cette société montagnarde, parfois facilement, parfois difficilement.

Tous les récits que l'on peut recueillir oralement retracent l'importance du travail des femmes au sein de leur société, au contraire des ouvrages « classiques » sur l'agriculture de montagne qui, pour certains, passent totalement sous silence la part des femmes dans l'agriculture.

La première hypothèse de ce travail fut donc le rôle essentiel des paysannes de montagne dans l'économie familiale au début du siècle (jusqu'à la fin de la deuxième guerre mondiale environ). Ces femmes étaient-elles au centre du système de production qui a permis à de nombreuses familles de manger et de survivre ? Voilà mon point de départ.

Dans ce contexte-là, la citation d'Evelyne Sullerot a provoqué en moi un étrange sentiment et m'a incitée à approfondir cette idée de centralité et de marginalité à propos du rôle des femmes dans la société traditionnelle et dans la société moderne.

« La femme au foyer, de productrice qu'elle était, est devenue consommatrice. Il ne s'agit donc même plus pour elle en cherchant à travailler d'accroître son rôle, mais tout bonnement d'éviter de devenir totalement marginale. »¹

A partir du rôle économique, je désirais également m'interroger sur le rôle des femmes dans leur communauté villageoise sur un plan plus large. J'étais très désireuse, je crois, de mieux comprendre la place de la femme dans la société traditionnelle. Je pensais que les différents

¹ E. Sullerot, « Histoire et sociologie du travail féminin », Ed. Gonthier, Paris, 1968, p. 23.

tableaux ou images de la paysanne de montagne pourraient peut-être m'aider à comprendre en quoi un rôle peut se définir dans des paramètres qui touchent le coeur des enjeux d'une société et d'une communauté.

A partir des différentes représentations des paysannes, je désirais mieux comprendre ce qu'elles ont représenté et véhiculé comme valeurs, quels liens elles entretenaient avec l'Eglise ou avec le curé, personnage omniprésent et omnipotent de cette société du début du siècle. Ont-elles été aussi soumises et dociles qu'on a parfois voulu nous le faire croire ? Quel type de relations décrit le plus fidèlement possible les relations hommes-femmes dans cette société paysanne du début du siècle ? Peut-on distinguer différents types de relation selon les différents espaces au sein du village ? Ces images sont-elles toutes concordantes ou sont-elles parfois paradoxales ? Y a-t-il un lien entre le rôle économique et d'autres rôles joués au sein de la famille et enfin y a-t-il un lien entre le rôle économique et la place de la paysanne dans sa communauté et dans sa famille ?

Dans le cadre de la société paysanne valaisanne du début du siècle, je pourrais reprendre l'hypothèse de Martine Segalen à propos de la société rurale du XIX^e siècle en France, à savoir :

« L'hypothèse centrale de l'ouvrage est que la relation mari-femme dans la société paysanne est fondée non sur l'autorité absolue de l'un sur l'autre, mais sur la complémentarité des deux. Cette relation s'inscrit dans le type particulier de la sociabilité paysanne : avant d'être un couple, les époux font partie des groupes masculin et féminin qui constituent le cadre humain fondamental des relations. »²

Cette hypothèse reste à vérifier dans le contexte qui m'occupe.

Encore faut-il décrire un peu plus précisément le rôle des paysannes dans leur société ainsi que les différentes images dominantes, contradictoires ou non, qui en découlent.

Je termine cette présentation en disant quelques mots sur un des aspects méthodologiques de ce travail qui représente un des points essentiels de cette recherche, à savoir pourquoi avoir interrogé principalement des femmes.

Au-delà de l'affirmation de G. Amoudruz qui dit ceci : « *Quand tu fais les enquêtes, interroge toujours la femme car c'est elle qui connaît les traditions* »³, j'ai fait les hypothèses suivantes : Tout d'abord, l'hypothèse d'une complicité et d'une solidarité fondamentale entre femmes, comme si j'allais pouvoir bénéficier d'une forme de solidarité entre les paysannes, préexistante dans la société rurale. Je faisais donc l'hypothèse sous-jacente d'une forme de séparation entre le monde masculin et le monde féminin, de l'existence d'un regard spécifique des femmes sur les hommes et donc que c'était bien elles qu'il fallait interroger.

Deuxièmement, je pense que la parole des femmes, à plus forte raison celle des paysannes de montagne, est restée largement dans l'ombre, dévalorisée face au mouvement de modernisation de la société et qu'il fallait faire revivre cette parole, qui selon ma seconde hypothèse, est dépositaire à la fois des valeurs inhérentes à la société paysanne de montagne et des enjeux de cette société face à l'avenir.

² M. Segalen, « Mari et femme dans la société paysanne », Flammarion, Paris, 1980, p. 15.

³ Amoudruz coll. , « Terres de femmes », Musée d'ethnographie de Genève, 1989, p. 7.

1.2. Contexte historique

Entre 1850 et la deuxième guerre mondiale, le Valais et les Alpes occidentales ont traversé un siècle de changements importants.

Avant d'aborder le rôle qu'ont joué les femmes dans la société traditionnelle, il m'a paru intéressant de mettre en évidence quelques-uns des événements qui ont marqué le Valais.

Dès 1850, le Valais sort progressivement de son isolement grâce au développement des différentes liaisons routières et ferroviaires, en plaine comme en montagne.

Les routes du Val d'Hérens subissent de nettes améliorations dès 1860⁴. C'est en 1930 que les premières voitures seront vues à Hérémenche.

Avant cela, tous les déplacements journaliers se faisaient à pied ou/et à mulet. Tous les récits de vie de cette période-là retracent cet aspect du quotidien. Certains habitants de la commune de St-Martin, par exemple, se levaient à 4 h. du matin pendant la période de vendange pour descendre jusqu'en plaine, en-dessus de Granges, près de Sierre, pour remonter le soir la récolte de raisins à dos de mulet, soit environ 7 heures de marche et ceci pendant toute la période des vendanges.

Le système de pâturage du bétail engendrait également des déplacements ponctuels durant toute l'année.

« Le cycle annuel des déplacements commence dans l'exploitation de basse altitude, comprenant l'habitation et l'étable, où hommes et bêtes passent les mois d'hiver, et les prés et champs attenants; puis vers la mi-mai, s'effectue la montée à la « montagnette » ou au « mayen », qui comporte un gîte familial et des étables, et où l'on nourrit le bétail tant en pâturage libre qu'en fourrage d'étable. Vient enfin, au fort de l'été, le moment de la montée à l'étage supérieur, généralement alpage, et constitué de vastes pâturages, qui contrairement à la ferme d'en bas et à la montagnette, sont souvent exploités en communauté. (...) La descente se fait dans l'ordre inverse des étapes. (...) Tel est le schéma général, quoique en fait, même dans une aire restreinte, des différences se manifestent d'une exploitation à l'autre. En particulier, on trouve souvent encore d'autres étages intermédiaires, comme des granges-étables sur des prés de fauche situés entre le bas de la vallée et le mayen, et dans lesquelles, au début de la saison froide, on donne au bétail le fourrage récolté sur place pendant l'été. Ce sont les « remues d'hiver », où l'on vient d'en bas s'occuper du bétail. »⁵

L'arrivée des moyens de locomotion à moteur a donc profondément modifié la vie quotidienne en Valais dès la fin de la deuxième guerre mondiale.

Le train, par exemple, entre en gare de Sion pour la première fois le 5 mai 1860, mais ce n'est qu'en 1906 que les Chemins de fer fédéraux mettent en service la ligne du Simplon, événement qui va symboliser en quelque sorte une nouvelle ère de liaisons et d'ouverture pour le Valais.

⁴ L'inspection des routes, qui se met progressivement en place, a comme but, par exemple, de favoriser l'accès au service postal, puis aux voitures, dans les différentes vallées latérales.

⁵ P. Guichonnet, « Histoire et civilisations des Alpes, II. Destin humain. », Ed. Payot, Lausanne, 1980, p. 16.

Dans un autre domaine, d'importants travaux d'endiguement et d'assainissement du Rhône sont entrepris dès les années 1860, qui vont durer non moins d'un siècle.⁶

Même si l'agriculture du début du XX^{ème} siècle sera encore fortement marquée par son caractère autarcique, des changements se profilent dans certains domaines d'exploitation : la plaine devient fertile, les paysans plantent des arbres fruitiers en plaine et sur les coteaux, de nouveaux domaines vinicoles sont créés en vue d'un commerce extérieur.

En ce qui concerne l'agriculture de montagne plus particulièrement, il faut souligner l'organisation sociale et économique qui met en lumière un équilibre particulièrement complexe entre le milieu naturel et l'adaptation humaine. L'agriculture de montagne, avant l'ère de la modernisation, peut se résumer de la manière suivante :

« parmi les réponses à ces contraintes caractéristiques de la société alpine, la plus importante et la plus fondamentale est l'adoption de stratégies de production mixtes dans lesquelles on combine la culture des champs avec diverses formes d'élevage, l'élevage restant la seule manière de rendre utilisables à des fins productrices les vastes étendues herbeuses qui entourent les vallées entre la limite supérieure de la végétation arborescente et les glaciers. »⁷

Dans les régions de montagne, les paysans doivent trouver des solutions au terrain majoritairement improductif⁸. Il y a donc plusieurs sphères de production qui, géographiquement, se situent à des altitudes parfois très variables. De là est née toute une organisation sociale et familiale, qui répond à la nécessité d'une présence humaine en des lieux distants parfois de plusieurs heures de marche.

Le rôle central de la femme dans l'agriculture valaisanne est l'hypothèse première de ce travail et le point de départ dans la mesure où elle a partagé, dans ce domaine, des tâches parfois égales à celles de l'homme, en plus de l'éducation des enfants⁹.

De manière générale, on peut dire que le secteur primaire fut un des secteurs économiques qui subit le plus de changements.¹⁰

Or, la diminution importante du secteur primaire contribuera à la transformation du rôle social des femmes dans leurs communautés villageoises et coïncidera avec un nouveau type de discours sur le rôle des femmes au sein de la société, problématique que je développerai dans le cadre de ce travail.

⁶ Ces travaux ont représenté pour la population valaisanne, qui vit en 1870 à raison de 74,7 % du secteur primaire, une augmentation considérable de terrains cultivables.

⁷ Communauté de travail des Alpes occidentales (COTRAO), « L'homme et les Alpes », Ed. Glénat, Grenoble, 1992, p. 186.

⁸ Dans les Alpes, la majeure partie des communautés des hautes vallées occupe un territoire dont moins de 10 pour cent se prêtent à la culture, chiffre tiré de : COTRAO, « L'homme et les Alpes », Ed. Glénat, Grenoble, 1992, p. 185.

⁹ A ce titre, la recherche de G. Berthoud est très intéressante, il dit ceci : « *Les épouses des chefs d'exploitation fournissent dans presque tous les cas le plus grand nombre de journées de travail agricole.* ». G. Berthoud, « changements économiques et sociaux de la montagne », Ed. Francke, Berne, 1967, p. 176.

¹⁰ En 1959, le secteur primaire ne représentera plus que 41,9 % et Valérie Sauthier donne la comparaison suivante, à savoir que ce 41 % du secteur primaire représente la moyenne suisse de la fin du XIX^{ème} siècle. Chiffre tiré de l'ouvrage de V. Sauthier, « Evolution du rôle des femmes dans l'économie valaisanne : 1960-1990. » Mémoire de Licence en Economie régionale, Université de Fribourg, 1992, p. 7.

Egalement au début de ce siècle, en 1928, débutèrent les premiers sondages du barrage de la Grande Dixence. Les travaux occupèrent de nombreux ouvriers dans toute la région du Val d'Hérens¹¹. Les ouvriers, absents plusieurs jours consécutifs, logeaient sur les chantiers du barrage. Ils redescendaient pour des congés d'un ou deux jours, puis repartaient, laissant la famille assumer les différents travaux de la campagne. Jusque vers les années 1950, la grande majorité des ménages survivaient grâce au bétail et aux produits de la campagne. Les métiers d'artisans, souvent transmis de père en fils, ne suffisaient pas pour nourrir toute une famille.

Les conditions de vie, d'habitation de la population changèrent dès l'apparition des forces hydrauliques, comme à Hérémente, par exemple : « *Le soir du premier décembre 1932, dans tous les villages ..., la lumière électrique brillait de tout son éclat.* »¹²

Après un temps d'arrêt, de nouveaux travaux du barrage recommencèrent dans les années 1950 et ceci jusqu'en 1963. Pendant ce temps, certains ouvriers, habitués aux différents travaux des chantiers, se firent engager pour la même société hors de la commune.

L'utilisation de l'énergie électrique favorisa également le développement de l'industrie¹³.

Sans s'arrêter trop longuement sur la question de l'émigration, il m'a paru tout de même intéressant d'évoquer ce phénomène, qui probablement constitua un levier économique non négligeable pour les communautés alpines. Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, de nombreux valaisans émigrèrent dans les Amériques du Nord et du Sud, par manque de revenus suffisants dans leur propre pays. Mais tout aussi intéressante est l'émigration saisonnière ou temporaire. Dans tous les récits que j'ai pu recueillir, il a été question, par exemple, de ces filles aînées, qui partaient « en place », dans le canton de Vaud ou en Suisse allemande, pour gagner un maigre pécule qu'elles envoyaient régulièrement à leur famille. Une femme évoqua également le départ de son mari tous les étés puisque celui-ci s'engageait comme fromager dans les alpages, à la Forclaz, en dessus de Martigny. Il est certain que lorsqu'on aborde la question de l'émigration, une constante revient toujours : la population alpine fut très mobile.

On pourrait également parler de l'émigration hebdomadaire: Maurice Zermatten raconte que, pendant les six mois que durait l'école, son père instituteur, nommé à Lannaz, partait le dimanche soir pour ne revenir que le samedi suivant.

De nombreux artisans voyageaient également d'un village à l'autre. Un des récits de femme retraça la vie de son père, cordonnier, qui s'installait toute la belle saison dans les mayens de Sion, où les familles aisées venaient passer l'été, laissant la plus grande partie des travaux de la campagne au reste de la famille qui habitait Vex.

La mobilité de la main d'œuvre masculine, dans certains secteurs, et féminine, dans d'autres, influença le rôle des femmes dans l'agriculture de montagne, dans la mesure où elles ont représenté une sorte de fil rouge, de présence continue au sein de leur famille, en particulier pour les travaux de la campagne ainsi que pour le bétail.

Du point de vue de l'instruction publique, rappelons que c'est en 1874 que la Constitution fédérale oblige les cantons à dispenser un enseignement primaire « obligatoire », « gratuit » et « suffisant » tout en laissant une compétence presque exclusive aux cantons. La loi cantonale de 1849, rendant l'école primaire obligatoire, était restée largement inopérante. Gérard Arlettaz en explique les raisons :

¹¹ La fin des travaux se situa en 1936.

¹² C. Dayer, « Hérémente, notes d'archives et souvenirs », Valprint S.A., Sion, 1984, p. 142.

¹³ En 1884, le Valais compte 9 fabriques, en 1911, elle en compte 82.

« L'instruction proposée apparaît vite comme radicalement étrangère à ce que vit quotidiennement le Valaisan. Dans un univers oral, où des dialectes servent d'instruments de communication, elle impose une langue artificielle à base écrite, des modes de penser et de vie étrangers à la réalité. »¹⁴

Toutefois, dans cette fin de siècle, on note des efforts importants, entrepris par certains politiciens, pour améliorer l'instruction primaire, l'instruction secondaire restant encore largement réservée aux milieux aisés. En effet, certains députés au Grand Conseil déplorent le retard du Valais dans ce secteur et avancent comme preuve les examens des recrues, publiés par le Département militaire fédéral, qui indiquent qu'en 1875, le Valais occupe le 24^e rang des 25 Etats confédérés. Danielle Allet-Zwissig révèle, dans l'analyse qu'elle fait de la presse de 1870-1880, que certains politiciens mettent en avant l'importance du secteur primaire comme étant la cause du manque de conviction d'améliorer l'instruction. Elle fait également les remarques suivantes qui me paraissent intéressantes du point de vue historique:

« Pour justifier ce retard, diverses raisons sont avancées par le gouvernement de ce pays qui doit « lutter contre des difficultés et des obstacles inconnus à la plupart des autres cantons » et faire face à des circonstances exceptionnelles. » (rapport de gestion du Conseil d'Etat pour 1879, DIP, p.15)

Ces circonstances paraissent intéressantes à relever dans la mesure où elles s'avèrent révélatrices de la vie quotidienne du temps :

- Configuration topographique et conditions climatiques du pays où l'éparpillement de la population fait que certaines communes doivent entretenir « jusqu'à 10 écoles disséminées dans plusieurs hameaux » (ibidem, 1878, DIP, p. 16), sans compter pour les élèves les longues distances à parcourir à pied jusqu'à l'école, les sentiers dangereux, le verglas, les précipices, les intempéries, etc. (Nouvelle Gazette du Valais, 1878, n° 90 du 31 juillet, p. 1). Dans la Gazette du Valais du 31 octobre 1871, un correspondant qui signe « Un ancien instituteur, ami de la jeunesse », déplore. « L'élève arrivant en classe, transi de froid, lorsque les hivers sont rigoureux, ne peut se servir ni d'une plume ni d'un crayon, sa main délicate tremble. Le travail qu'il fera pendant la première heure est donc un travail inutile. »

De plus, la transhumance de la population peut parfois constituer une entrave à la fréquentation de l'école : certains enfants changent de domicile jusqu'à 4 ou 5 fois par an. (...)

- Manque d'argent dans un canton très pauvre en ressources naturelles et qui a alors d'autres priorités que le développement de l'instruction publique : lutte contre le Rhône qu'il faut endiguer, assainissement de la plaine et de ses marécages, lutte contre la sécheresse, construction de routes et d'une ligne de chemin de fer, problème de la faillite de la Banque cantonale, etc. Le manque de ressources financières a des répercussions néfastes dans le domaine scolaire, (...)

- Occupation « exclusivement agricole » des habitants qui peuvent se passer moins facilement qu'ailleurs des enfants d'un certain âge « lorsqu'est venue l'époque des travaux des champs et des pâturages », d'où nombreuses

¹⁴ G. Arlettaz, « les conflits idéologiques », in : Histoire de la Démocratie en Valais (1798-1914), Groupe valaisan des sciences humaines, Sion 1979, p. 176.

absences (un des grands problèmes de l'école de ce temps) et « manque d'élan et d'assiduité » des élèves. (Rapport de gestion du Conseil d'Etat pour 1879, DIP, p. 15 et p. 39) (...)

- Usage « encore trop général du patois constituant une entrave sérieuse à l'étude de la langue » (Rapport de gestion du Conseil d'Etat pour 1880, DIP, p.5.)

- Incurie et apathie générale des administrations communales, (...) Comment, se demande l'Ami des régents dans le Confédéré du 19 août 1869 « faire entendre raison à beaucoup d'administrations qui trouvent le salaire des instituteurs (...) un argent jeté par les fenêtres, et ce qui a été fait jadis est encore excellent aujourd'hui? » (...)

- Problèmes de gestion politique

Pour l'opposition radicale cependant, la responsabilité de la situation déplorable de l'éducation en Valais est à rejeter avant tout sur la politique gouvernementale: le régime réparateur « n'a rien fait pour améliorer les écoles normales, moyennes et secondaires, rien pour favoriser ... » (Confédéré 1874, n° 80 du 4 octobre, p.2) »¹⁵

Ces remarques illustrent bien, me semble-t-il, le climat et les enjeux politiques de cette époque en Valais.

Pour compléter cet aperçu historique sur l'instruction publique, j'ajouterai encore ces quelques dates concernant la formation des filles. C'est en 1912 que l'école normale des filles devient officielle et c'est en 1943 que les premières valaisannes accèdent à la maturité fédérale, délivrée dans un institut privé non subventionné créé par des religieuses franciscaines, l'Institut Sainte Marie-des-Anges, à Sion. Concernant les jeunes gens, des collèges avaient été créés en 1849 pour les études supérieures, soit un siècle avant !

Quant à l'école ménagère, elle apparaît dans la loi en 1946, bien que certaines communes de montagne disposaient déjà au début du siècle d'une telle structure. Nous verrons dans la suite de ce travail l'importance qu'a eue l'Ecole Ménagère dans la création d'un nouveau modèle de femmes et dans le rôle que la société moderne a pensé qu'elles devaient jouer.

Néanmoins, il est intéressant de constater la présence de régentes dans l'instruction primaire dès la laïcisation de l'enseignement, même si leurs conditions de travail n'étaient pas égales à celles des hommes, en particulier pour le salaire et la formation. Il semblerait en effet qu'au XIX^e siècle, une des seules carrières ouvertes aux filles ait été celle d'institutrice. Cette image de l'institutrice est intéressante dans la mesure où elle peut symboliser en quelque sorte le discours du début du siècle sur le rôle et la mission de la femme dans le domaine de l'éducation.

Selon D. Allet-Zwissig, la mission de l'école de la fin du XIX^e siècle était la suivante :

« Il s'agit avant tout de former l'être moral dans l'ecolier. »¹⁶

Dans la suite de son travail, cette dernière cite *La Gazette du Valais* de 1869, qui rapporte une conférence faite aux instituteurs et aux institutrices par le père de Raemy .

¹⁵ D. Allet-Zwissig, « La condition féminine en Valais à travers la presse et les publications officielles du canton 1870-1880 », Extrait des « Annales Valaisannes », Sion 1991, p. 12.

¹⁶ *Ibid.*, p. 14.

Décor historique :

« Ne vous imaginez pas que, parce que vous n'aurez peut-être affaire qu'à des enfants du peuple, à de simples villageois, votre tâche soit moins importante et moins haute. Non sans doute, vous n'aurez point à faire de vos élèves des bacheliers, des docteurs et des philosophes (des bas-bleus, des femmes savantes, des précieuses ridicules). Mieux que cela, vous en ferez des hommes, des citoyens, des chrétiens. Des hommes réglant toute leur conduite sur les principes de la saine raison, de l'honneur et de la morale ; - des citoyens soumis aux lois de leur patrie et prêts au besoin à se sacrifier pour elle ; - des chrétiens, des enfants du Père céleste, de vrais adorateurs en esprit et en vérité, professant non une foi spéculative et stérile, mais se vouant à la pratique de toutes les vertus prescrites par l'Evangile. Vous ferez de vos élèves d'honnêtes laboureurs, des ouvriers intelligents, qui dans l'humble position où la Providence les a placés, sauront se tirer d'embarras, se suffire à eux-mêmes, gagner loyalement leur vie, et devenus à leur tour pères et mères de famille conserveront parmi leurs enfants toutes les bonnes traditions religieuses et patriotiques. »¹⁷

Danielle Allet-Zwissig souligne avec ironie : *« On notera que les correspondants au féminin des bacheliers, des docteurs et des philosophes sont les bas-bleus, les femmes savantes, les précieuses ridicules ... »¹⁸*

Concernant le contexte politique, le système démocratique s'installe progressivement dans les structures politiques valaisannes, qui restent néanmoins depuis 1857 gouvernées très majoritairement par les conservateurs après une courte période radicale de dix ans.

Pour les districts de Sion, d'Hérens et de Conthey, les conservateurs sont principalement issus des milieux aristocratiques. Les historiens P. Frass et G. Andrey commentent la fin du XIX^{ème} siècle du point de vue du fonctionnement politique :

« ... Le Valais est un pays agricole gouverné par des représentants du secteur tertiaire. Ainsi, sur les bords du Rhône, le monolithisme social a son pendant dans un élitisme politique très accusé. Le phénomène peut paraître surprenant dans une démocratie assortie du suffrage universel et qui se dote des mécanismes de référendum et de l'initiative populaire. »¹⁹

Face à l'Etat centralisateur, les conservateurs revendiquent une autonomie maximale. Le ralliement aux décisions fédérales semble représenter un danger pour ce qui caractérise le Valais, à savoir sa tradition d'indépendance et son attachement très marqué à son sentiment religieux et moral.

La prise de position des conservateurs à propos de différents projets de lois est, à ce titre, très illustrative. Un des exemples nous est fourni lors du projet de la création d'un poste de secrétaire fédéral à l'instruction publique.

¹⁷ *Ibid.*, p. 14-15.

¹⁸ *Ibid.*, p. 14.

¹⁹ P. Frass, G. Andrey, « Le peuple aux urnes », in : *Histoire de la démocratie en Valais*. Groupe valaisan des sciences humaines, Sion, 1979, p. 274.

« Voter oui serait infliger une humiliation aux cantons, consacrer un empiètement injuste sur la souveraineté cantonale; imposer une lourde charge aux communes ; une cause de décadence pour les écoles elles-mêmes: porter une atteinte aux droits les plus sacrés des parents et créer un foyer de perversion pour la jeunesse, enfin concourir à la ruine de la vie religieuse en Suisse. (Gazette du Valais, 25 novembre 1882) »²⁰

Cette lutte pour l'autonomie au nom du maintien des valeurs morales et religieuses est présente dans tous les discours politiques des conservateurs de la fin du XIX^{ème} siècle. Cela les amènera même à voter contre une nouvelle organisation militaire dont la teneur leur a été présentée de la manière suivante par la *Gazette du Valais*:

« Voulez-vous une prolongation des jours de service militaire ? Non.
Voulez-vous la construction de nouvelles forteresses ? Non
Voulez-vous une nouvelle armée d'employés fédéraux ? Non.
Voulez-vous être commandés par des officiers qui ne connaissent pas votre langue ? Non. (Gazette du Valais, 30 octobre 1895) »²¹

Il est amusant de noter que vingt ans plus tard, les conservateurs auront une position radicalement opposée, le paysage politique et les enjeux étant complètement différents.

Finalement, on peut noter que le début du XX^{ème} siècle marquera le déclin du conservatisme « aristocratique » et le début d'un processus démocratique. Les minorités politiques parviennent progressivement à se faire représenter dans les structures politiques.²²

Dans les villages de Vex et Hérémenche, par exemple, la politique est largement marquée par des luttes de clans, parfois très violentes. Les deux clans principaux sont les conservateurs et les radicaux. Ces appartenances à des clans politiques différents structuraient toute la vie sociale de la communauté villageoise, les coups de main indispensables pour certains travaux de la campagne se distribuaient en partie selon que vous apparteniez à l'un ou l'autre des clans.

Par ailleurs, dans les districts de Sion, d'Hérens et de Conthey, les aristocrates sédunois détiennent les fonctions étatiques au grand mécontentement des communes campagnardes. En 1887, l'élection au Conseil National d'un conservateur, provenant du district d'Hérens, donc non-sédunois, ni aristocrate, marquera la fin d'une représentation aristocratique, même si les postes secondaires qu'il occupera et son attachement au conservatisme officiel ne fera pas de ce politicien une figure fondamentalement différente de ses prédécesseurs.

Les minorités politiques désirent en particulier introduire la représentation proportionnelle dans différentes structures politiques pour favoriser le multipartisme. Cette lutte débouchera sur une nouvelle constitution cantonale, approuvée en 1907 par le peuple. Le texte de cette constitution est un compromis entre les différents partis: elle introduit le référendum obligatoire pour les lois de portée générale et l'initiative législative et constitutionnelle²³. Elle ouvre également la voie à une nouvelle politique économique du canton et prévoit ainsi différents

²⁰ *Ibid.*, p. 303.

²¹ *Ibid.*, p. 310.

²² Cette lutte est particulièrement marquée dans le bas-valais, alors que dans le haut-valais, l'opposition n'existe pas vraiment, les conflits électoraux se portent alors sur les personnes et les familles.

²³ Par la suite, le peuple suisse acceptera l'élection proportionnelle du Conseil national et en 1920, le mode proportionnel est introduit pour l'élection des députés au Grand Conseil.

secteurs subventionnés par l'Etat, comme par exemple l'agriculture, l'industrie, le commerce, l'enseignement, les hôpitaux, les établissements d'éducation pour l'enfance malheureuse.

Dès le début du siècle, l'enjeu politique se centrera sur des défis essentiellement sociaux et économiques.

Sur un **plan économique**, la question agricole est au centre des débats.

Des routes agricoles sont créées. Des remaniements parcellaires sont entrepris (le morcellement des terres, conséquence de l'héritage à part égales, est parfois extrême). Les politiciens s'interrogent également sur la formation à donner aux uns et aux autres.

Maurice Troillet inaugurera l'école d'agriculture de Chateauneuf en 1923.

Parallèlement, les écoles ménagères sont créées dans plusieurs communes, notamment à Hérémence en 1935.

En 1912 apparaît le premier Précis d'Enseignement Ménager, intitulé « Le Trésor de la ménagère ». Cet ouvrage comprend des cours d'Economie domestique - Hygiène et médecine usuelles - Cuisine - Culture des légumes et des fleurs - Comptabilité domestique - Education morale de la future maîtresse de maison - Politesse et Savoir-vivre. Les éditions suivantes (30-35-49) proposèrent deux nouveaux chapitres: Hygiène et Soins à donner aux malades - Soins à donner aux enfants dans le premier âge.

Nous verrons dans la suite de ce travail le contenu de cet ouvrage, dont les messages furent déterminants dans la transformation du rôle social de la femme dans la première moitié de ce siècle.

Toujours dans le secteur de l'économie, le tourisme alpin voit le jour dès le milieu du siècle passé et la Suisse représente dès le début du siècle le pays du tourisme alpin par excellence. Un des facteurs du développement touristique de la Suisse et du Valais fut le rôle qu'ils ont joué dans la lutte, en particulier, contre la tuberculose pulmonaire.

Le développement du secteur touristique va profondément modifier les structures et l'identité des communautés de montagne qui vivaient jusque-là essentiellement de l'artisanat et de l'agriculture.

Pour B. Crettaz, ce phénomène va constituer un des événements fondamentaux de l'évolution d'une société de montagne traditionnelle vers une forme de société modernisée.

De l'évolution du monde de la montagne entre 1850 et la deuxième guerre mondiale, je retiendrai les propos de B. Crettaz. Cette citation va également introduire la problématique de ce travail, à savoir le rôle de la femme dans la société traditionnelle ainsi que la transformation de ce rôle et des modèles qui y sont rattachés.

« Selon des chronologies fort différentes d'une région à l'autre, la montagne va passer, entre 1850 et 1950, d'une société traditionnelle à une société moderne qui vient de la ville. Au travers d'une modernisation qui atteint tous les secteurs de la vie collective et privée, un nouveau type de personnalité émerge.

Cette nouvelle personne, selon un processus général d'individualisation, se concrétise selon deux axes:

- un axe de « subjectivisation » définissant la personne comme sujet, comme être propre et différent, intériorité psychique et corps personnel. Il s'agit d'une différenciation sociale et privée.

- un axe d'universalisation, par adoption de normes prétendument universelles liées à la culture moderne et urbaine.

Ce mouvement est global; il concerne les hommes comme les femmes, avec une différence de taille : alors que l'homme commence à sortir de la communauté paysanne pour émigrer vers d'autres lieux de travail, la femme commence à entrer dans la maison pour y accomplir la révolution de la vie privée... modernisée, entrant aussi dans sa tête, son âme, ses désirs, ses objets, sa mode et son confort. »²⁴

Pour terminer ce tableau historique du Valais au début de ce siècle, il me paraissait important de ne pas omettre l'importance du catholicisme pour les habitants de ce canton. Je vais retenir quelques aspects du catholicisme traditionnel et rural pour planter le décor, tiré de l'ouvrage de la collection d'Amoudruz, « De la terre à la foi » et des différents récits que j'ai pu recueillir. L'église, avec tous ses objets religieux, est au centre de la vie du village : elle est le « lieu réel et symbolique de tous les grands rites »²⁵. Le baptême, la communion, la confirmation, le mariage et finalement l'enterrement. Célébrer la messe, communier, se confesser sont au centre des pratiques religieuses. Au début du siècle, par exemple, les femmes venaient au seuil de l'église se faire bénir une dizaine de jours après l'accouchement, cérémonie dites « des relevailles » qui symbolisait en quelque sorte que la femme était lavée des impuretés du péché et qu'elle entrait à nouveau dans la communauté religieuse et villageoise. L'église, lieu sacré où hommes et objets religieux recevaient bénédiction et protection. L'Eglise, lieu « social » par excellence, puisque c'est également à la sortie de la « Grande Messe », que les annonces pour différents travaux de commune étaient faites à l'intention des habitants, rendez-vous particulièrement importants pour tous ceux qui étaient à la recherche de journées de travail. Dans le livre de « Moi, Adeline, accoucheuse », voici ces quelques lignes qui résument, à mon sens, très bien l'importance de l'église et du curé dans la communauté villageoise.

« Dans notre vallée, toute la vie était définie par la religion. A part une ou deux personnes que l'on connaissait bien, tous les gens étaient croyants et pratiquants. L'année était rythmée et ponctuée par les fêtes religieuses et par les pratiques quotidiennes : rien ne se faisait en dehors de l'Eglise et du consentement du curé. La cloche était là pour rappeler, par ses différents sons, qu'il fallait se réunir, ou prier, ou encore annonçait-elle la mort de quelqu'un, le péril ou la fête.

Le curé était le personnage central de toute notre existence. Il était le représentant de l'Autorité suprême. Rien ne lui échappait. Du haut de la chaire, il informait les gens, les mettait en garde contre les mauvais esprits, la danse, les mauvaises lectures. C'est aussi lui qui donnait la permission de faucher ou de rentrer le foin le dimanche si la pluie perturbait les travaux des champs. »²⁶

²⁴ COTRAO, « L'homme et les Alpes », Ed. Glénat, Grenoble, 1992, p. 41.

²⁵ Amoudruz coll., « De la terre à la foi », Musée d'Ethnographie, Genève, 1982, p. 9.

²⁶ Y. Preiswek, « Moi, Adeline accoucheuse », Ed. Monographic, Ed. d'en bas, Sierre, 1982, p. 28.

Evidemment, ces propos reflètent le côté « visible » d'une société, le côté de la morale en quelque sorte. Face à ces différentes règles, il y eut aussi des transgressions, des contre-pouvoirs, visibles ou non.

A partir de tous ces changements, qui furent soulignons-le, très rapides, le rôle et le ou les modèles rattachés au rôle de la femme évoluèrent également très rapidement.

Afin de mieux distinguer les différentes périodes de l'histoire, nous parlerons dans la suite de ce travail de société traditionnelle et de société moderne, même si les transformations n'influencèrent que progressivement les différentes caractéristiques de la société.

A la lumière de l'image de la femme au sein de la communauté religieuse, qui fut symbolisée à la fois par l'image de la Vierge Marie et par l'image de la mère-célibataire, condamnée et rejetée, de nombreuses contradictions vont ressortir des images rattachées à la femme, aussi bien dans la société traditionnelle que dans la société moderne...

1.2.1. Présentation des deux communes : Vex et Hérémente

Vex et Hérémente sont deux communes villageoises se situant dans le Val d'Hérens et plus précisément dans le Val des Dix, dans lequel s'est construit le barrage de la Grande Dixence.

Vex, qui se situe à 950 mètres d'altitude, se trouve à 1h 30 de marche de Sion. Quant à Hérémente, 1200 mètres d'altitude, il faut environ 2h 30 à pied pour l'atteindre.

Ces deux villages se différencient de diverses manières.

Tout d'abord, Vex, plus proche de la plaine, se trouve sur le chemin qui mène à Evolène. Au début du siècle, cela signifiait qu'il représentait une étape pour les diligences, qui emmenaient les premiers touristes vers Evolène et vers Arolla. Quelques auberges et pensions s'y sont installées et Vex est devenue ainsi une halte possible pour les touristes ainsi que pour le ravitaillement des chevaux.

Quant à la présentation topographique des lieux, il faut noter que Vex dispose de vastes terrains plats, jouissant de par son altitude d'un climat plus doux, plus favorable aux arbres fruitiers, culture inexistante dans la commune d'Hérémente. Les terrains d'Hérémente sont quant à eux beaucoup plus rapides, les dénivelés plus importants.

Les habitants d'Hérémente ont, selon les différents récits, eu une vie plus rude. Ils sont identifiés véritablement à un peuple de montagne, avec une agriculture de montagne en opposition aux habitants de Vex, qui ont eu « la vie plus facile », de par le fait qu'ils bénéficiaient d'une agriculture dont les caractéristiques s'apparentaient plus à une agriculture de plaine.

Au début du siècle, la réputation des uns et des autres était stigmatisée de la manière suivante : les habitants de Vex passant pour des gens paresseux aux yeux des montagnards. En ce qui concerne le travail des femmes en particulier, les habitudes montrent deux différences importantes : les femmes de Vex n'avaient pas l'habitude de faucher, alors que les femmes d'Hérémente fauchaient. Deuxièmement, les habitants de Vex, favorisés par un terrain moins rapide, utilisaient beaucoup plus le mulet pour transporter des charges. A Hérémente, les femmes avaient la réputation de porter à dos des charges de foin et de bois très lourdes.

Quant aux habitants d'Hérémente, ils passaient pour des travailleurs, mais aussi pour des « arriérés », bien que les personnes interrogées rajoutent systématiquement : « Ils se sont bien rattrapés depuis .. », faisant allusion à la construction du barrage de la Grande Dixence, qui selon une habitante de Vex, permit aux ménages d'Hérémente de montrer en premier le chemin de la modernisation à l'intérieur des maisons.

Il est tout de même intéressant de constater que parallèlement la population d'Hérémente a augmenté de 1900 à 1950 alors que la population de Vex a diminué :

	Vex	Hérémente
1900	957	1101
1950	855	1648

Dès les années 1930, une différence importante distingua ces deux villages. En effet, Hérémente, village de montagne par excellence, s'équipa d'une école ménagère. Rapidement, une grande majorité des filles suivirent d'abord une année, puis deux ans d'école ménagère, à la fin de leur scolarité obligatoire. Quant aux filles de Vex, elles ne disposaient pas d'une telle structure et se rendaient soit à Sion, soit à Hérémente pour suivre l'école ménagère.

De manière générale, la communauté villageoise de Vex est plus proche de la ville alors qu'Hérémente peut être véritablement considéré comme un village de montagne.

1.3. Introduction théorique

« Il s'ensuit que le comportement de l'individu ne doit pas être étudié seulement en fonction de la culture totale de sa société, mais aussi en fonction des exigences culturelles particulières que la société lui impose eu égard à la place qu'il y occupe. C'est ainsi que toutes les sociétés attendent des hommes et des femmes des comportements différents, et que le comportement d'un homme et d'une femme n'est pas compréhensible si l'on ignore ce que leur société attend d'eux. »²⁷

« La question la plus fondamentale qui se pose aujourd'hui est celle de savoir jusqu'à quel point les niveaux profonds de la personnalité sont conditionnés par des facteurs environnementaux. »²⁸

Le choix des concepts va permettre d'appréhender la réalité et définir une société ou une culture donnée tout en essayant d'éclairer le sens que l'individu donne à sa vie au sein de cette même culture.

Dans cette introduction théorique, j'ai choisi de me centrer essentiellement sur les concepts de rôle (1.3.1.) et de statut (1.3.2.).

1.3.1. Le rôle.

« Le rôle est l'ensemble des conduites légitimement attendues de l'acteur par ses partenaires. Ces attentes légitimes sont l'application de normes sociales qui reposent elles-mêmes sur des valeurs culturelles. Cet ensemble de définitions n'est pas contestable en lui-même. Mais les relations sociales sont-elles conformes à ce modèle ? Les acteurs jouent-ils leur rôle ? »²⁹

A propos de la notion de rôle, j'ai choisi, dans les définitions que j'ai retenues, d'aller au-delà du conflit qui oppose différentes approches, à savoir que l'une ou l'autre science donne plus ou moins d'importance, dans le rôle qu'un individu peut jouer, soit à sa liberté individuelle, soit à une forme de déterminisme social. En ce sens, il m'a paru pertinent de retenir le point de vue suivant :

« Le concept de rôle est intéressant en ce qu'il fournit une notion intermédiaire entre celles d'individu et de société. Il opère dans ce domaine stratégique où le comportement individuel devient une conduite sociale, où les qualités et les tendances réparties dans une population donnée deviennent des attributs différentiels incarnant les normes, ou requis par elles. On sait qu'il s'agit là d'un domaine essentiel parce que la plupart des recherches en sociologie ou en psychologie sociale ont pour objet cette transition décisive, ou cette traduction du registre du comportement individuel dans celui de la conduite sociale. (...) En effet, bien qu'elles soient nécessairement composées d'individus, les sociétés ne sont pas, à proprement parler, divisibles en individus, ni

²⁷ R. Linton, « Le fondement culturel de la personnalité », Dunod, Paris, 1986, p. 53.

²⁸ *Ibid.*, p. 3.

²⁹ A. Touraine, « Pour la sociologie », Ed. Seuil, Paris, 1974, p. 47.

réductibles aux seuls individus. Car elles sont fondées sur des règles et des normes, et donc sur des régularités que nous désignons sous le nom d'institutions, ou encore de modes d'action, de relations et de groupes institutionnalisés ; on peut alors les analyser en leurs éléments : tâches, objectifs, attentes, droits et devoirs, etc. Tous ces éléments, bien qu'ils se manifestent dans le comportement (ou la conduite) d'individus concrets, en sont par ailleurs indépendants. Leur action se perpétue en dépit de renouvellement constant des acteurs (par des facteurs biologiques, en dernière analyse) ; de plus, ils n'engagent pas nécessairement l'acteur dans sa totalité, mais seulement dans une partie de son individualité et dans certaines de ses qualités. »³⁰

Je voudrais au passage souligner quelques points de cette définition.

Tout d'abord, l'humain ne peut se réduire à son rôle uniquement. En effet, en ce qui concerne les femmes, la suite de ce travail va en partie nous permettre de constater certaines variations au sein même d'une société ainsi que certaines contradictions, qui permettront d'établir des « règles de jeu » parfois très complexes et très mobiles.

D'autre part, aborder la notion de rôle en termes de droits et devoirs, c'est-à-dire en termes de statut, va mettre en lumière une situation paradoxale pour la paysanne de montagne.

Pour poursuivre la définition du concept du rôle, l'auteur retient certains critères qui permettent à ses yeux de rendre cette notion de « rôle » sociologiquement pertinente.

Tout d'abord, un rôle renvoie à un « *comportement distinctif* », c'est-à-dire qui a certaines caractéristiques que l'on peut cibler.

Ce comportement « *vise autrui* », il y a donc interaction, quelqu'un d'autre que le sujet est impliqué.

Troisièmement, ce comportement est « *répétitif* », on peut donc le retrouver à plusieurs reprises.

Finalement, « *La notion de rôle suppose la présence d'une série de caractéristiques liées entre elles* »³¹.

Si, à cela, on ajoute ce que dit Bernard Charlot, dans son « Essai d'épistémologie », à propos de la notion du concept: « *Un concept se définit par l'ensemble des relations qu'il entretient avec d'autres concepts ou, sous une autre forme, par l'ensemble des relations constitutives de ce concept* », on peut affirmer que le concept de « rôle » va nous permettre de traduire l'ensemble des relations d'une société donnée sous forme d'organisation sociale.

Nadel précise encore ce concept de « rôle » en spécifiant que ses caractéristiques comprennent ce qu'il appelle des « *caractéristiques supplémentaires* », c'est-à-dire qui comportent un certain nombre de conséquences.

Charles Y. Glock évoque quant à lui, à propos du concept de « *l'objet religieux* », la « *dimension conséquentielle* », c'est-à-dire les attitudes que l'humain adopte par suite de ses croyances. Pour ma part, j'ai compris Nadel de la même manière : **suite à un rôle défini, quel comportement un individu adopte-t-il ? (ou inversement)**

Il est certain que le tissu social fait émerger une très grande hétérogénéité au niveau de l'identification des rôles. Nadel distingue « les rôles de recrutement » et les rôles d'accomplissement ». On peut également parler de rôles imposés, dévolus à la personne en

³⁰ S.F. Nadel, « La théorie de la structure sociale », Ed. Minuit, Paris, 1970, p. 49.

³¹ *Ibid.*, p. 54.

fonction de son âge, de son sexe et les rôles acquis, en fonction de l'acte d'une personne, de son rôle professionnel, par exemple. L'organisation sociale fait interagir les rôles imposés avec les rôles acquis.

Pour l'essentiel, je retiendrai que les caractéristiques d'un rôle ne sont intéressantes en soi que dans la mesure où elles engendrent un **modèle** de comportements ou de relations.

Pour affiner les notions de normes et de modèles, je vais dire quelques mots sur la **conformité** et la **déviance**.

« La question de savoir comment l'exécution des rôles est protégée de la déviance et maintenue dans les limites de la moralité conventionnelle entre plutôt dans le cadre d'un traité sur le contrôle social. Mais, toute exécution de rôle, parce qu'elle est inscrite dans une situation d'interaction comprend aussi des éléments de contrôle, ou, plus précisément, « d'auto-régulation ». »³²

La situation des filles-mères et les « sanctions » qui leur étaient réservées sera, à ce titre-là, tout à fait illustrative. Par la suite, les jugements à l'égard de ces sanctions le seront également.

Cette citation a été précédée dans l'ouvrage de Nadel par une réflexion sur la coexistence de normes contradictoires (en particulier à propos des normes qui fondent les rôles). Dans le cadre de ce travail, il me paraît intéressant de relever quelles sont les contradictions au niveau du rôle de la femme que la société a tolérées et quels ont été les écarts sanctionnés et pourquoi. Cette question est, me semble-t-il, essentielle, pour comprendre et mettre en lumière le **modèle culturel dominant**, en quelque sorte « l'exemple à suivre » ou à ne pas suivre en vigueur dans la société que je vais étudier.

Cette réflexion introduit la question de la sanction, qu'elle soit positive et donc qu'elle renforce une norme donnée, qu'elle soit négative et qu'elle vise ainsi à corriger une forme de déviance. La sanction et l'approbation peuvent être formelles et prévues par une loi ou informelles, le groupe se chargeant de donner à un de ses membres une information positive ou négative.

« D'une façon plus générale, une « correction » n'est efficace que parce que l'individu corrigé accepte de reconnaître la légitimité de son censeur et considère que la sanction fait vraiment partie de son rôle. »³³

Repérer, dans une société donnée, quels ont été les censeurs à qui la population accordait ou non son pouvoir permet de hiérarchiser d'une part les rôles eux-mêmes, d'autre part les acteurs d'une société donnée.

Pour la situation des filles-mères, il est possible de repérer qui sanctionnait et sous l'influence de qui ces sanctions ont disparu. Cette recherche permettra d'aborder la question de l'évolution d'une structure, d'un tissu social (modification des rôles, construction de nouveaux rôles).

Pour nuancer le pouvoir des sanctions, il est important de souligner le lien étroit qu'il existe entre le rôle, le modèle et les valeurs.

« Le pouvoir de contrainte des modèles et des rôles ne tient donc pas seulement aux sanctions positives et négatives; il repose encore bien plus

³²*Ibid.*, p. 87.

³³*Ibid.*, p. 90.

puissamment dans l'adhésion à des valeurs, qui n'est qu'un aspect - mais sans doute le plus profond - de l'orientation normative de l'action. »³⁴

L'auteur nuance toutefois cette affirmation en ajoutant qu'il n'y a pas toujours une concordance parfaite entre les valeurs et les modèles et qu'il arrive que des modèles se coupent en quelque sorte des valeurs qui les ont inspirés. Par ailleurs, certaines valeurs contradictoires peuvent parfaitement cohabiter. Ces propos seront largement vérifiés dans la suite de ce travail. A propos de la valeur, il ajoute également ceci :

« C'est d'ailleurs cette charge affective que revêt la valeur qui en fait un puissant facteur dans l'orientation de l'action des personnes et des collectivités. »³⁵

Les différentes formes de rejet qu'un individu peut subir, les « jugements de valeur » au sein du village ou d'un groupe d'appartenance, la menace de la mauvaise réputation vont à chaque fois représenter une charge affective importante.

Nous verrons, dans la suite de ce travail, deux figures marginales importantes de la société traditionnelle, à savoir la figure de la mère-célibataire et de la sorcière, qui les deux subissaient des mises à l'écart évidentes de la part du reste de la communauté. Néanmoins, on peut également repérer des liens de solidarité à l'intérieur de la société des femmes.

A l'inverse, les valeurs peuvent à leur tour influencer un rôle dans la mesure où la valeur représente une manière d'être ou d'agir idéale à laquelle l'individu se réfère et dont il peut s'inspirer.

« A ce titre, cependant, la valeur n'est pas moins réelle que les conduites ou les objets dans lesquels elle se concrétise ou par lesquels elle s'exprime. »³⁶

La question des valeurs est d'autant plus importante qu'elles colorent le tableau d'une société donnée, en attribuant à ses membres des positions et donc des pouvoirs différents.

A ce stade de la réflexion, il me paraît donc difficile d'escamoter la question du pouvoir, sous-jacent au rôle et/ou au statut eux-mêmes. La question des pouvoirs est essentielle car elle met en lumière la complexité des relations à l'intérieur d'une société et d'une culture donnée. Le statut d'une personne mettra en jeu essentiellement un pouvoir formel, le rôle un pouvoir informel.

« On a déjà noté que les modèles culturels régissant les rapports des membres de la famille entre eux admettent toujours une marge considérable de variation individuelle. »

³⁷

Un peu plus loin, R. Linton dit également ceci :

« C'est ainsi que l'on rencontre, jusque dans les sociétés les plus patriarcales, un nombre étonnant de familles où la femme, comme épouse et comme mère, occupe une place prédominante; elle peut bien manifester publiquement à son

³⁴ G. Rocher, « Introduction à la sociologie générale. 1. L'Action sociale », Ed. HMH, Paris, 1968, p. 75.

³⁵ *Ibid.*, p. 76.

³⁶ *Ibid.*, p. 72.

³⁷ R. Linton, op. cit. p. 132.

mari les signes du plus extrême respect, ni lui ni les enfants ne peuvent avoir le moindre doute sur la question de savoir qui détient le pouvoir réel. »³⁸

Le pouvoir établit une hiérarchie des individus au sein de laquelle les conflits remettent en jeu, à chaque fois qu'ils sont actualisés, les tentatives de prise de pouvoir et de contrôle des uns sur les autres ou d'un groupe sur un autre. Face à un certain type de pouvoir, il sera donc intéressant de repérer les différents contre-pouvoirs, des femmes face aux hommes en particulier, qui peuvent se mettre en place. Les rapports de dépendance et l'obéissance aux règles établies, inhérents aux différents rôles institués, déterminent l'échelle des pouvoirs, tout en faisant état d'une situation contradictoire et de l'existence d'un contre-pouvoir.

1.3.2. Le statut

La notion de statut est étroitement liée à la position sociale, à la place d'un individu au sein d'un groupe donné.

« La place qu'un individu occupe dans un système donné à un moment donné sera nommé son statut (status) par rapport à ce système. »³⁹

« Aucun individu n'est familier avec le tout de la culture à laquelle il participe; encore moins en exprime-t-il tous les modèles dans son propre comportement. En réalité, toute société divise ses membres en une série de catégories et assigne différents secteurs de la culture totale à chaque catégorie. L'éducation des enfants, si tant est qu'elle est consciente de ses buts, est toujours dirigée en vue de les préparer à la place qu'ils occuperont dans la société. La participation de l'individu à la culture est ainsi en premier lieu conditionnée par sa position dans la structure sociale, c'est-à-dire par son statut. Dans toute organisation sociale, chaque statut comporte, associés à lui, une constellation de modèles culturels. »⁴⁰

A partir d'un statut donné découle un ensemble de rôles. A-M. Rocheblave-Spenle dit de cet ensemble de rôles que c'est « la manière socialement prescrite de se conformer dans des situations particulières pour chaque personne occupant une position donnée ou statut. »⁴¹

Le rôle correspond donc à un ensemble de modèles culturels qui est associé au statut d'une personne dans un groupe. R. Lindon dit encore que le rôle constitue « l'aspect dynamique du status ». ⁴² Il comprend de ce fait les valeurs, les attitudes et les comportements qui y sont associés.

Finalement, S.F. Nadel souligne que l'importante distinction que l'on peut faire entre le rôle et le statut est que l'un se réfère plutôt à une norme, à une image mentale, alors que l'autre se réfère à « l'exercice de certains droits et obligations, autrement dit, une exécution » ⁴³.

³⁸ *Ibid.*, p. 132.

³⁹ *Ibid.*, p. 71.

⁴⁰ R. Linton, *op. Cit.*, p. XXXVI.

⁴¹ A-M. Rocheblave-Spenle, « La notion du rôle en psychologie sociale », PUF, Paris, 1962, p. 106.

⁴² R. Linton, *op. Cit.*, p. 114.

⁴³ S.F. Nadel, *op. Cit.*, p. 60.

Pour terminer cette introduction théorique, je voudrais souligner le point suivant : tous les auteurs qui abordent la notion de rôle, que ce soit R. Chappuis, A-M. Rocheblave- Spenle ou encore S.F. Nadel sont unanimes pour dire qu'il n'existe pas une seule structure sociale unitaire comme il n'existe pas un seul système de rôles totalement cohérent. Il y a toujours certaines variabilités dans les caractéristiques d'un rôle et à chaque rôle ne correspond pas une seule norme, même si nous devons penser que pour qu'un rôle soit déterminé, un certain degré de consensus est indispensable. Néanmoins, il faut admettre que des normes différentes, parfois contradictoires, peuvent coexister, dans une société donnée, à l'intérieur des mêmes catégories.

Il est certain que l'aspect profondément relationnel de la notion de rôle ne peut nous permettre qu'un agencement fragmentaire, ce qui représente une forme de réduction par rapport à la richesse des interactions sociales possible.

Il ne me reste plus qu'à espérer que mon travail ne soit pas trop réducteur, en particulier en ce qui concerne le rôle et la place des femmes dans la société traditionnelle et dans la société moderne.

1.4. Problématique

L'hypothèse première de ce travail fut donc la suivante :

Le rôle qu'ont joué les femmes dans leur communauté villageoise traditionnelle a été central pour la société du début du siècle.

Suite à mes entretiens et au vu de mes impressions parfois confuses et contradictoires sur l'image de la paysanne de montagne, je décidai de m'interroger sur mon hypothèse première, à savoir la centralité du rôle des paysannes de montagne, et sur le regard qu'inconsciemment je leur portais. L'analyse de ce regard va donc constituer, en quelque sorte, le fil rouge de ma problématique et des questions fondamentales qui se sont mises en place à la suite de cette réflexion et de cette prise de distance.

Par la suite, ma recherche sur le terrain, les résultats de mes entretiens vont confirmer ou infirmer certains éléments de la problématique que je vais présenter dans les lignes qui vont suivre.

Je me suis donc tout d'abord interrogée sur le regard que je portais, moi, citadine, née dans les années 1960, sur les paysannes de montagne, dont on racontait qu'elles avaient tellement travaillé et que j'admirais sous leur costume du dimanche, très droites sous leur chapeau de fête.

A la fois soumises et fières, elles m'intriguaient .

Mon regard, je le sentais à la fois admiratif et à la fois « persuadé d'être du bon côté », c'est-à-dire avec l'idée qu'au fond, j'avais eu la chance d'appartenir à ma génération, plus libre que les générations précédentes, avec l'idée aussi que le milieu citadin d'où je venais avait évolué plus rapidement que le milieu montagnard. Pourtant, l'image de la femme qui s'épanouit dans ses arrangements floraux et sa maison, image d'un certain idéal et modèle de la femme moderne, me laissait et me laisse encore un goût amer.

La mise en évidence de ce double regard a été le moteur de la problématique.

De nombreux auteurs ont évoqué ce double regard du citadin à l'égard du montagnard, double regard de sublimation d'une part et de supériorité ou de mépris d'autre part.

Lors de l'introduction historique, j'ai déjà fait allusion à la « Découverte des Alpes » :

« Pour être correctement comprise, la « découverte des Alpes » doit être située dans les phénomènes historiques macro-sociaux qui mettent en jeu de nouveaux rapports entre la ville et la montagne.

Au cours du XIXème siècle, lorsque la Suisse et les Etats européens en voie d'intégration économique et politique cherchent un symbole national, les idéologues et les artistes puiseront aux thèmes nés de la découverte des Alpes et fabriqueront de nouvelles images identitaires. Depuis la littérature nationale jusqu'aux théories politiques, tout concourt à faire des Alpes, selon les besoins, les jeux et les occasions, le référentiel commun dont le Village suisse des expositions nationales constitue l'une des manifestations tangibles et rituelle . »

Mais il faut préciser ce point essentiel :

« Il faut bien voir que cette sublimation, ou cette mythification, des Alpes peut très bien se combiner avec la vieille image négative que les citadins civilisés

ont toujours eue des paysans « demeurés ». Il faut voir également que cette idéalisation de la montagne correspond à une domination de la ville. »⁴⁴

En lien directement avec l'image de la femme, paysanne des montagnes, on retrouve également cette sublimation, soit qu'elle surgisse spontanément dans notre imaginaire, soit qu'elle soit évoquée, en particulier dans les mouvements féministes, à propos de l'évolution de la femme.

Cette sublimation donne l'image d'une femme, pleinement épanouie dans la société traditionnelle, reprenant le vieux mythe du Matriarcat primitif où les femmes paysannes sont fortes et toutes-puissantes, considérées comme des reines au sein de leur communauté et de leur famille. Cette période est en quelque sorte un âge d'or et la situation actuelle ne peut donc être vue que comme une dégradation.

L'image de la paysanne est alors associée à l'image de la terre d'une part, et d'autre part à une image sublimée.

« C'est une femme de la terre, qui assure, comme l'homme, le circuit entre l'humain, la terre et les bêtes. Elle porte en elle toutes les marques d'une terre à plusieurs sens: terre nourricière d'abondance ou de disette; terre de riches ou terre de pauvres, selon les biens que l'on hérite et qui définissent le statut social; terre d'ici accomplissant l'identité dans l'enracinement et la limitation; terre symbolique enfin, assurant le lien des vivants et des morts. »⁴⁵

A l'inverse de ce premier stéréotype, le regard contraire véhicule un deuxième stéréotype qui voit dans la femme paysanne son aspect arriéré et miséreux, et qui commente l'histoire des femmes de manière linéaire, qui considère l'évolution des femmes comme une libéralisation, qui permet à la femme de passer d'une situation de femme soumise et esclave à une situation de femme libérée.

En ce qui concerne les femmes paysannes, nous avons donc affaire à deux images très contradictoires, à savoir à la fois des paysannes sublimées et toutes-puissantes et à la fois des femmes esclaves.

Après avoir posé ces quelques bases, on peut donc légitimement s'interroger sur le discours des paysannes, aujourd'hui, en se demandant si elles ont également repris à leur compte ce double discours, ayant intégré pour une certaine part le discours de la ville à leur égard. Comment expliquer en effet cette nostalgie du passé qui fut présente dans tous les entretiens que j'ai effectués, nostalgie du passé qui était très vite suivie par des jugements contradictoires sur le temps passé, dont il est bon d'être sorti pour entrer dans un monde de modernité.

Il y a donc deux regards, deux mythes, que les femmes elles-mêmes véhiculent aujourd'hui inconsciemment, dans leur nouvelle recherche d'identité: nous, les femmes des montagnes, nous avons perdu notre pouvoir d'autrefois, en même temps que nous avons été libérées.

Ce double regard est donc lié à l'association femme-terre, mais il est également associé à la montagne.

La montagne est synonyme de beauté, d'équilibre et de communauté, mais c'est aussi une montagne dont on dit qu'elle doit évoluer.

« Le visiteur qui « fait les Alpes » peut encore rêver sur les apparences de la terre primitive, comme sur l'authenticité des vieilles maisons, vieux villages,

⁴⁴ Cotrao, *op. Cit.*, p. 40.

⁴⁵ Amoudruz coll., « Terres de femmes », Musée d'Ethnographie, Genève, 1989, p. 28.

vieilles pierres, vieux objets, comme sur la vieille « race » de la population. Il peut encore y voir des forêts et des prairies, et des montagnes intactes comme au premier jour, et il peut rencontrer, en quelques endroits, des hommes et des femmes qui ont, selon le stéréotype artistique et publicitaire, la couleur de la terre, les rides de l'enracinement, les gestes de la tradition et de la foi ancestrales. Là-haut, croit-il et lui répète-t-on partout, demeure quelque chose de la vieille terre de toujours. »⁴⁶

Il m'a paru donc particulièrement important dans ce travail qui traite des femmes paysannes des montagnes et de leur rôles de ne pas véhiculer, comme le voyageur des Alpes, toutes ces images inconscientes, toutes ces préconceptions contradictoires.

C'est donc à partir de la mise en évidence de mes propres projections que je vais essayer d'approcher, de manière espérons-le plus juste, le portrait de la paysanne.

Comme je l'ai évoqué dans la partie historique, le Valais a traversé une ère de changement considérable qui nous permet de distinguer, même si cela peut paraître en partie artificiel, une société dite traditionnelle d'une société moderne ou du moins en voie de modernisation.

Les entretiens effectués sont donc intéressants dans la mesure précisément où les femmes interrogées sont des femmes qui ont vécu cette phase de transition et qui en portent indéniablement les marques dans leurs habitudes, mais également dans leur personnalité et leur originalité. En fait, on peut dire que les femmes interrogées, leurs mères et leurs filles participent de ces deux sociétés, société traditionnelle et société moderne.

A travers le portrait type de ces femmes, je vais donc essayer de mettre en évidence le rôle qu'elles ont joué au sein de leur communauté et le modèle culturel qu'elles ont représenté et qu'elles nous ont donné à voir, à notre génération par exemple.

Il va donc s'agir de dresser le *type idéal* de la femme traditionnelle et le *type idéal* de la femme moderne, une sorte de portrait type, de portrait qui comprend tous les traits définis, sans idéalisation puisque notre propre regard y est intégré.

Tout d'abord, comment définir « le type idéal » ?

On peut définir cette construction méthodologique de Max Weber comme « une synthèse de caractères particuliers » ou « un moyen de connaissance permettant de comprendre un phénomène historique dans ce qu'il a d'original et de singulier, bien que ne se retrouvant pas dans la réalité à l'état pur. »⁴⁷

« Il entend par là un concept construit abstraitement qui ordonne en un tableau homogène les caractéristiques essentielles d'un phénomène. »

« Il constitue un type, puisqu'il est un concept permettant de saisir les diverses relations dans leur singularité; il est idéal, parce qu'il est une abstraction rationnelle et pure qui correspond rarement aux phénomènes empiriques. »⁴⁸

La problématique que je présenterai dans les pages qui suivent constituera en quelque sorte un modèle théorique autour de la femme traditionnelle et de la femme moderne. Dans la suite de mon travail, je confronterai ce modèle théorique aux données empiriques, aux entretiens effectués.

⁴⁶ B. Crettaz, « Dix questions pour réinterpréter une « découverte » », in: *L'homme et les Alpes*, Cotrao, Ed. Glénat, Grenoble, 1992, p. 32.

⁴⁷ Grawitz, M., « Lexique des sciences sociales », Dalloz, 5ème édition, Paris, 1991, p. 204.

⁴⁸ Freund, J., « Weber (Max), in: *Encyclopaedia universalis*, Paris, 1992, 23, 831.

Ce modèle théorique est inspiré dans une large mesure de l'ouvrage « Terres de Femmes », ouvrage réalisé à la suite de l'exposition du Musée d'Ethnographie de Genève sur le même thème.

Quel modèle nous propose la femme de la société traditionnelle ?

Quelles caractéristiques principales peut-on retenir de ce portrait type ?

1. La femme « aux trois maternités » :

« mère terrienne, on peut réellement la désigner comme « la femme aux trois maternités »: engendrer, nourrir et habiller. Cela veut dire qu'au sein du système paysan lui-même, la femme ne peut pas seulement engendrer, mais qu'elle doit encore nourrir et habiller avec ce qu'elle tire de la terre et qu'elle apprête et confectionne elle-même. Ici et en réalité, la terre mère se métamorphose en mère nourricière. »⁴⁹

C'est donc l'image d'une femme qui se trouve au centre du système productif qui ressort de ce portrait, avec la particularité supplémentaire que dans la société traditionnelle, la division sexuelle du travail est très faible, que la femme fait pratiquement tous les travaux que les hommes font et qu'en plus la spécificité de son activité est qu'elle est sans relâche.

« Aussi, en opposition à cette nouvelle distribution bourgeoise des rôles selon les sexes, introduite par l'industrialisation, la division du travail dans l'agriculture traditionnelle devrait-elle se décrire plutôt comme une répartition entre partenaires; inégaux certes puisque presque tout le domaine ressortissant au ménage et à l'éducation des enfants incombait aux femmes en plus de leur travail. Les deux parties dépendent de la contribution de l'autre (...). Travail rémunéré et travail de ménage, domaine professionnel et domaine de la maison ne sont pas divisés entre eux hiérarchiquement, ils se complètent. (...)

Il faut bien se rendre compte qu'il n'est pas possible de déterminer une fois pour toutes la frontière entre sphères de production masculin et féminin lorsqu'on examine les sociétés rurales traditionnelles du Valais. »⁵⁰

Nous retrouvons donc des images contradictoires entre une femme forte, qui a le pouvoir de mettre au monde de nombreux enfants (généralement entre 3 et 12 enfants), qui porte ses enfants aux champs avec elle (images de berceau sur la tête), qui travaille sans relâche pour produire de ses propres mains nourriture et habits pour toute la famille, qui a en quelque sorte les mêmes compétences qu'un homme dans tout le domaine de l'agriculture, et une image de femme écrasée par la dureté d'un travail incessant.

⁴⁹ Amoudruz coll., op. Cit., 1989, p. 28.

⁵⁰ Antonietti, T. « De l'inégalité des relations hommes-femmes dans la société rurale du Valais », Ed. Musées cantonaux du Valais, Sion 1989, p. 26.

2. L'existence d'une société de femmes

« Ma grand-mère a fortement marqué mon existence. Chaque soir, pendant qu'elle filait, elle me racontait des histoires. J'allais m'asseoir à côté d'elle sur ma petite chaise et elle me parlait, parlait ... de l'ancien temps ... »⁵¹

Le rôle central de la femme dans le système productif met en évidence tout d'abord une connaissance et une culture propre à la femme. Elle connaît la terre, le bétail, les cycles du cosmos.

Ensuite, les femmes s'entraident dans différents travaux et partagent des moments de leur existence, séparées des hommes : elles lavent le linge à la fontaine, elles filent et elles causent ensemble partout où elles sont séparées des hommes :

« aux fêtes, aux offices divins, aux processions, à tous ces lieux où, séparées des hommes, les femmes portent sur eux ce regard si particulier avec ce rire si souvent compatissant ! »

Et n'oublions pas le symbole même de cette société de femmes :

« De toutes les assemblées des femmes, la réunion des fileuses a été durant des siècles la plus réelle et la plus emblématique. Ici durant la journée, mais surtout durant les longues veillées d'hiver, on file et on cause, parfois entre femmes seulement, souvent entre femmes, hommes, parents et enfants. L'activité du filage et l'assemblée des fileuses ont été si essentielles que l'on peut évoquer une véritable « culture du fil » ! Les femmes le produisent et le reproduisent à l'infini et le travail du fil à son tour engendre un type particulier de causerie qui dédouble le monde en le tissant de mots et en le tricotant de phrases incessantes. Et le double travail du fil et de la parole a engendré une forme extraordinaire de tradition orale et de culture populaire. On comprend ainsi qu'au long des siècles, la quenouille soit devenue l'objet le plus symbolique de la femme ... dans la grandeur comme dans le mépris où l'on a parfois pensé pouvoir les reléguer l'une et l'autre. Pour cette raison, aux fileuses montagnardes fait écho de très loin dans le temps et l'espace, un livre étonnant: « Les Evangiles des Quenouilles ». D'un univers culturel à un autre si différent en apparence, on perçoit les résonances lointaines de la longue mémoire des femmes ... une mémoire où plusieurs sources, païennes et chrétiennes, viennent se mêler. »⁵²

Cette société de femmes peut donc se voir comme une société qui s'oppose à celle des hommes et qui constitue une sorte de contre-culture et de contre-pouvoir à la société des hommes.

3. Les images contradictoires rattachées à l'image de la femme dans la société traditionnelle pourraient être en quelque sorte symbolisées à travers **leurs rapports au corps**: corps écrasé par le travail, corps fier sous le costume, les chapeaux et les bijoux de fête, corps sacré, tabou, corps impur.

⁵¹ M. Métrailler, M-M. Brumagne, « La poudre de sourire », Ed. L'Age d'homme, Montreux, 1989, p. 14.

⁵² Amoudruz coll., *op. Cit.*, 1989, p. 35.

« après avoir accouché, une femme ne pouvait pas retourner à l'église sans avoir fait les « relevailles ».

Vêtue de ses habits du dimanche, un foulard sombre sur la tête, la maman s'agenouillait devant l'église. Le prêtre venait la chercher et la conduisait à l'intérieur où l'attendait la marraine portant le bébé. »⁵³

C'est donc après la bénédiction du prêtre que la nouvelle maman sortait de l'état impur d'accouchée pour retrouver la communauté religieuse et villageoise.

Pendant leurs règles, par exemple, les femmes ne pouvaient pas participer à certains travaux ou toucher certaines nourritures, néanmoins ce sang menstruel était également servi comme remède, ce qui signifie qu'on savait quelles femmes étaient réglées dans la communauté.

4. On peut également souligner quelques paradoxes au niveau des échanges amoureux et s'interroger, par exemple, sur le taux élevé de célibataires qui existait dans la société traditionnelle.

« On comprend ainsi que le célibat féminin ait pu être bien autre chose qu'une exigence de régulation économique ou qu'une stratégie pour éviter les morcellements du patrimoine. Il s'y glissait parfois un refus de la condition d'épouse et de femme aux multiples maternités. »⁵⁴

Il est certain qu'on ne choisissait pas son mari ou sa femme au même titre que nous les choisissons actuellement. Les clans de parenté, l'influence des familles avaient une importance considérable. Le mariage était une alliance où le facteur économique et le facteur de la réputation, entre autres, jouaient un rôle important. Au temps de la modernisation, cet état de fait va se modifier en profondeur.

En outre, dans le domaine de la sexualité, on peut se poser la question suivante : malgré une morale très forte et une crainte évidente de nouvelles grossesses, les femmes comme les hommes de la société traditionnelle n'ont-ils pas connu des pratiques sexuelles très diverses avec des ruses et des fantaisies multiples, compte tenu, entre autres, de l'exiguïté des maisons traditionnelles où parents et enfants partageaient la même chambre ? Quant à la question de l'avortement, certains témoignages que j'ai pu recueillir confirment le fait qu'il était pratiqué, malgré un interdit très fort dans ce domaine.

5. Dans le domaine de la religion, la femme traditionnelle se trouve également dans une situation ambiguë. Elle n'a pas accès au sacerdoce, elle est même considérée comme dangereuse. En même temps, elle est dominée par les hommes, mais elle a également le pouvoir de mettre au monde un garçon, et plus particulièrement un fils qui deviendra prêtre. Elle est à la fois mère de prêtre et servante de cure.

Dans le « Manuel pratique du jeune curé », nous trouvons ceci à propos de la confession des femmes :

« Des Confessions des femmes.

400. On ne peut disconvenir qu'entendre les confessions des femmes ne soit l'écueil le plus périlleux et le plus fatal que rencontre le ministre de Dieu dans

⁵³ A. Fauchère, « Euphémie », Ed. Slatkine, Chambrelieu, 1996, p. 28.

⁵⁴ Amoudruz coll., *op. Cit.*, 1989, p. 28.

la mer orageuse de ce monde; ainsi, un Curé, surtout un curé jeune, s'il est prévoyant et prudent, ne saurait s'empêcher de redouter cet écueil.

D'un autre côté, cette crainte devient sa sauvegarde même, parce qui craint l'écueil ne court pas risque de s'y briser. » (...)

404. Celui qui craint l'écueil parle à chaque femme comme il parlerait à un esprit, c'est-à-dire comme il parlerait à une âme séparée de son corps, ne regardant dans ces créatures que l'image de Dieu rachetée et ennoblie par le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Malheur à celui qui regarde en elles la beauté, la gentillesse, la grâce de la jeunesse, ou d'autres vanités semblables et des futilités dangereuses ! »⁵⁵

6. L'image de la fille-mère dans la société traditionnelle.

C'est un personnage triste dans la société traditionnelle, dans la mesure où elle est exclue et condamnée par sa communauté villageoise. Le père, bien qu'il soit souvent connu, reste impuni, les recherches en paternité n'existant pas, alors que la fille-mère n'a pratiquement plus aucune chance de se marier et subit de nombreuses humiliations. Dans le Val d'Hérens, par exemple, le voile que les femmes portaient pour aller à la communion leur était ôté publiquement ou même caché par un membre de sa famille, obligeant ainsi la jeune femme à se dévoiler publiquement et à aller communier sans voile.

Stigmatisée comme l'exemple à ne pas suivre, elle met en péril tout l'équilibre familial.

7. Dans la société traditionnelle, le pouvoir que l'on peut nommer est un pouvoir d'hommes.

C'est eux qui occupent les fonctions dirigeantes de la communauté, alors que les femmes bénéficient d'une égalité de droits et d'avantages et qu'elles sont bourgeoises au même titre que les hommes. En fait, le pouvoir que l'on peut nommer, le pouvoir politique est aux hommes. Les corvées, les travaux accomplis au bénéfice de la commune, sont effectués autant par les hommes que par les femmes, mais celles-ci, à l'exception des veuves (chefs de ménages), sont payées moitié moins.

Pourtant, les femmes bénéficient de droits égaux. L'hypothèse d'Ellen Wiegandt, ethnologue qui a étudié le rôle des femmes dans la communauté villageoise de Vernamiège, est la suivante : la Confédération, qui s'est construite de bas en haut, a permis aux communautés locales de garder une autonomie et un pouvoir forts. Cette autonomie a permis aux institutions villageoises de consolider leur pouvoir. Au sein de ces communautés, qu'en est-il des femmes ? Ellen Wiegandt cite, par exemple, l'importance de l'égalité des droits en matière d'héritage ainsi que la situation de la femme chef de ménage. Dans la commune de Vernamiège, cette égalité des droits en matière d'héritage semble avoir été respectée. Nous verrons par la suite ce qu'il en est des personnes que j'ai interrogées.

En ce qui concerne le rôle des chefs de ménage, E. Wiegandt dit ceci :

« A leurs débuts, c'est-à-dire dès l'apparition des premiers documents pertinents (au 13ème siècle), les villages étaient essentiellement des communautés économiques (des bourgeoisies). Ils étaient surtout organisés afin de contrôler l'accès aux ressources. Des dispositions réglaient l'appartenance à la communauté, soit par filiation soit par rachat, ainsi que

⁵⁵ Ibid., p. 52.

l'utilisation des biens bourgeoisiaux. Les décisions y étaient prises par des assemblées regroupant tous les chefs de ménages (donc parmi eux des femmes). Ces tâches administratives ont été à la base d'une organisation politique qui, avec le temps, est devenue la commune. »⁵⁶

Certes, il faut noter qu'Ellen Wiegandt a étudié plus particulièrement le 19ème siècle, durant lequel le taux de célibataires femmes a varié entre 15 et 31 %, et que le pouvoir politique, qui a pris une place grandissante dès le 19ème siècle, sera essentiellement assumé par les hommes.

8. Finalement, je vais évoquer l'Imaginaire que la société traditionnelle a véhiculé à propos des femmes.

Quand on rassemble les mythes, les récits de la montagne, les légendes autour de la femme, cette dernière est prise par quatre axes contradictoires: celles de la fée, de la sorcière, de la vouivre et de la mort.

La fée, toute-puissante, apporte le bonheur aux hommes, mais aussi parfois le malheur ; la sorcière, quant à elle est porteuse de malheur. Dans le Val d'Hérens, il y a également de nombreux récits, contes et légendes autour de la femme qui se métamorphose en dragon, qui est à la fois effrayante, qui attaque et qui comble en même temps l'homme de trésors. Enfin, il y a la femme qui représente la mort, qu'on redoute au plus haut point.

Il est toutefois intéressant de noter une nouvelle distinction entre Vex et Hérémente.

« Le val d'Hérens est une des régions du Valais où les légendes se sont le mieux perpétuées, à l'exception, peut-être, du grand village de Vex.

« Hérémente, par contre, est resté le boulevard de cette mythologie alpestre, si étonnamment persistante ; on y parle encore couramment d'êtres fantastiques qui plongeaient jadis la contrée dans la terreur et la consternation. »⁵⁷

Description de la grotte des fées,

« Elle se trouve à l'entrée du Val des Dix, non loin du village de Mâche (commune d'Hérémente), dans une paroi de rochers abrupts où apparaissent encore les débris d'une ancienne cabane. Des éboulements, et le temps qui détruit tout, en ont rendu l'accès impraticable, ou tout au moins très dangereux.

Une tradition populaire qui s'est conservée jusqu'à nos jours, en fait l'ancienne demeure de fées qui avaient tout pouvoir sur les éléments.

Elles pouvaient, à leur gré, faire tomber la pluie, la grêle, pour endommager ou détruire les récoltes pendantes, voiler le soleil, faire geler au printemps, déchaîner les vents désastreux et détacher les avalanches meurtrières.

Elles n'étaient pas insensibles, pourtant, aux charmes de l'espèce humaine, et l'on vit plus d'une fois l'une ou l'autre de ces demi-déeses

⁵⁶ E. Wiegandt, « L'Ethnologie à la rencontre de l'histoire de la femme dans les Alpes valaisannes », Diachronica, 1984, p.182.

⁵⁷ Solandieu, « Légendes valaisannes », Ed. SPES, Lausanne, 1919, p. 17.

abandonner leur grotte et leurs privilèges pour prendre place dans l'humanité souffrante, au titre d'épouse et de mère de famille. Nous nous empressons du reste d'ajouter que ce ne fut pas toujours à leur entière satisfaction, ce qui n'étonnera sans doute personne.»⁵⁸

Dans les différents récits et légendes, nous avons donc une image à nouveau double de la femme supérieure et toute-puissante en même temps qu'elle fait peur, dont on désire la mort.

L'ambiguïté de la femme ressort à nouveau dans l'Imaginaire : femme toute-puissante et victime à la fois. Dans la légende de *la grotte aux fées*, par exemple, la fée est condamnée, par la faute de son mari, à disparaître et à venir soigner ses enfants en cachette.

La problématique autour de la femme traditionnelle est donc avant tout caractérisée par son essence profondément contradictoire. L'extraordinaire transformation qui va s'amorcer dès le début de ce siècle va également fortement influencer une nouvelle image de la femme moderne, elle aussi contradictoire...

Le passé sera vu selon l'axe de la modernisation, le passé sera réaménagé selon certaines lunettes, en maintenant et en inventant différentes caractéristiques autour du rôle et du modèle de la femme de la société traditionnelle.

Dans un premier temps, le changement de condition des femmes est vu comme une libération, comme une chance nouvelle pour la femme de ne pas reproduire le même modèle que sa propre mère. Ce changement fondamental de condition, on peut le définir de la manière suivante : précédemment, les femmes étaient dans le « nous-communautaire », le « nous-famille ». Comme je l'ai dit dans la partie historique, dès l'ère moderne, les femmes vont dire « je », elles se définissent dans une identité propre et personnelle aussi bien dans leur corps que dans leur tête. Elles vont se définir en tant que sujet, en tant que femmes et en tant que personnes. Parallèlement, de nouvelles normes vont apparaître, dites modernes, qui vont assigner à la femme un nouveau rôle et de nouvelles tâches. Il y a donc libération d'un côté et nouvelles normes de l'autre.

Pour mieux définir ce processus d'individualisation, de subjectivisation et de privatisation, qui s'effectue le plus souvent à leur insu, on peut dire que ce processus se passe à plusieurs niveaux :

1. Les femmes entrent à l'école :

D. Allet-Zwissig, qui commente la presse et les publications officielles du canton entre 1870 et 1880, dit de l'éducation des filles à l'école qu'elle fut principalement destinée à rendre ces dernières d'excellentes mères de famille.

« « Jamais le rôle de la femme n'a eu autant d'importance qu'aujourd'hui », s'exclame X qui commente la lettre pastorale du Carême de 1877. La « véritable panacée » aux misères morales de l'époque (ébranlement de la foi, convoitises, égoïsme), « ce serait bien de pénétrer l'âme dès la tendre saison d'un amour pur, chaste et respectueux et de fondre dans les moeurs les sentiments et les principes de l'éternelle justice. Et c'est bien à la femme douce et forte dont parle l'Evangile que revient de droit la tâche auguste d'administrer le vrai chrême d'une manière efficace dans le sein de la famille. (...) Il faut que la mère soit à même d'exercer sur les siens une influence

⁵⁸ Ibid., p. 21.

salutaire et incontestable et que, par conséquent, elle reçoive une éducation modelée à la hauteur des devoirs à remplir et au niveau pour le moins de l'instruction rudimentaire de ses enfants. »⁵⁹

Par la suite, elles poursuivent fréquemment leur scolarité obligatoire par l'école ménagère, formation qui a été fondamentale pour la nouvelle génération de femmes. Un nouveau savoir, une nouvelle identité leur est proposée : « Le trésor de la ménagère », ouvrage distribué à toutes les jeunes filles et futures mères. Tout d'abord, citons quelques passages d'un rapport fait à propos de cet ouvrage.

« En Valais, toutes les élèves des écoles ménagères possèdent ce manuel (...). En le rédigeant, les auteurs ont pensé, et avec raison, que la mission, le but des Ecoles ménagères ne consiste pas seulement à former d'habiles cuisinières, mais à donner à la Famille, à la Société, au Pays, des jeunes filles accomplies, des domestiques⁶⁰ fidèles et dévouées, des maîtresses de maison capables, des mères de familles intelligentes et conscientes de leurs devoirs. »

Quelques extraits du « Trésor de la Ménagère » :

*« Former des femmes capables d'être l'âme du foyer: tel est l'idéal que nous nous proposons de concert avec tous les vrais amis de l'humanité. Il est à souhaiter que la femme puisse accroître les ressources de la famille par son travail et son industrie; mais, en définitive, si elle est laborieuse, elle gagnera plus à rester chez elle qu'à travailler au magasin ou à l'atelier. Il n'est pas besoin de longues réflexions pour le comprendre. La joie que goûte le père de famille à son retour du travail, la satisfaction et le repos d'esprit qu'il éprouve en voyant les enfants propres et bien élevés, sa maison tenue avec ordre, ses revenus gérés avec sagesse et économie, les repas soignés et servis à temps, la cordialité la plus parfaite dans la conduite de la mère de famille, tout cet ensemble forme un attrait irrésistible qui le retient au foyer et le préserve des occasions qui sont bien souvent la ruine et la désolation des meilleures familles. Que la femme reste donc à la maison pour réchauffer le foyer et le rendre accueillant. Par elle, la vie de famille suit son cours normal et reste conforme au plan de la divine Providence. »*⁶¹

2. La maison devient *sa* maison.

La maison paysanne était la maison de tout le monde, où vivaient sous le même toit plusieurs générations, des grands-parents, des oncles ou des tantes célibataires. La maison va se moderniser et se privatiser et va se marquer de la personnalité de la femme moderne: nouvelles vaisselles, nouveaux objets ménagers. La femme va entrer dans *sa* maison.

⁵⁹ *Nouvelle Gazette du Valais* 1877, n°22 du 21 février, p.2 in: D. Allet-Zwissig, « La condition féminine en Valais à travers la presse et les publications officielles du canton 1870-1880 », Extrait des « Annales valaisannes », Sion, 1989, p. 22.

⁶⁰ = filles en place.

⁶¹ Mlle Guennard, « Le Trésor de la Ménagère », Librairie Emmanuel Vitte, Paris, 1930, p. 8.

« « les femmes font et défont les maisons », a dit, il y a plus de deux cent ans, Mme de Maintenon. Cette vérité est toujours d'actualité; car, aujourd'hui, comme autrefois, n'est-ce pas à la femme qu'appartient le soin de l'organisation et de l'administration matérielle de son intérieur ? »⁶²

ou encore

« Un vase de fleurs, dans la chambre, la disposition agréable des tableaux de famille, des meubles simples, mais de bon goût dans un intérieur si modeste soit-il, donnent un charme réel à la vie de famille. »⁶³

3. Par l'école ménagère, la femme moderne devient sa propre couturière.

Elle va également gagner de l'argent grâce à sa couture. A St-Martin, par exemple, une trentaine de ménages ont vécu, durant la première moitié de ce siècle, de la couture des femmes pour l'arsenal de Sion. Dès quatre heures du matin, le bruit des machines à coudre se faisait entendre...

« La jeune fille ne saurait assez se perfectionner dans les travaux de couture pendant sa jeunesse, afin d'être plus tard une maîtresse de maison accomplie. Les travaux à l'aiguille sont, pour la femme, une source de jouissances et de bien-être, qui assurent son bonheur et celui de sa famille. La jeune fille doit donc apprendre non seulement à coudre et à broder, mais aussi à tailler, à confectionner des vêtements d'enfants, des corsages, des robes simples et toutes les pièces de la lingerie. Ces connaissances lui permettront de transformer des vêtements, d'utiliser des morceaux d'étoffes ou de vieilles garnitures qu'elle n'oserait porter à une couturière. »⁶⁴

Ce modèle de la couturière fut à nouveau à double tranchant, puisqu'il fut présenté aux femmes comme le nouveau modèle, la nouvelle norme pour la « maîtresse de maison accomplie ».

4. Dans la société traditionnelle, les femmes portaient les cheveux longs, qu'elles coiffaient en chignons. Une des premières transgressions qui marqua le passage des femmes de la société traditionnelle à la société moderne fut de porter les cheveux courts. Dans certains villages, les premières femmes qui portaient les cheveux courts ou/et les pantalons se sont vu refuser la communion à l'église.

5. La « mode nouvelle » fit des « ravages » dans tous les ménages. Plusieurs magazines féminins, comme « Le Tricot suisse », proposèrent aux femmes de la société traditionnelle une nouvelle mode, un nouveau « look ». Le look B.B. (Brigitte Bardot) modifia profondément l'image que la femme se faisait d'elle-même et de son corps.

Pour évaluer en partie l'ampleur que ce mouvement de mode a pris, il suffit de consulter la presse. Déjà dans les années 1870-1880, D. Allet-Zwissig fait remarquer la multitude d'interventions dans la presse pour mettre en garde son public contre les dangers de cette

⁶² Ibid., p. 7.

⁶³ Ibid., p. 13.

⁶⁴ Ibid., p. 59.

nouvelle vague. D. Allet-Zwissig résume également fort bien dans quel esprit ces différentes revues étaient écrites :

« Tout cela (les magazines féminins), évidemment, dans un esprit moral et de bon ton. Ainsi, « Les modes Vraies- Travail en famille » (déjà tout un programme en soi !) se présentent comme le « manuel de la mère de famille qui recherche l'économie et le bon goût, de la jeune femme qui veut être mise à la mode avec décence. »⁶⁵

D. Allet-Zwissig résume de la manière suivante l'attitude de la presse à l'égard de la nouvelle mode.

« Cette mode nouvelle, tant vantée par la publicité et qui semble faire de plus en plus d'adeptes, est cependant la cible de vives critiques, et jamais elle ne suscite de commentaire favorable. Ces critiques sont fondées sur des arguments d'ordre économique, écologique (bien que ce mot n'apparaisse pas dans la décennie), esthétique, hygiénique, médical, même moral. »⁶⁶

C'est dire l'ampleur de ce mouvement ...

6. La femme traditionnelle passe d'une situation où elle peut craindre une nouvelle grossesse à chaque rapport sexuel à une situation où on lui propose, avec l'arrivée de la pilule (dans les années 30 en Europe, 33 dans les montagnes valaisannes), de maîtriser sa fécondité. Cet élément nouveau va également profondément modifier ses rapports amoureux. Le « Je t'aime » va apparaître dans le discours amoureux. Tout en devenant « maîtresse » de son corps, elle va apprendre à dire « je » dans ses déclarations amoureuses.

7. Finalement vont s'ouvrir pour les femmes de nouvelles perspectives professionnelles : les professions « femmes » vont apparaître sur le marché. Dans la société traditionnelle, elles étaient tisserandes, beaucoup partaient en place ; dans la nouvelle société, elles deviennent institutrices, infirmières, assistantes sociales, etc...

La femme moderne cesse donc d'être dehors, elle entre dans sa maison. De nombreux magazines féminins ont largement contribué à cette nouvelle identité et à répandre de nouvelles normes sur la bonne épouse et la bonne maîtresse de maison. A mes yeux, « Le Trésor de la Ménagère » représente ce qu'il y a de plus significatif en la matière...

« Bien différente de ces épouses dont la mauvaise humeur repousse ou blesse tout ce qui les environne, elle veut que son mari ne trouve rien au monde d'aussi intéressant que sa maison. »⁶⁷

« La constitution délicate de la femme, parfaitement appropriée à sa destination principale, la borne aux travaux domestiques et ne lui permet de trouver un véritable bonheur que dans les emplois d'une vie retirée.

⁶⁵ D. Allet-Zwissig, « La condition féminine en Valais à travers la presse et les publications officielles du canton 1870-1880. Troisième partie : L'Habilleme nt », Extrait des « Annales valaisannes », Sion, 1989. p. 181.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 186.

⁶⁷ Mlle Guennard, « Le Trésor de la Ménagère », Librairie E. Vitte, Paris, 1930, p. 543.

C'est là que son époux l'honore autant qu'il la chérit, que ses enfants ont pour elle la soumission la plus tendre, qu'elle maintient la paix parmi ses proches et ses voisins, qu'elle verse les avis salutaires avec les aumônes et les consolations.

Combien elle serait ennemie de sa gloire et de son repos si elle sortait du cercle et des habitudes domestiques pour s'exposer aux périls d'une vie absolument étrangère à sa destination.

La femme la plus estimable est celle dont le monde s'occupe le moins. Qu'elle soit consultée, qu'elle règne, qu'elle agisse dans sa maison; mais qu'elle sache que, partout ailleurs, elle est déplacée et que la seule manière dont il lui est permis de se faire remarquer, hors de son intérieur, c'est par un maintien qui rappelle la mère de famille digne de ce nom. »⁶⁸

« Le Trésor de la Ménagère » fournit de nombreux passages édifiants de ce genre...

Alors que dire de la femme moderne ?

Comme la femme traditionnelle, le portrait de la femme moderne est très contradictoire :

Tout en étant moderne, désirable (B.B.) et libérée, on la veut irréprochable : mère de famille « digne de ce nom ».

Ce double mouvement m'a semblé très bien résumé par cette journaliste:

« La femme rurale a accès à la modernité. Or, dans le double processus d'individuation et de découverte de la vie privée qui va se produire, la femme sera encore partagée. La vie urbaine lui est certes proposée comme modèle. Mais si elle se rend enfin maîtresse de son corps, de son coeur, de sa maison, de sa toilette, de ses mouvements, on va encore tenter de l'archaïser en mobilisant les valeurs éternelles du foyer qu'elle est seule censée représenter. Le mythe féminin d'Heidi, façonné par Johanna Spyri, va proposer une nouvelle vierge dont le succès sera tel, qu'il sera le seul à sortir des Alpes pour faire le tour du monde... »⁶⁹

B. Crettaz propose l'analyse suivante de ce regard et de cette création de modèles contradictoires:

« Face aux multiples modèles de la femme modernisée, fabriqués, enviés ou condamnés, on tente de présenter la femme traditionnelle re-costumée comme symbole des valeurs sûres et durables.(...) »

Ce vaste processus d'archaïsation, pas plus qu'il n'est là « pour touristes », n'existe par les seuls aspects passéistes, rétrogrades et nostalgiques.

Evidemment l'exhibition pour les touristes tout comme la célébration passéiste ont leur place. Mais la signification fondamentale du phénomène est ailleurs. Lorsqu'on analyse les expositions de 1896 et 1939, on est frappé de la multiplicité des modèles novateurs dans tous les domaines. Dès lors, et sans le moindre paradoxe, la célébration du passé vient renforcer la croyance au

⁶⁸ Ibid., p. 542.

⁶⁹ C. Comodo, « Une exploration dans le haut pays des relations : Terre de femmes » *Le Courrier*, 18,19, mars 1989.

présent, au futur et au progrès : on peut d'autant plus « aller de l'avant », innover, assurer le désordre et la destruction de la nature que l'on sait qu'il existe des symboles de permanence, d'ordre et de référence naturelle. Le passé est manipulé en vue du présent.

Et l'on peut d'autant plus soumettre la femme à tous les modèles d'avenir que l'on fabrique par ailleurs des contre-modèles de femme éternelle et solide.

Et la paysanne elle-même a parfaitement intériorisé le processus dans son alternance entre le tailleur deux pièces et le costume traditionnel bricolé.»⁷⁰

Face à ces portraits contradictoires de la femme traditionnelle et de la femme moderne, une dernière question subsiste : qu'en sera-t-il du troisième type de femmes ? Après la paysanne, la femme moderne, quel sera le prochain modèle ? Les petites-filles des paysannes de montagne semblent dire à leurs mères, avec la complicité de leurs grands-mères, que le modèle de la femme « maîtresse de maison » et de la mère « digne de ce nom » ne sera plus le leur.

Mais que sera-t-il ?

A cette problématique, ce modèle théorique, va donc se confronter le résultat des entretiens qui nous amènera finalement à l'interprétation de cette recherche.

⁷⁰ Amoudruz coll., *op. Cit.*, 1989, p. 82.

II. ANALYSE EMPIRIQUE

2.1. Méthodologie

Les données empiriques de cette recherche se basent essentiellement sur 9 entretiens, un homme et huit femmes.

Dans la présentation de ce travail, j'ai essayé de répondre à la question méthodologique, à savoir pourquoi avoir interrogé principalement les femmes. Je vais donc m'expliquer dans ce paragraphe sur d'autres aspects méthodologiques.

Les personnes interrogées sont toutes nées entre 1902 et 1934. D'ores et déjà, on peut distinguer deux groupes de personnes : les personnes nées entre 1902 et 1917 et les personnes nées en 1933 et 1934.

Ce sont neuf personnes qui proviennent de deux villages voisins, dans le Val d'Hérens, Vex et Hérémence. Ces deux villages me paraissent intéressants dans la mesure où d'une part, ils sont voisins et donc en relation l'un avec l'autre, en regard l'un par rapport à l'autre, et d'autre part par leur caractéristique plus citadine pour Vex et plus montagnarde pour Hérémence.

Ces neuf entretiens ont été précédés par deux entretiens exploratoires avec un homme, écrivain, originaire de cette vallée, né au début du siècle.

La construction des neuf interviews s'est effectuée à partir des thèmes suivants :

1. Parcours de vie, position dans la famille.
2. Travaux assumés par les femmes dans le cadre de la campagne, répartition des tâches hommes-femmes, aspect organisationnel et décisionnel.
3. Gestion de l'argent dans le cadre familial.
4. La question des héritages des terres.
5. La question des relations à l'intérieur de la famille et à l'intérieur du village.
(quelle entraide, pourquoi, comment, entre qui / quelle reconnaissance, quel pouvoir, pour qui, statut des uns et des autres.)
6. La question des épreuves.
7. La question des aspirations.
8. La question des normes dominantes vu sous l'angle des « marginalités » évoquées.

Ces entretiens se sont déroulés soit à domicile, soit dans un home. Pour la moitié des entretiens, cela représente une entrevue d'environ 2 heures, pour l'autre moitié, cette entrevue a été suivie d'une seconde rencontre.

Quant à la retranscription, elle s'est déroulée de la manière suivante : compte tenu du fait que ces entretiens s'effectuaient lors d'un premier, voire d'un deuxième contact, je n'ai pas procédé à des enregistrements, trouvant cette méthode, trop « intimidante ». J'ai effectué des prises de notes pendant et immédiatement après l'entretien. Dans mes notes, un tri a donc déjà été opéré,

en fonction d'une part des thèmes préalablement choisis et d'autre part en fonction des résonances que le discours des personnes pouvait avoir en moi, selon un ordre d'importance des propos que je jugeais au moment de l'entretien. On peut donc imaginer qu'il y a quelques « pertes » possibles.

Par ailleurs, j'ai décidé d'interrompre le moins possible mes interlocuteurs et de suivre parfois leurs récits, ce qui explique que dans certains entretiens, l'un ou l'autre des thèmes abordés se trouvent « gonflés » par rapport à d'autres.

Dans la suite de ce travail figurent les portraits de ces neuf personnes ainsi que les prises de notes.

Finalement, en post-face de ce travail, figure une histoire de vie, illustration de la vie d'une femme au début du siècle. Cet entretien, enregistré avec l'accord de l'interviewée, a été précédé de trois entretiens préparatoires. Pour le texte final ne reste que le récit de vie en continu qui a été ordonné de manière chronologique et par thème, mes questions ayant été supprimées.

Cet entretien final a été construit à partir d'une confrontation entre d'une part les entretiens précédents avec cette même personne et d'autre part les différents récits de femmes que j'ai pu recueillir (apport littéraire comme *La poudre de sourire*, par exemple, ainsi que les neuf entretiens effectués précédemment.)

L'analyse empirique a été basée sur la totalité des entretiens effectués.

2.2. Retranscription des notes

Entretien exploratoire avec M. Zermatten :

Sa mère s'occupe principalement de la campagne alors que son père, instituteur, est absent toute la semaine 6 mois par année.

Récit d'une vie de déplacement continu.

A propos des travaux de la campagne : 30 parcelles environ
8-10 bêtes

1 mulet pour la famille (signe d'une certaine richesse).

A propos de sa mère :

- c'est elle qui soignait principalement le bétail : elle savait ce qu'il fallait faire si la bête gonflait par exemple.
- elle savait à quel moment planter ou couper les cheveux, selon la lune.
- c'est elle qui organisait le quotidien, les différents travaux à faire.
- elle surveillait les charges attachées sur le dos du mulet.
- elle se levait la première le matin pour allumer le pierre-ollaire et réveillait ensuite le reste de la famille.
- budget familial : mère gérait l'argent ; père recevait argent de poche, ce qui équivalait à quelques paquets de cigarettes.
- mère signe toujours de son nom de jeune fille, sa sœur également.
- très attachée aux terres qu'elle avait héritées de sa propre famille : se met en colère quand mari fête une victoire électorale avec le fruit de sa vigne à elle (sa propre famille étant du parti adverse)
- sa mère se met également en colère quand M. Zermatten échange, après l'héritage, un bout de terrain contre un autre (*celui-là ne vaut rien par rapport aux miens*)
- Zermatten pense que sa mère préférait les garçons aux filles, parce que c'étaient des forces supplémentaires dans la famille.
- portrait de sa mère : dévastatrice (on ne touchait pas à ses enfants), très autoritaire et très tendre.

M. Zermatten dit avoir souvent entendu cette expression, traduite du patois, à propos des travaux de campagne et plus précisément du moment où il était bon, par exemple, de semer :
Il faut laisser faire la femme.

A propos du village :

Tout se savait : à la messe, bancs distribués selon des habitudes, si vide cela se voit immédiatement. 4 garçons + 1 fille dans le village, toujours à part des autres : ont perdu maman et ont la réputation de ne pas savoir travailler, on disait d'eux qu'ils pourraient au moins aller à la messe. Très grande compréhension pour les mamans qui ne pouvaient pas se rendre à la messe.

30 ou 40 familles dans son village (St-Martin) ont vécu de la couture des femmes :

Depuis 4 ou 5 h, on entendait les machines à coudre fonctionner.

Un homme originaire de St-Martin travaillait à l'Arsenal à Sion, il pouvait distribuer des « numéros », ce qui permettait aux femmes de coudre soit les casquettes, soit les pantalons ou manteaux pour l'armée.

Cela restait entre les gens de St-Martin (ceux de Praz Jean et la Luette, villages environnants n'étaient pas pris en compte). Les femmes venaient me voir, j'avais déjà entrepris des études,

pensant que je pourrais intercéder auprès de cette personne pour avoir un numéro, avec ma recommandation, elles avaient des chances d'avoir un numéro. C'était ces femmes qui gagnaient les sous de la famille plutôt que l'homme.

Les péchés :

- péché de la chair :

mère-célibataire dans son village : pauvre femme qui vit de la mendicité et de la charité des autres. Mère qui dit en donnant régulièrement du pain à cette femme : *On n'est tout de même pas des bêtes* (Expression traduite du patois).

- ne pas se confesser
- « piquer » l'eau aux bisses
- faire du mal aux vaches (en jetant des sorts)
- dire du mal des autres

Retranscription des 9 entretiens :

1^{er} entretien :

1. portrait / parcours de vie :

A. est née en 1913 à Vex où elle passera toute sa vie. En effet, elle n'est pas partie de son village à la fin de sa scolarité comme ses deux soeurs aînées qui se sont engagées dans des familles riches, parce qu'*il fallait que quelqu'un reste pour aider à la campagne* (cadette des filles, ensuite 3 garçons). Elle aurait voulu devenir couturière, mais reste auprès de ses parents, selon leurs souhaits. De constitution plutôt résistante et forte, elle pense avoir été « la préférée » de son père pour cette même raison et dit n'avoir pas eu peur des travaux lourds et pénibles comme battre le blé, par exemple.

Elle se marie avec un homme de la commune, qui va travailler au barrage de la Grande Dixence.

A la naissance de son deuxième fils et dernier enfant, elle dit avoir été déçue de ne pas avoir eu de fille, mais pense finalement que les hommes ont la vie plus facile.

Au départ de la maison de son deuxième fils, elle est déjà veuve, elle déprime et décide quelques années après de s'inscrire au home.

Elle parle beaucoup des travaux de la campagne et revient spontanément sur ce sujet.

2. A propos des travaux de la campagne.

J'aimais la campagne, je ne suis pas partie comme fille au pair, d'ailleurs, je ne voulais pas, j'avais trop peur de m'ennuyer. Chez mes parents, après ma scolarité, je me suis occupée seule du bétail, j'allais seule au mayen et je faisais également les travaux des champs. J'ai même battu le blé en hiver en échange d'une belle robe offerte par mes parents (travaux effectués souvent par les hommes).

Une fois mariée, elle continue la campagne et assume une grande partie des travaux seule puisque son mari travaille sur les barrages jusqu'en 1968. Cela représentait 3 à 4 vaches, une chèvre et un cochon, des champs de céréales : blé et orge, de la vigne en plaine (avec son

mari). Elle s'occupait avec une autre famille d'un mulet au début de leur mariage, par la suite, ils posséderont leur propre mulet.

Les travaux les plus pénibles, nous les faisons avec mon mari et nous décidions ensemble ce qu'il était bon de faire à quel moment.

Elle n'a pas cultivé de chanvre, même s'il y en avait beaucoup à Vex. Ils ont remplacé avec son mari le chanvre par les arbres fruitiers.

Elle évoque également les différences d'habitudes dans la manière de faire entre les femmes de Vex et les femmes d'Hérémence. A Vex, les femmes ne fauchaient pas, ne portaient pas de lourds fardeaux *pas comme à Hérémence*. A Vex, les familles possédaient plus de mulets et attachaient tous les fardeaux sur les mulets. A Hérémence, les femmes ont beaucoup porté à dos de lourdes charges (bois, foin, etc...). La réputation des femmes d'Hérémence était une réputation de travailleuses par rapport à celles de Vex.

Anecdote d'un homme qui la regarde travailler :

J'ai toujours entendu dire que les femmes de Vex n'étaient pas travailleuses. Maintenant, je peux dire que ce n'est pas vrai.

3. Gestion de l'argent.

Système de caisse commune : *chacun se servait quand on avait besoin. De toute façon, il n'y avait pas beaucoup d'argent.*

4. La question de l'héritage

6 lots égaux, les filles n'ont pas eu moins que les garçons. Moi, j'ai hérité des terrains, on nous disait qu'il fallait planter des arbres fruitiers, c'est mon père qui nous disait cela. C'est ce qu'on a fait avec mon mari, mais d'ici que cela rende et 20 ans plus tard, cela ne valait plus rien.

5. La question des relations à l'intérieur de la famille ou du village.

A propos des services rendus : *c'était une règle d'or de pouvoir rendre les services qu'on demandait aux voisins. Avant, on s'empruntait souvent du sel, du pain, mais on rendait toujours. Pour les services rendus dans les travaux de la campagne, c'était la même chose.*

A propos d'Hérémence : *on disait des gens d'Hérémence que c'était des arriérés, tandis que maintenant, c'est le contraire, ils nous ont rattrapés : les ménages se sont modernisés avant ceux de Vex. Les barrages les ont aidés.*

A propos de la famille : *pour ma mère, on n'avait jamais assez fait (travail). Mon père était moins sévère, il cachait souvent une tablette de chocolat quand on avait bien travaillé.*

6. La question des épreuves.

J'étais forte et résistante. J'avais la santé.

7. La question des aspirations.

On n'a aspiré qu'à travailler pour économiser et pour acheter du terrain.

Pour nos enfants, qu'ils fassent des études : avec mon mari, on a toujours pensé que les études leur permettraient d'avoir une vie meilleure que la nôtre.

8. La question des normes dominantes vu sous l'angle des « marginalités » évoquées.

Ceux qui n'allaient pas à la messe étaient mal vus.

Et puis le sexe, c'était péché mortel. On entendait souvent des histoires dans les mayens, les hommes venaient trouver les filles. Avec moi, ils n'osaient pas, je savais ce que je me voulais et puis moi, le sexe cela ne m'intéressait pas.

Elle me raconte également des récits de mères-célibataires : à Vex elle connaît deux ou trois enfants bâtards, dont un est devenu par la suite président de commune. On jugeait plutôt les femmes. Elle me raconte l'histoire d'une jeune fille qui n'avait rien dit à sa famille de sa grossesse et se trouva sur le point d'accoucher. Les parents effrayés appellent la sage-femme, mais ne veulent pas que leur fille accouche sous leur toit, ils se font alors insulter par la sage-femme, qui finira par avoir raison. Finalement l'enfant et la mère resteront dans la famille.

Elle me cite également l'exemple d'une autre femme avec qui elle a travaillé à la Coop, alors qu'elles avaient environ 50 ans, et qui disait avoir beaucoup souffert de cette situation, parce qu'elle avait été mise de côté. *Cela n'a pas empêché ce fils de devenir quelqu'un de très bien (président de commune).*

2^{ème} Entretien.

Lors de la présentation de mon travail, dans une conversation libre, j'ai retenu ces quelques mots de cette femme.

On devra rendre réponse pour ce qu'on a fait.

Dieu a créé l'homme (être humain) libre de ses choix..

L'homme, c'est quand même lui le chef de la famille (en parlant de l'évolution de la société).

1. Portrait, parcours de vie.

B. est née en 1910 dans la commune d'Hérémence; veuve sans enfant, elle vient d'une famille de 10 enfants. Elle est la 7^{ème} enfant.

B. est une vieille dame très fière, avec un port de tête très digne, qui donne l'impression d'un très grand contrôle sur elle-même. Elle prie le chapelet tous les jours en compagnie d'autres pensionnaires, tout en me racontant l'anecdote suivante : elle et son mari n'avaient pas l'habitude de prier avant les repas. Un jeune berger engagé à la saison fut choqué de cela et leur dit : (traduit du patois) *Nous ne sommes tout de même pas des bêtes.*

Après avoir été deux ans en place comme jeune fille (l'argent est envoyé à sa famille), elle revient, se marie et reste avec son mari dans son propre village. Celui-ci n'avait pas de métier particulier et s'engageait pour différents travaux, comme les travaux d'aménagements des routes.

B. a travaillé toute sa vie la campagne, en particulier le chanvre, qu'elle fila et tissa pour toute la famille. Mariée, elle vécut avec ses parents, puis ses beaux-parents, dont elle s'occupa jusqu'à leur mort.

Elle me parla longuement de l'importance du costume, de la manière de le porter et de l'importance du port du chapeau, ainsi que du rouet, qu'elle a tenu à garder dans sa chambre du home.

2. A propos des travaux de campagne.

35-45 : cultive entre autres le chanvre. Elle participe à toutes les étapes de la culture du chanvre, depuis le moment où ils labourent la terre jusqu'au tissage de draps et de linge en chanvre. Elle décrit très précisément toutes les étapes. A propos du rouet : *Ce à quoi je tiens le plus. Je rêve encore la nuit au bruit du rouet, c'est resté au fond de moi, c'est ce qui me manque actuellement le plus.*

Mariée, c'est elle principalement qui s'occupait du bétail : 2-3-vaches, quelques moutons, 1 cochon.

Elle louait des prés et donnait comme location la moitié de sa récolte et gardait l'autre moitié. Pour le chanvre, idem: elle recevait du chanvre, en échange, elle tissait la moitié pour la personne qui lui avait donné le chanvre et gardait l'autre moitié.

C'est elle également qui fabriquait les tommes au mayen tous les printemps et automnes. C'est elle qui décidait des travaux à faire : *Le samedi, je réservais les travaux pour lesquels j'avais besoin de mon mari. Le reste du temps, je décidais seule du déroulement des travaux.*

Dans un autre registre, elle a également participé aux « corvées » (travaux communaux qui diminuaient les impôts). Elle cite les travaux qu'elle a fait comme par exemple, maintenir les chemins, faire les bisses, nettoyer les prés.

3. Gestion de l'argent.

Système de caisse commune, où chacun puisait selon les besoins :

Je n'ai jamais eu le sentiment que cet argent c'était plus mon mari qui l'avait gagné. Il y a sûrement eu des maris qui cachaient l'argent et des femmes qui n'osaient pas se défendre.

4. La question de l'héritage : -

5. La question des relations à l'intérieur de la famille/ village.

A propos du mulot, par exemple : 5 familles sur le même mulot, la répartition des jours devait se discuter, on utilisait et nourrissait le mulot à tour de rôle. Les familles travaillaient souvent à deux familles pour labourer des champs, certains tiennent la charrue, d'autres conduisent le mulot, d'autres sèment. *On devait discuter des tours comme pour la lessive dans la fontaine. On savait exactement qui faisait la lessive quel jour.*

A propos du meunier : Il se payait avec du blé et chacun avait son lot de pain en fonction de ce qu'il amenait.

6. La question des épreuves.

Femme qui n'a jamais pu avoir d'enfant :

J'ai pu rendre des services que d'autres n'ont pas pu. Nous avons vécu avec mes beaux-parents. Je m'entendais très bien, je m'en suis occupée jusqu'à la fin. Je n'ai jamais payé de messes pour en avoir, mais j'ai continuellement prié, tout en disant à Dieu : « Que ta volonté soit faite ». J'en ai rêvé des nuits entières d'avoir dans mes bras enfin mon bébé à moi, je me réveillais en sursaut et je me mettais à sangloter. Je sais que ma belle-mère m'a entendue à plusieurs reprises. J'ai la conscience tranquille, on a fait ce qu'il fallait faire, j'ai même été faire des examens, mon mari lui n'a jamais voulu, mais je sais que chez moi, ils n'ont rien trouvé d'anormal. Je n'ai jamais payé, ni fait de pèlerinages à Lourdes, je connais une famille qui a fait cela, finalement elle a quand même eu cinq enfants, tous des enfants handicapés.

Les autres femmes dans le village me jalouaient parce que je n'avais pas d'enfant, elles pensaient que j'avais la vie plus facile.

Dans la vie, il faut être honnête, car on va devoir rendre des comptes pour ce qu'on a fait. Nous savions que ce qu'on faisait comptait, si on faisait du mal, alors il fallait réparer, si on faisait du bien, alors on avait gagné quelque chose, notre journée avait servi à quelque chose ou à quelqu'un.

L'Enfer, on y croyait, même si aujourd'hui je pense que l'Enfer, c'est surtout sur terre qu'on peut le vivre.

7. La question des aspirations.

Dit avoir toute sa vie été poursuivie par cette idée que sa mère répétait toujours : faire du neuf avec du vieux, c'est ce qu'on nous apprenait aussi dans les cours à l'école.

Elle raconte également comment il ne fallait jamais rien laisser perdre, par exemple, elle parle des feuilles de frênes qu'ils ramassaient pour les cochons.

8. La question des normes, vu sous l'angle des marginalités évoquées.

S'il y avait 3 ou 4 personnes qui ne venaient pas à la messe, on savait exactement qui c'était. On raconte souvent cette anecdote : une fois qu'il y avait beaucoup de monde à la messe, quelqu'un lui dit : tu peux toujours venir, il y a la place de tel et tel.

Critiquer, c'est péché mortel.

On ne doit pas déranger, ne pas permettre à quelqu'un de vous critiquer à cause de votre mauvaise conduite, cela pourrait lui faire du tort.

Tuer, démolir quelqu'un par les mots, c'est péché mortel.

Dire quelque chose qu'on vous a confié, c'est péché mortel.

Il faut être correct, nous devons rendre réponse pour ce qu'on a fait, il faut être correct déjà dans l'habillement, quand je vois des jeunes en minijupe... Il faut se couvrir, moi je portais toujours un chapeau.

3^{Eme} entretien.

1. portrait/ parcours de vie

C. est née en 1911 à Vex et vient d'une famille de 8 enfants.

Tout à fait autonome, elle vit encore dans son appartement. Une dame du home m'avait conseillé d'aller la voir *parce qu'elle est partie un peu et qu'elle a voyagé.*

Dame qui parle peu de la campagne, mais plutôt de son père et de ses 4 fils et de leur réussite sociale, *pour qu'ils deviennent quelqu'un* (ses 4 fils ayant fait des études, banquier, avocat).

Quant à son père, elle le considère comme un avant-gardiste parce qu'il a pris position à l'école contre certaines injustices. Il avait également eu l'initiative de construire un relais, qui aujourd'hui est devenu un restaurant, très bien placé à l'entrée de Vex. A l'époque, ce relais était situé hors du village, des travaux pour amener l'eau avaient dû être entrepris et les gens du village avaient considéré son père « comme un peu fou ». Mme C. habite actuellement dans un appartement au-dessus du restaurant, appartement qu'elle a hérité de ses parents.

Enfant, ils ont donc vécu dans une maison à plusieurs étages et de ce fait, elle pense avoir fait partie des personnes privilégiées du village qui habitaient pour la plupart dans une ou deux pièces.

Ses soeurs étant parties en place pour ramener un peu d'argent, elle dut rester pour aider ses parents au relais et dans les travaux de la campagne.

Même une fois mariée, elle continua de travailler au relais, puis plus tard au restaurant. Avant d'habiter dans cet appartement, elle vécut 15 ans avec ses beaux-parents, son mari travaillait alors dans la scierie de son beau-père (père du mari).

2. A propos des travaux de la campagne.

Elle se rappelle avoir été au bois : les hommes coupaient les troncs et les femmes débitaient.

Elle s'occupait également du mulet, puisque sa famille avait son propre mulet.

Elle aidait dans les travaux des champs et pour le bétail : quelques vaches, des chèvres, des moutons, 1 cochon.

Elle s'est toujours occupée de la campagne et du bétail, d'abord avec ses parents, ensuite avec son mari, selon ses disponibilités.

3. Gestion de l'argent.

C'est mon mari qui décidait des grosses dépenses. Il me donnait l'argent pour les besoins courants.

4. la question de l'héritage.

Elle dit avoir hérité de l'appartement où elle vit et de plusieurs terres et un mayen où ses fils ont construit des chalets.

5. La question des relations famille / village.

A propos de sa propre famille :

A la maison, mon mari me laissait faire, il disait toujours aux enfants : « si maman est d'accord, je suis d'accord ». Mes 4 fils sont restés très attachés à moi, ils reviennent

régulièrement à la maison avec leurs amis. Une mère doit avoir de l'autorité avec ses enfants. Les enfants, c'est comme des arbres, c'est à nous de leur donner la bonne courbure, la bonne direction, il faut les façonner comme les arbres, ne pas laisser tout faire comme maintenant...

C'est moi qui faisais la prière avec les enfants comme beaucoup de mamans.

D'ailleurs, les pèlerinages, par exemple, c'était les femmes. Quand il y avait des pèlerinages à Longeborgne, par exemple, on voyait défiler les femmes d'Hérémence. Le Chapelet, il y avait toujours plus de femmes.

Mon mari ne s'occupait pas de l'éducation des enfants, c'est comme s'il s'était diminué aux yeux des autres hommes.

Une mère de famille doit être le plus possible à la maison, c'est elle qui rend la maison accueillante, c'est l'âme du foyer, c'est à nous de garder le mari à la maison en rendant la maison agréable.

A propos du village :

Il y avait des injustices, des jalousies, de ceux qui avaient plus que d'autres ou qui étaient bien avec l'instituteur ou l'institutrice, par exemple. C'était eux avec le curé qui faisaient la loi.

Si on allait à la messe, on avait des bons points à l'école et puis on devait reproduire le sermon à l'école, alors ceux qui n'allaient pas étaient pénalisés.

Elle me raconte le récit de sa sœur aînée qui était très douée à l'école. Elle était première de classe avec une autre élève. Elle avait des engelures aux pieds, et n'arrivait plus à marcher. Son père devait la porter tous les matins pour aller à la messe, certaines fois il n'arrivait pas à cause du travail, alors sa fille perdait des points.

Mon père est allé vers la maîtresse, il trouvait que c'était injuste, il a été le seul à avoir osé dire quelque chose et ils ont dû changer leur système.

Avant c'était un peu exagéré, on allait communier tous les matins avant l'école à jeun, certains prenaient quelque chose pour manger, certains rentraient vite à la maison, s'ils étaient tout près, d'autres ne mangeaient rien...

Et puis, il y avait des clans politiques. A Vex, il y avait deux clans : les radicaux et les conservateurs, cela jouait un rôle jusque dans l'école. Et on demandait des coups de main à ceux de la même alliance. Parfois on se saluait à peine.

A propos des clans : les mêmes d'une génération à l'autre.

6. La question des épreuves.

Aucune

7. La question des aspirations.

Avec mon mari, on a travaillé la campagne pour que nos enfants puissent faire des études et devenir quelqu'un. Maintenant, ils travaillent tous ailleurs, à Genève, ou sur le canton de Vaud, mais ils aiment revenir.

8. La question des normes .

Les enfants doivent avoir une bonne conduite à l'extérieur, qu'il n'y ait rien à redire; ce qui comptait: être honnête et poli.

Ceux qu'on montrait du doigt: *les enfants qui ne se comportaient pas bien à l'extérieur, il faut dire que des vols, il y en a toujours eu, mais certains n'avaient pas grand chose. On voyait sur eux que c'était la misère... alors on ne disait rien.*

4^{ème} Entretien.

1. Portrait, parcours de vie.

D. est née à Vex en 1902. Elle vient d'une famille de 7 enfants. A 18 ans, elle part en place à Leysin, puis revient quelques années après pour se marier avec un homme de la commune. Ils ont vécu avec son mari de la campagne qui s'engageait dès qu'il trouvait du travail sur les routes ou dans des chantiers. Elle n'a eu qu'un fils, avec lequel elle a vécu plusieurs années avant qu'il puisse construire sa propre maison. A la mort de son fils, elle va vivre chez sa belle-fille. Lorsque je la rencontre, cela fait quinze jours qu'elle est au home.

2. A propos des travaux de campagne.

Elle se souvient avoir partagé exactement les mêmes travaux que son mari : s'occuper du bétail, débiter des troncs d'arbres, cela en fonction de la disponibilité de son mari. Elle se souvient également que chez ses parents, elle a vu faire les mêmes travaux indifféremment par son père ou sa mère. Ses parents cultivaient également le chanvre, quant à elle et son mari, ils plantèrent des arbres fruitiers.

3. Gestion de l'argent

Ils avaient décidé avec son mari d'un endroit où il mettait l'argent liquide : *chacun pouvait indifféremment*. Elle ajoute tout de même : *Il y aura bien eu des exceptions où le mari cachait l'argent*. Elle dit avoir vu ses parents faire de même.

4. la question de l'héritage : -

5. La question des relations à l'intérieur de la famille / village.

D. me parle de l'entraide qui existait autour des travaux de campagne : par exemple, il y avait des tours d'arrosage par les bisses pour les différents champs, selon les disponibilités de chacun, une personne ou l'autre allait pour une autre.

Elle parle également du pain ou du sel qu'on empruntait au voisin avec la règle d'or de ne jamais oublier de rendre *pour ne rien devoir à personne*.

A propos de sa famille : se souvient d'avoir été souvent sous la surveillance de sa grande sœur, de 7 ans son aînée, c'est par exemple elle qui s'est occupée des devoirs scolaires de tous les cadets.

A propos de l'école et du curé :

Elle pense que le curé et l'instituteur commandaient le reste du village : *Ils se croyaient les chefs, un peu trop*. Elle raconte ses souvenirs d'école où chaque matin, il fallait réciter le catéchisme par cœur. Elle évoque également les injustices à l'école en fonction des affinités de certains avec l'instituteur ou l'institutrice. Elle raconte une anecdote, souvent entendue, d'un jeune homme qui va se présenter à Sion pour entrer à l'Ecole Normale et les gens du village de lui dire : « Dommage que tu n'aies pas amené un fromage de plus, ils auraient aussi accepté le mulet ... »

6. La question des épreuves : me parle du décès de son mari et de son fils.

Avant, on croyait au Diable et à l'Enfer. Aujourd'hui, je peux dire que l'Enfer, c'est surtout sur terre.

Elle me dit qu'au fond, pour elle, elle n'arrive plus à comprendre le monde dans lequel elle vit maintenant : *tout est à l'envers. Quelqu'un peut venir chercher la communion pour quelqu'un d'autre, vous n'allez pas me dire, le Saint Esprit, il a bien le temps de s'envoler en chemin...*

Elle évoque les dimanches quand elle était enfant : il y avait la messe à 7 heures, après la Grande messe, ensuite les vêpres et le chapelet. *Tous ces sermons, c'était trop, ils nous répétaient toujours la même chose.*

7. La question des aspirations : on a surtout beaucoup travaillé, alors le reste ...

8. La question des normes dominantes.

D. pense qu'au fond les gens se comportaient plutôt bien : *avant les divorces, les infidélités, on ne connaissait pas et tout le monde allait à la messe, on avait trop peur de l'Enfer...*

Elle ajoute : *épouser un protestant, c'était déjà épouser le diable...*

Elle me parle également de la propreté des mains en classe, où chaque matin l'instituteur renvoyait les enfants à la fontaine ou tapait sur les doigts des enfants qui présentaient les mains sales. Elle évoque également le cahier de brouillon qu'il fallait remplir jusqu'à ne laisser aucune place de libre, ou les bords de prés ou de chemins qu'il fallait faucher pour ne rien perdre.

5^{ème} Entretien.

1. Portrait, parcours de vie.

Interview d'un homme :

E. est né en 1909, dans un hameau situé à ½ heure d'Hérémenche, hameau dans lequel il va vivre avec son épouse, il est l'avant-dernier d'une famille de 7 ou 8 enfants. Il aura lui-même deux filles, puis deux garçons.

E. est très handicapé et l'entretien est difficile, son élocution étant très hachée ce qui rend ses explications parfois difficiles à saisir. Je décide donc de stopper l'entretien après 1 heure. Néanmoins, cet homme a un regard très vif et des yeux particulièrement pétillants. Il a passé la plus grande partie de sa vie sur les chantiers, en particulier celui de la Grande Dixence. Précédemment, il travaillait sur les routes, au Pressoir de Sion et s'occupait également avec sa femme de la campagne. Il dit avoir été très souvent absent de la maison .

De cet entretien, j'ai retenu les informations suivantes :

2. A propos des travaux de la campagne.

Quand il était présent à la maison, il s'occupait indifféremment du bétail, par exemple, il évoque le déroulement des dimanches, où son épouse descendait à la messe de 7h30 pendant que lui s'occupait du bétail et *avait un œil sur les enfants*. Puis c'était son tour de descendre à la Grande Messe, puisqu'à la fin de la célébration, il y avait une criée publique où on annonçait les différents travaux pour lesquels la commune engageait de la main d'œuvre.

Lors de ses absences (en semaine ne redescendait pas des chantiers du barrage de la Grande Dixence), sa femme s'occupait seule du bétail (2 à 3 vaches, 1 cochon). Il dit avoir abandonné le bétail à cause de leur santé en 1965 et semble encore très touché de cela. Il évoque ses souvenirs du mayen où à l'âge de 15 ans il était envoyé avec le bétail (1 h. de marche). Plus jeune, il accompagnait également une tante au mayen pour l'aider à s'occuper du bétail. Ces souvenirs restent pour lui les plus beaux souvenirs de sa vie.

Il évoque également la culture de chanvre dont sa sœur et sa mère s'occupaient tout spécialement. Elles filaient et tissaient des chemises et des draps pour toute la famille.

3. Gestion de l'argent.

Avec un grand sourire : *c'est ma femme qui s'occupait des sous. J'arrivais avec mon salaire que je lui donnais. Ca évitait de tout le temps demander et je savais qu'elle ne dépensait pas pour rien.*

Fin de l'entretien.

6^{ème} Entretien.

1. Portrait/ parcours de vie.

F. est née en 1909 à Hérémence. C'est une vieille dame particulièrement petite et voûtée, très atteinte dans ses membres supérieurs par la polyarthrite.

Lorsque sa fille a 11 mois, son mari décède. Elle élève seule cette fille, en habitant tout d'abord avec son frère handicapé de la vue, puis 7 ou 8 ans plus tard, à son décès, elle se retrouve toute seule. Elle vit alors uniquement d'une petite rente de veuve et de la campagne. Elle travaille le plus possible à la vigne pour gagner un peu d'argent liquide. A la fin de sa scolarité, sa fille s'engage comme servante dans une famille du village, comme elle-même



l'avait fait précédemment. Sa fille se marie vers 40 ans et part à Veysonnaz, où elle se retrouve également veuve alors que son fils a 4 ans.

F. habite encore chez elle, mais fait régulièrement des séjours chez sa fille, en particulier en hiver.

Très handicapée et souffrant horriblement de sa polyarthrite, elle va régulièrement chez des « guérisseurs », ce qui, selon elle, est la seule chose qui apaise momentanément ses douleurs.

2. A propos des travaux de campagne.

Elle a toujours eu 2-3 vaches, une chèvre et 1 cochon.

Bois: chaque famille recevait une lot de bois de la commune : *J'ai scié les troncs d'arbres comme les hommes. J'ai fait d'ailleurs les mêmes travaux que les hommes. J'ai même vu ma mère, alors qu'elle était veuve, défoncer des vignes, alors que d'habitude, c'était plutôt des hommes qui faisaient cela.*

Elle évoque les lessives avec la cendre, la culture du chanvre. Elle raconte également comment elle louait des prés en échange de quoi elle fournissait la moitié du foin au propriétaire et gardait l'autre moitié pour elle.

Elle faisait seule tout le bois pour l'hiver, elle a également travaillé dans les corvées organisées par la commune.

Elle a beaucoup travaillé à la vigne chez différents propriétaires.

4. La question des héritages.

Elle a hérité de quelques prés très dispersés.

5. Relation à l'intérieur famille/village.

Elle donne plutôt un tableau d'une femme qui s'est largement débrouillée seule. Elle évoque quelques coups de main, ou le pain qu'on prêtait, récit très semblable aux récits précédents.

Elle évoque également quelques souvenirs d'école où un instituteur tapait sur les doigts des élèves quand ceux-ci venaient de s'être lavé les mains dans la fontaine avec de l'eau très froide ou placait les enfants « terribles » sur le fourneau du pierre-ollaire brûlant.

6. La question des épreuves.

Elle pense que pour elle, le fait d'être veuve l'a obligée à prendre des décisions seule, elle aurait souhaité demander *conseil à un homme surtout quand il s'agissait de savoir s'il fallait acheter l'appartement où je me trouve*, décision qu'elle a dû prendre seule.

Elle se souvient également avoir laissé sa fille encore jeune seule à la maison pendant qu'elle allait aux vignes, alors qu'elle avait 7-8 ans.

Elle n'a jamais songé à se remarier : *j'aurais tout le temps comparé avec le premier.*

8. La question des normes dominantes.

On avait pas besoin de dire d'aller à la messe aux enfants. La direction avait été donnée, on suivait. C'est surtout dès l'entrée à l'école qu'on suivait la messe. Dès l'école, on allait tout seuls sans être forcément accompagnés par les parents.

Si on n'allait pas prier le chapelet, c'était comme si on était damné. Pendant le mois de Mai, le mois de Marie, on allait prier le chapelet tous les soirs et les pèlerinages, on se dépêchait d'aller gouverner pour descendre à Longeborgne.

Elle me parle également de l'importance de prier la Vierge Marie.

7^{ème} entretien.

1. Portrait/ parcours de vie.

G. est née à Hérémente en 1934. Elle vient d'une famille de 9 enfants, 4 filles et 5 garçons, les filles étant les aînées de la famille. Sa mère décède en 1954, alors que son dernier enfant n'a que 8 ans. La deuxième sœur prend en charge ses frères et sœurs, la première étant déjà mariée.

Après sa scolarité obligatoire, elle fait l'Ecole Ménagère, puis part dans l'hôtellerie en Suisse- Allemande, revient pour travailler à Sion, puis décide d'entrer dans les Ordres.

Personne qui dégage à la fois beaucoup de gaieté et d'autorité.

2. A propos des travaux de la campagne.

père : maçon + bétail (8-9 vaches)

mère : elle travaille surtout à la maison.

Elle pense que sa mère s'est peu occupée du bétail, mais surtout des enfants. Son père s'est occupé pour la plus grande part des travaux de la campagne, puis très vite les enfants ont été mis à contribution. Les garçons comme les filles ont très vite appris à traire.

Mayen avec les vaches : filles + père

Foin : toute la famille

Les travaux à la campagne, c'était selon les forces, moi, par exemple, je n'ai jamais tellement fait les foins, c'était plutôt mes frères. Ma mère ne montait jamais au mayen, elle était à la maison avec les enfants. Comme enfant, on était chargé de garder la vache en été, celle qui restait au village ou une chèvre, au mayen, on allait avec un oncle célibataire.

3. Gestion de l'argent.

Caisse commune pour tout le monde (mère déjà décédée).

On amenait l'argent, on prenait quand on avait besoin. Mon père avait confiance. Jamais personne n'a eu l'idée de piquer de l'argent. Au début, les aînées ont amené pas mal d'argent pour faire vivre le reste de la famille (les quatre filles aînées ont travaillé dans l'hôtellerie).

Elle se remémore le jour où, à 15-16 ans, un frère et une sœur ont été envoyés seuls à Sion pour acheter des meubles : *C'est eux qui ont décidé de ce qu'ils allaient acheter.*

5. La question des relations à l'intérieur de la famille/ village.

A propos de la famille :

Il y avait toujours une fille à la maison pour aider maman.

Les soeurs aînées et la mère supervisaient les devoirs d'école des plus jeunes, puis au décès de la mère, le père s'est occupé des devoirs scolaires de ses enfants : *L'école était aussi importante aux yeux de mon père pour une fille comme pour un garçon, les aînées ont moins fait d'études, ce n'était pas encore à la mode, les filles sont parties en place, en Suisse allemande pour apprendre les langues.*

Dimanche en famille : messe puis tout le monde participait à la préparation du repas et à une tâche ménagère, le petit frère balayait, par exemple.

Les décisions se prenaient toujours en famille lors de discussion à table, par exemple : *il y avait comme un accord tacite sur ce qui était bon pour la famille. Mon père n'a jamais pris de décision seul, par exemple, il voulait aller vivre en plaine, alors que ma mère voulait rester au village et nous ne sommes jamais partis.*

Description du père : très soucieux d'être juste avec tout le monde, qui a responsabilisé ses enfants très vite pour les tâches de la campagne ou les tâches ménagères. Très grande autorité : *quand il demandait quelque chose, on obéissait tout de suite, ma mère devait souvent répéter.*

Mon père nous répétait toujours qu'il ne fallait pas s'engager à la légère et que l'important était d'aller jusqu'au bout.

7. La question des aspirations.

G. parle de ses convictions religieuses et du parcours de ses frères et sœurs :

une autre sœur dans les ordres (cloîtrée), un frère curé, un autre politicien (président de commune).

8. La question des normes dominantes.

G. évoque le fait qu'auparavant, la foi, la fréquentation à la messe ne se discutaient pas : *on n'en parlait pas, c'était vécu comme une sorte d'entente tacite sur ce qu'il fallait faire, on avait un sol solide, des certitudes dont on ne discutait pas, on avait le sentiment de faire tous partie d'un ensemble. Dans sa famille, ils priaient à tour de rôle avant les repas.*

8^{ème} entretien.

1. portrait/ parcours de vie

H. vit sur la commune d'Héremence, mais elle est née en 1917 sur la commune de St-Martin. Personne qui est très marquée par sa position de cadette dans la famille (de 7 enfants). Sa mère a 50 ans quand elle naît. Elle assume dès l'âge de 14 ans tous les travaux de la campagne, ses parents étant âgés. Ces derniers étaient les deux instituteurs. Elle se marie à 22 ans et part de son village pour aller habiter la commune d'Héremence. Son mari est boisselier, elle assume en grande partie seule le bétail et de nombreux travaux de la campagne (comme faire les foin). Elle dit s'être beaucoup appuyée sur son fils aîné à qui

elle a souvent confié la garde des plus jeunes ainsi que certaines tâches ménagères, comme les repas, par exemple. De sa vie, elle retient essentiellement ceci : *Je sais que mes enfants n'ont pas eu faim (7 enfants également, dont une petite fille décédée à l'âge de 8 mois, la première).* Elle raconte qu'elle dormait 4 heures par nuit, occupée à tricoter, à laver les habits des enfants, à coudre ou à repriser.

2. A propos des travaux de la campagne.

Elle se souvient d'avoir appris à traire vers l'âge de 12 ans. De 14 à 22 ans, elle assume en grande partie seule le bétail ou parfois avec l'aide de sa mère ou d'un cousin (8 ou 9 vaches, quelques moutons, 1 cochon, 1 mulet pour la famille) : *c'était des déplacements continuels, au printemps et en automne dans les mayens, en hiver dans un hameau en dessous du village d'où il fallait remonter régulièrement le lait, ...* Ses soeurs étaient alors toutes mariées ou en place et ses frères travaillaient comme cuisiniers à Sion. Elle se souvient d'avoir eu les pouces fendus, parce que c'était trop dur pour elle de traire toutes ces vaches. Une fois mariée, elle garde généralement une ou deux vaches et une génisse. Son mari ne s'est jamais occupé de la campagne, sauf à quelques exceptions.

Elle se souvient d'avoir porté le fumier, d'avoir débité le bois, d'avoir fauché certains prés pour des copains de son mari. Une fois mariée et enceinte, elle se souvient d'avoir gouverné le bétail de ses parents tout en continuant à voyager d'un village à l'autre pour cultiver son jardin et continuer à s'occuper de ses parents malades.

Entre 14 et 23 ans, elle s'engage toutes les années pour les effeuilles dans le canton de Vaud ou en Valais pour arracher les carottes.

3. Gestion de l'argent.

Son mari disposait de la bourse.

4. La question des héritages des terres.

Chacun a reçu sa part, les filles comme les garçons.

Elle raconte tout de même qu'ils avaient décidé avec son mari de vendre certains biens qu'elle avait hérités de sa famille.

Quelqu'un avait su cela, qui avait besoin d'argent pour faire avorter une fille de la bonne société de Sion qu'il avait mise enceinte (500 fr.) J'ai dit à mon mari, pour n'importe quoi d'autre, je donnerais même plus, mais pas pour cela. Mon mari a voulu réfléchir et le gars en attendant avait trouvé ailleurs. Mais c'était mon mari qui aurait finalement décidé.

5. La question des relations à l'intérieur de la famille/ village.

A propos des décisions à prendre : elle a le souvenir de ses parents qui prenaient toujours les décisions ensemble. Une fois mariée, elle pense avoir été plutôt soumise à son mari.

Mariée, elle pense avoir été dominée en particulier par sa belle-sœur de 10 ans son aînée : *pour les vaches dont je m'occupais, elle avait toujours quelque chose à dire, il faut faire comme cela...*

A propos du village :

- jeteurs de sort : La réputation est plutôt attribuée aux femmes.

Ils sont vraiment très pris les gens d'ici et encore aujourd'hui. Moi, je ne dis pas, pour certaines choses, j'y crois, mais pas pour tout. Avant, il arrivait n'importe quoi aux vaches, c'était un sort jeté, alors on faisait venir la famille X qui était connue pour enlever les sorts, mais certaines fois, il fallait quand même rire ce qu'on faisait faire aux gens (...) Quand j'étais jeune, il y avait une femme dont on disait qu'elle jetait des sorts, une pauvre femme, (M. Zermatten me parla également de cette personne, qui avait également eu un enfant sans être mariée et qui vivait de la charité des gens du village, détail que Mme G. ne reprend pas). Les gens, quand ils la croisaient, disaient quelque chose comme cela en patois : « va ton chemin, tu ne peux rien contre moi ». Mes parents pensaient que c'était des bêtises, alors exprès devant tout le monde, ils me faisaient porter à cette femme un sac de toile avec de la nourriture dedans. C'était une pauvre dame qui n'avait rien pour survivre.

D'autres récits à propos du village :

- *Je donnais parfois à garder les vaches si je ne pouvais pas moi-même.*
- *J'ai souvent fauché des prés pour d'autres. On demandait à mon mari, tu ne veux pas faucher tel pré, je ne peux pas cette année, et c'est moi qui fauchais.*
- *on s'empruntait pain, sel, si quelqu'un n'avait pas pu faire son pain, on lui donnait s'il nous en restait. Certains, on voyait un retour, d'autres on attendait rien, on savait qu'ils étaient dans la misère.*
- *Elle me raconte également un épisode avec des voisins très pauvres à qui sa famille donnait tous les jours 3l. de lait pour nourrir les enfants. Son père, instituteur, qui était également responsable de la laiterie, trouvait que cette même famille vendait à la laiterie plus de lait que leur vache pouvait donner. Alors, ils décidèrent de cuire le lait qu'ils leur apportaient pour être sûres qu'ils gardaient le lait pour les enfants.*
- *Elle me dit également que les gens qui amassaient des fromages ou d'autres biens étaient toujours mal vus quand on savait que les enfants ne mangeaient pas à leur faim. Me raconte la découverte qui avait été faite dans une famille : à la mort des parents, des sacs pleins de chaussures neuves et des fromages qui s'effritaient avaient été découverts dans la cave.*
- *A propos des vaches : à Ozone, certains sortaient leurs vaches la nuit pour qu'elles aient plus à manger que les autres.*
- *Il y avait un gars qui attachait toujours son mulet devant chez nous et il fallait toujours nettoyer ses crottes, alors mon père lui a fait la remarque et il a répondu que les limites, c'était les hommes qui les avaient décidées, mais le Bon Dieu n'en avait rien fait.*

A propos de l'école et des rapports avec les instituteurs :

Elle pense avoir été la souffre-douleur d'un instituteur, car sa mère avait pris sa place quelques années auparavant, alors il l'avait placée avec les cancre, son père décide alors de ne pas l'envoyer à l'école pendant une semaine. A son retour, l'instituteur ne lui adressera plus la parole jusqu'à la fin de l'année. Elle ajoute que ses parents auraient voulu qu'elle fasse l'Ecole Normale et qu'elle n'avait jamais voulu, ayant trop souffert à l'école.

6. La question des épreuves :

Elle me parle de son attaque, de son extrême fatigue qui a précédé son alerte et des remarques qu'on lui adressait : *vous comprenez, c'était pas connu d'aller voir le médecin, il fallait tenir. Une femme de mon entourage me disait : « tu plaisantes avec une mine pareille, aller chez le médecin, après c'est des combines à y retourner. »*

Lorsqu'elle voit son visage se déformer dans la glace, elle demande à sa fille d'aller chercher son mari, qui pense que ce n'est rien, que sa femme est toujours un peu nerveuse et il ne viendra que plusieurs minutes plus tard. Elle dit surtout à propos de cet épisode son acharnement à ne pas descendre à l'hôpital, à cause de sa fille de 10 ans :

Vous comprenez, elle aurait été perdue dans ce milieu-là, un milieu d'hommes. (Il ne restait en effet à la maison que son mari et trois garçons).

C'est à la suite de cet événement qu'ils décident avec son mari d'abandonner le bétail (en 1963).

7. La question des aspirations.

Elle me parle de ses enfants, de sa satisfaction à l'idée qu'ils n'ont pas eu faim et de son désir qu'ils deviennent quelqu'un.

Elle me raconte sa première visite à Sion à l'Ecole Normale pour son fils aîné :

Je me suis arrêtée à la Planta et je me suis mise à pleurer, comment j'allais retrouver mon N. J'avais tellement peu d'habits à lui donner. Le week-end, quand il remontait, je passais la nuit à lui nettoyer ses vêtements et à lui repasser toutes ses affaires. Alors vous comprenez, j'avais tellement peur de le voir là à l'Ecole Normale. Vous ne me croirez pas, c'était le seul cravaté et tellement bien mis. Je lui ai demandé comment il avait fait. Il me dit que tous les soirs, il mettait son pantalon sous le matelas pour maintenir les plis parfaitement en ordre.

8. La question des normes dominantes.

A propos des mères-célibataires : même récit que dans l'entretien en post-face.

A propos des voleurs :

Des voleurs, il y en avait et on savait toujours qui c'était. Parfois, on ne disait rien, parce qu'on savait que c'était des gens dans le besoin. D'autres fois, on se vengeait, il y avait une équipe de frères connus pour ça, alors un jour, ils se sont mis à deux ou trois, quand les vaches auraient dû combattre et ils ont descendu une vache qui aurait pu gagner le combat.

A propos de la fréquentation de la messe :

Elle pense qu'il était parfois difficile pour les mamans d'aller à la messe et elle ajoute: *la journée, on n'avait pas toujours le temps de faire tellement de ces prières, mais le signe de croix nous accompagnait partout dans la journée.* Elle se souvient de son voisin qui tous les matins en se levant se signait en pissant.

Dans leur famille, ils avaient plutôt l'habitude de prier le soir.

A propos de l'école : Elle se souvient des heures passées à répéter le catéchisme et l'histoire suisse, le français et les maths étant les deux autres branches principales.

9^{ème} entretien.

1. Portrait/ parcours de vie

I. est née à Hérémence en 1933. L'aînée de 4 enfants (3 filles et un garçon), elle perd son père (forgeron) alors qu'elle est âgée de 22 ans et aide sa mère à élever le reste de la famille jusqu'à ce que les deux derniers aient fait un apprentissage (une fille et un garçon). Elle se marie quelques années plus tard (en 1961) et aura elle-même trois enfants. A la sortie de l'école, elle fait deux ans d'Ecole Ménagère, comme bon nombre de filles de sa génération. Après l'Ecole ménagère, elle s'occupe essentiellement de la campagne avec sa mère et s'engage à la tâche pour certains travaux comme arracher les carottes ou les effeuilles dans le canton de Vaud. Après son mariage, elle s'engage pour des ménages dans le début de la station touristique de Thyon 2000, ce qui permet à la famille de construire une maison individuelle. Elle abandonne le bétail en 1968 pour des raisons de santé, bétail qu'elle a pour une grande partie assumé seule. Par la suite, elle devient responsable de la lingerie de la station touristique.

2. A propos des travaux de campagne.

A la mort de son père, elle assume avec sa mère tous les travaux de la campagne : le bois pour l'hiver pour toute la famille ainsi que pour un vieil oncle qui ne pouvait plus aller en forêt. Pour le bétail et le mayen au printemps et en automne, elle se retrouve le plus souvent seule. Elle se souvient d'avoir parcouru régulièrement en hiver une bonne heure de marche avec une brante sur le dos remplie de lait pour aller jusqu'à la laiterie.

Elle me raconte également que son père disait d'elle qu'elle était la seule sur qui ils pouvaient compter pour s'occuper du bétail ou aller seule dans les mayens.

Elle évoque également les différences d'habitudes dans le travail entre les femmes de Vex et d'Hérémence : à propos des fenaisons et de l'utilisation du mulet. Elle pense que les gens de Vex ont eu plus de facilité que les paysans d'Hérémence et qu'ils étaient plus riches.

3. Gestion de l'argent.

Chez ses parents, elle se souvient que c'était sa mère qui gérait le budget. Celle-ci avait la réputation de bien savoir se défendre (haut-valaisanne) et certains hommes venaient lui demander d'aller à des enchères publiques à leur place.

Dans son ménage, c'est également elle qui s'est toujours occupée du budget du mois, tout en remettant certaines décisions d'achats à son mari.

4. La question des héritages

Quatre parts égales ont été tirées au sort. Elle a échangé son lot contre celui de son frère parce qu'elle avait besoin d'une grange à l'intérieur du village pour pouvoir continuer à s'occuper du bétail. Elle a également hérité de différents terrains.

5. La question des relations à l'intérieur de la famille / village.

Portrait et parcours de sa propre mère : née en 1894, elle est l'aînée de 12 enfants. Elle descend du Simplon comme servante à Sion et rencontre à ce moment-là son mari, qui vient d'Héremence. Une fois mariés, vivent en ménage commun avec une belle-sœur et une cousine handicapée. Au mariage de sa mère, quelqu'un du village lui dit en faisant référence à la pauvreté du mari : « *J'aurais jamais pensé que tu sois tombée si bas* ».

A la maison, la famille vivait donc avec deux autres femmes célibataires, une tante et une cousine handicapée. Elle dit de sa tante qu'elle voulait toujours que les enfants l'accompagnent à la messe, en particulier les filles, et qu'elle a souvent assisté à la messe avec cette tante qui avait l'habitude de se placer dans l'église à un endroit différent de leur propre mère.

Elle évoque également la situation d'une autre fille, qui se retrouve mère-célibataire et dont la propre tante avait caché le voile de communion à la fin du siècle passé. Elle dit qu'elle a toujours trouvé cela révoltant, que c'était toujours les mamans qui payaient le plus.

Elle évoque également le grand changement qu'il y a eu à l'Eglise lorsque le curé, à la rénovation de l'Eglise d'Héremence, trouva qu'il y avait plus de sens que les familles se mettent ensemble à l'Eglise plutôt que séparées, jusque là les hommes étant devant et les femmes derrière (1970).

Elle se souvient qu'à la maison, c'était essentiellement sa mère qui faisait la prière du soir et qui priait le chapelet, alors qu'ils ne priaient pas toujours avant les repas.

A propos de la « magie noire » dans le village : me dit que c'était plutôt des femmes qui étaient connues pour faire ça, surtout une vieille fille célibataire.

A propos de sa mère dans le village : *tout le monde l'appréciait, elle a su faire sa place en venant du Simplon, elle savait surtout se défendre et ne se laissait pas faire.*

7. La question des aspirations.

A beaucoup travaillé à l'extérieur et aurait souhaité parfois avoir plus de temps pour s'occuper de sa maison et de son intérieur.

8. La question des normes dominantes.

A propos des mères-célibataires : me dit que c'était surtout les mamans qui étaient jugées alors que très souvent on connaissait le père. Elle raconte également que le père de son père était un enfant illégitime et que sa mère avait été la dernière femme dans la commune à avoir été fouettée publiquement par les chefs de la commune (approximativement 1880). Elle me dit en vouloir encore aux descendants de cette famille d'avoir fait une chose pareille. Certaines familles essayaient de rattraper le handicap d'un enfant illégitime par un bon mariage.

2.3. TABLEAUX ET RECUEIL DE DONNEES.

Deux tableaux et le recueil des données vont figurer dans l'analyse empirique de ce travail :

- ⇒ - Les deux tableaux résument les éléments qui caractérisent la société traditionnelle et la société moderne, selon qu'ils sont présents ou absents dans le discours des femmes .
- ⇒ - Le recueil des données est présenté par thèmes.

Tableau n° 1.

CARACTERISTIQUES DE LA SOCIETE TRADITIONNELLE		
PRESENTEES DANS LE DISCOURS DES FEMMES		ABSENTES DANS LE DISCOURS DES FEMMES
<ul style="list-style-type: none"> • omniprésence des travaux de la campagne dans la vie familiale • indifférenciation des rôles hommes-femmes dans les travaux de campagne • Description culture du chanvre/céréales • aspects de la vie quotidienne : la femme met au monde, nourrit et habille enfants • vie de déplacement continu • le mulot : exemple de mise en commun entre les familles de force disponible • les différents services rendus : échange de nourriture, échange de coup de main • présence du troc : rémunération d'un travail par autre travail ou marchandise • cohabitation de la famille élargie • importance des aînés : frères et soeurs, oncles et tantes • sens religieux de l'existence omniprésent • séparation hommes/femmes dans les bancs de l'église • condamnation des jugements à l'égard des mères célibataires • existence des « sorcières » 	<ul style="list-style-type: none"> • pèlerinages des femmes, adoration de Marie, prières (chapelet) • jugements à l'égard des femmes sans enfant • héritages à parts égales • condamnation des différences de traitement et de considération entre filles et garçons. • caractère conflictuel des relations hommes-femmes • regards des femmes sur les hommes, importance du rire des femmes. • l'importance du faire savoir • autorités masculines identifiées : le curé et l'instituteur. 	<ul style="list-style-type: none"> • toute la question du statut des femmes : dans les consortages d'alpage, par exemple ou statut de la femme, chef de ménage ou des veuves (veuves rémunérées comme les hommes dans les corvées. • moments où les femmes se parlent : veillées, soirées où elles filent ou elles s'entraident dans les travaux, (à l'exception de l'entretien enregistré)

TABLEAU N°2

caractéristiques de la société moderne	
présentes dans le discours des femmes	absentes dans le discours des femmes
<ul style="list-style-type: none"> • école ménagère • formation professionnelle • l'importance des études pour les enfants : vie meilleure • la modernisation des ménages • rendre la maison accueillante • la femme doit être le plus possible à la maison • famille réunie à l'Eglise 	<ul style="list-style-type: none"> • <u>Nouvelles normes de la société moderne.</u>

RECUEIL DES DONNEES PAR THEMES

Thèmes de A à E

Personnes interviewées	A. Position famille	B. Ecole fréquentée + parcours	C. Activités évoquées : campagne/activités rémunérées	D. Gestion de l'argent	E. Héritage
1. 1913 enfant : 2 garçons	cadette des filles : 3 filles, puis 3 garçons	école obligatoire campagne parents mariage campagne	bétail mayen pour le bétail- céréales-battre le blé- vanner- jardin-arbres fruitiers/ vignes <u>organisation à deux</u>	« caisse commune » ou « boîte »	6 lots égaux : a hérité terrains : le chanvre remplacé par arbres fruitiers
2. 1910 sans enfant	7 ^{ème} de 10 enfants	école obligatoire servante mariage campagne	culture du chanvre : participe toutes les étapes pour finalement filer et tisser-bétail- mayen pour le bétail : fabrication des tommes-cultures céréales-fenaisons/ servante- corvée du village <u>organisation : elle</u>	caisse commune	
3. 1911 4 garçons	8 enfants : soeurs partent « en place » - elle reste au village	école obligatoire- campagne parents + relai- mariage- relais puis restaurant	bétail- culture de céréales- bois- relais/ restaurant	mari décide budget, elle gère l'argent courant	a hérité terrains + appartement en dessus du restaurant

Personnes interviewées	A. Position famille	B. Ecole fréquentée + parcours	C. Activités évoquées : campagne/activités rémunérées	D. Gestion de l'argent	E. Héritage
4. 1902 1 fils	famille de 7 enfants	école obligatoire- campagne parents- servante- mariage- campagne	bétail- céréales- arbres fruitiers/ servante	« boîte », caisse commune	
5. Homme de 1909 4 enfants	7-8 enfants : avant-dernier	école obligatoire - ouvrier sur chantier Gd. Dixence principalement	selon sa présence, partage travaux campagne avec épouse	donne son salaire épouse qui gère budget	
6 1909 veuve avec une fille après 2-3 ans de mariage	1 ^{ère} fille après 1 garçon, ensuite une fille , 2 garçons	école obligatoire- servante-mariage-veuve- vit de la campagne	bétail- fenaisons- céréales- chanvre, bois/ servante- vigne- corvée sur la commune	gère argent avec frère , puis seule	prés + grange
7. 1917	cadette de 7 enfants	à l'école jusqu'à 14 ans- campagne parents- mariage - campagne	bétail- le bétail au mayen, fenaison- céréales/ vigne, aide mari dans boissellerie	mari gère argent, puis à l'AVS, c'est l'inverse	héritage à parts égales, vend ses terrains, mari gère argent demandant conseil femme.
8. 1934. Religieuse	4 ^{ème} fille , puis 5 garçons	école obligatoire- Ecole ménagère- Hôtellerie-« Sœur hospitalière », - infirmière-directrice d'école	bétail- bétail au mayen/ religieuse- directrice d'école	caisse commune avec père + jeunes adultes	
9. 1933 3 enfants	aînée de 4 enfants	école obligatoire- Ecole ménagère- campagne- mariage/ responsable lingerie	bétail-le bétail au mayen- les fenaisons- le bois- cultures de céréales- fabrication des tommes vigne-carotte, fait des ménages, responsable lingerie	gère budget tout en remettant certaines décisions mari	à parts égales. Terrains + granges

Thèmes de F à I

Personnes interviewées	F. Pratiques religieuses évoquées	G. Evocation de péchés (stigmatisés par la société)	H. Evocation de valeurs dominantes	I. Types de relations évoquées		
				avec l'Eglise	à l'int. du village	entre femmes
1. 1913	messe	ne pas aller à la messe mère-célibataire- (péché de la chair)	travail		mulet à deux familles troc : travail- marchandise- prêt de nourriture règle d'or : Rendre jugement des mères célibat.	différence de réputation selon différence habitudes dans le travail
2. 1910	pas de prière avant les repas prie le chapelet tous les jours	ne pas aller à la messe critiquer ne pas tenir un secret confié démolir quelqu'un par la parole se faire remarquer	présence du Mal et du Bien faire du neuf avec du vieux. rendre réponse pour ce qu'on a fait	« payer » une messe	troc mulet à 5 familles Tout se savait : tour de lessive	importance de l'habit, du costume et du chapeau = tenue correcte jugement à l'égard des femmes sans enfant
3. 1911	pélerinages prières avec enfants chapelet messe et communion avant l'école	vols	femme : âme du foyer femme : responsable de la bonne conduite des enfants importance des études	fréquentation de la messe : bons points pour l'école	curé et instituteur font la loi. Clans politiques - alliance	
4. 1902	messe vêpre chapelet communion	épouser un protestant	ne rien laisser perdre présence du Mal ou du Diable ne rien devoir à personne travail	récitation catéchisme à l'école crite publique + messe	services rendus prêt du sel, pain clans politique pouvoir instituteur-curé injustice à l'école	

Personnes interviewées	F. Pratiques religieuses évoquées	G. Evocation de péchés (stigmatisés par la société)	H. Evocation de valeurs dominantes	I. Types de relations évoquées		
				avec l'Eglise	à l'int. Du village	entre femmes
6.1909	messe chapelet pèlerinage	ne pas réciter chapelet ne pas aller à la messe,...	valeurs religieuses particulièrement importantes : Vierge Marie présence du diable	on va surtout à l'église depuis l'école	troc	
7. 1917	messe prières en famille à tour de rôle avant les repas		accord tacite sur ce qui était bon pour la famille ne pas s'engager à la légère, aller jusqu'au bout être juste avec tous les enfants entraide familiale			filles toujours à la maison pour aider la mère
8. 1934	messe signe de croix prière le soir	mère-célibataire		mère-célibataire : voile arraché à l'int. Eglise ou communion sans voile	lutte de pouvoir entre instituteurs autour des vaches : on jette des sorts, réputation des familles, jeu de domination entre belle-sœur, services rendus, on rend justice prêt pain, sel charité justice interne suite vol troc présence jeteurs de sorts, familles qui enlèvent sorts	réputation des femmes : habits rivalité autorité des femmes aînées sur les cadettes

Personnes interviewées	F. Pratiques religieuses évoquées	G. Evocation de péchés	H. Evocation de valeurs dominantes	I. Types de relations évoquées à l'int. Du village entre femmes		
9. 1933	pèlerinage prière du soir chapelet			femmes bénies par le curé après accouchement femmes séparées des hommes : devant 1970 ; Hérémence . famille réunie à l'église payer une messe visite chez le capucin pour exorciser mal	jeteurs de sorts rancune entre familles transmise de génération en génération	femme qui cache voile à autre femme

2.4. Analyse des entretiens

Que peut-on dire, à partir de tous ces témoignages, sur le rôle que la paysanne de montagne a joué au sein de sa famille et de la communauté villageoise dans la société traditionnelle ?

En quoi ce rôle a-t-il été central ou non ?

Y a-t-il une homogénéité ou des divergences au sein des témoignages eux-mêmes et cela dans quels domaines ?

C'est à ces questions que je vais essayer de répondre dans cette analyse qui, je le rappelle, se base essentiellement sur les témoignages que j'ai pu recueillir .

Je tiens tout de même à préciser que dans certains domaines, les témoignages (comme par exemple à propos des héritages) n'étant pas suffisants, je les ai complétés par d'autres sources existantes.

Dans certains domaines, comme la participation des femmes aux travaux de la campagne, on constate très rapidement une grande homogénéité au sein des témoignages eux-mêmes.

A quelques occasions, je me permets donc de citer quelques passages littéraires des témoignages de Marie Métrailler dans « La poudre de sourire », d'Euphémie et d'Adeline Favre dans « Moi, Adeline, accoucheuse », dans la mesure où leurs témoignages synthétisent ceux que j'ai recueillis. (Je souligne au passage que les citations tirées des ouvrages ont des guillemets alors que les paroles des femmes interviewées n'en ont pas.)

Je dois d'ores et déjà remarquer que j'ai recueilli trois témoignages à propos de la situation de veuvage (une veuve, une fille de veuve et une fille de veuf). Je ne considère pas les veuves qui le sont devenues à l'âge de la retraite. Je n'ai par contre aucun témoignage de femme célibataire, chef de famille, comme le fut Marie Métrailler. Le reste des témoignages concerne des femmes mariées.

Je reprendrai la question du rôle et du statut des femmes mariées et des femmes, chefs de ménage, dans la partie interprétative de ce travail.

2.4.1. Participation de la femme dans l'économie familiale

A/ Un complément indispensable :

Du point de vue de l'économie familiale, l'agriculture a représenté pour la majorité des familles un apport tel qu'on peut facilement affirmer qu'elle a permis aux villageois des montagnes de survivre dans une situation particulièrement précaire où le gain des artisans (forgeron, maçon, guide, etc...) ne suffisait pas à nourrir la famille. On peut encore aller plus loin en disant que **toutes les femmes interrogées ont contribué d'une manière ou d'une autre (travail aux vignes, servante, travail dans l'hôtellerie, etc.), en plus de leur travail à la campagne, à amener de l'argent liquide à la maison.**

Je cite ici un passage d'« Euphémie » qui renforce et synthétise tous les témoignages recueillis :

« Je crois être bien placée, ayant été l'épouse d'un guide, pour affirmer que le métier de guide ne suffit pas, à lui seul, à subvenir aux besoins d'une famille. Toute sa vie, Euphémie travaillera donc pour apporter ce complément indispensable.⁷¹ »

⁷¹ A. Fauchère, « Euphémie », Ed. Slatkine, Genève, 1996, p. 93.

A ce titre, on peut également souligner l'importance du travail des filles aînées, dont les témoignages concordent tous à nous faire penser qu'elles ont été un très grand nombre à partir dès l'âge de 18 ans comme servante dans des familles plus aisées ou en ville. L'image de la servante est tout au long des récits très présente.

Cet apport en argent liquide a été essentiel pour le reste de la famille et a permis en particulier aux plus jeunes, dès l'apparition des écoles professionnelles, d'entreprendre une formation professionnelle. Dans une des familles aussi bien pour la fille que pour le garçon (l'une couturière, l'autre serrurier).

« Euphémie a 22 ans, elle doit gagner sa vie et s'est engagée comme femme de chambre à l'Hôtel Palace à Montreux.

Elle a mis sur son costume du dimanche un tablier bien propre que sa maman lui a brodé. Pour la circonstance, elle a aussi reçu de sa mère un rechange, chemisette, culotte en douce laine fine. C'est confortable, chaud et elle se sent tellement bien !

Tout en descendant à Sion par les sentiers qu'elle connaît par cœur, Euphémie se demande comment va se dérouler son voyage.

En arrivant à Montreux, je me suis retrouvée sur le quai de la gare, un peu perdue, mon panier posé devant moi. Il contenait mon rechange, un tablier propre, du pain de seigle, du lard et du fromage.

En arrivant devant cet immense hôtel, j'étais anxieuse et lorsque les portes se sont écartées pour me laisser passer, alors là, mes mains croisées sur la poitrine, j'ai crié : « Moun Jyou, Ché perdoucha !! » (Mon Dieu , je suis perdue !)⁷² »

Elle ajoute ceci : *« J'étais payée septante francs par mois. Tout ce que je gagnais était directement envoyé à ma famille. »*

Pour caractériser l'apport du travail des femmes, l'expression « **un complément indispensable** » me paraît donc particulièrement adéquate.

Ce complément indispensable s'est concrétisé pour deux types de travaux :

Les travaux rémunérés et les travaux à la campagne, qui, en plus du bénéfice direct d'une production familiale, ont représenté parfois un bénéfice supplémentaire dû aux échanges de services et de marchandises.

En ce qui concerne les travaux de la campagne, toutes les personnes interrogées témoignent de leur contribution au travail agricole. De manière plus précise, on peut dire que les femmes ont été présentes à toutes les étapes et à tous les niveaux de production : elles ont été complémentaires des hommes, assumant indifféremment bon nombre de travaux : *J'ai fait les mêmes travaux que les hommes; j'ai vu ma mère défoncer la vigne alors que d'habitude c'était plutôt un homme; j'ai battu le blé en hiver; j'ai bien tenu la charrue alors que d'habitude, c'était plutôt un homme ; débiter le bois, on faisait tout cela , bien sûr. On ne se posait pas la question.*

A propos du bois, par exemple, on peut facilement affirmer qu'en l'absence des hommes (situation de veuvage, de célibat ou de maris engagés pour les barrages ou sur les routes), les femmes ont même été amenées à abattre des arbres.

⁷² Ibid.,p. 59.

« J'étais partie de la maison en emmenant mes trois petits garçons, Roger, Francis, et Henri. Dans mon sac à dos, l'égoïne, des coins, un marteau et une corde de trente mètres appartenant à mon mari, allaient m'aider à l'avoir, ce mélèze ! Car ce mélèze, il y avait deux mois que je le guettais.

Mesurant d'un regard la hauteur de l'arbre, j'avais installé les enfants sur une couverture dans un endroit où ils ne devaient rien risquer.

J'avais attaqué le tronc à un mètre du sol. C'était vraiment difficile. Je tournais autour du mélèze, sciant, posant des coins comme je l'avais vu faire aux bûcherons.

Il ne restait que le cœur de l'arbre. Jugeant que le moment était venu de lui asséner un dernier coup, j'avais vérifié la position de mes petits, mais malheureusement, je n'avais pas fait attention à la ligne électrique qui alimentait Arolla et les chantiers de la Grande Dixence.

Après lui avoir donné un dernier coup de hache, je vis mon mélèze se pencher, se pencher ...⁷³ »

Dans le cadre des témoignages que j'ai recueillis, j'aurais pu évoquer des récits tout à fait similaires. Une des femmes interrogées faisait, avec sa mère (père décédé) le bois de tout l'hiver pour sa famille ainsi que pour un vieil oncle.

Là encore, dans les travaux de la campagne, le rôle de la femme a été central. Les différents témoignages nous poussent également à penser que dans certaines situations, la femme a été la seule à assumer le bétail, ainsi que de nombreux autres travaux des champs : *Mon mari n'était pas attaché au bétail, il ne s'en occupait pas. Papa ne savait pas traire en bon agriculteur qu'il était.*

Dans ce même témoignage, ainsi que dans le témoignage d'Adeline Favre, les femmes racontent comment elles quittent l'école une année plus tôt, selon le désir des parents, pour contribuer de manière indispensable aux différents travaux de la campagne.

« Moi, j'y suis allée jusqu'à quatorze ans (à l'école), comme maman avait besoin de moi à la maison, elle fit faire une déclaration au docteur pour que j'arrête l'école. J'étais d'ailleurs déjà tellement grande et formée qu'elle trouvait que je faisais scandale en classe. A la maison, j'étais capable de mettre la main à tout, de travailler à la campagne, à l'écurie et de mener le mulet.⁷⁴ »

De manière générale, on peut distinguer deux situations :

La situation où, dans le cadre de la famille, il y avait des forces masculines disponibles, et la situation où cette main d'œuvre n'existait pas : en effet, un des témoignages nous pousse à penser que les travaux agricoles se distribuaient « selon les forces » et que la présence d'hommes dans la famille a donc quelquefois permis à la femme d'éviter certains travaux plus pénibles. Nous devons tout de même constater une différence dans la contribution des femmes aux travaux de la campagne, selon qu'elles habitaient à Vex ou à Hérémence. Or cette différence ne peut pas s'expliquer uniquement par la présence ou l'absence de main d'œuvre masculine ; elle touche plus profondément l'image et le rôle de la femme au sein de sa communauté. Je rappelle que les femmes d'Hérémence fauchaient alors que ce travail était

⁷³ *Ibid.*, p. 99.

⁷⁴ A. Favre, *op. Cit.*, p.12

réservé essentiellement aux hommes dans la commune de Vex. Les femmes d'Hérémente avaient également l'habitude de porter de lourdes charges, ce qui n'était pas le cas des femmes de Vex. On peut expliquer la différence de coutumes par une différence topographique : en effet, à Vex, les terrains étant plus plats, l'utilisation du mulet pour porter des charges était courante, mais ce raisonnement n'est pas valide en ce qui concerne les fenaisons. La répartition des rôles se présente donc comme si, plus on « montait » dans la vallée, plus les tâches des hommes et des femmes étaient indifférenciées. Certes, la situation d'Hérémente était plus précaire et la main d'oeuvre féminine était d'autant plus indispensable. Rappelons que Vex disposait d'une situation plus favorable qu'Hérémente avec des terrains plus étendus et plus plats, avec une altitude favorable aux arbres fruitiers et bénéficiant d'une proximité plus grande avec la ville. Mais au-delà de ces constatations, ne peut-on pas imaginer que cette différence de coutumes cristallise l'image de la femme dans deux sociétés villageoises quelque peu différentes, Hérémente étant une commune de montagne alors que Vex se rapprochait plus de la ville ? Les gens de Vex ne disaient-ils pas que les gens d'Hérémente étaient arriérés ? Ces éléments ne nous donnent-ils pas des indications sur le rôle et la place de la femme dans une communauté de type montagnard et une autre de type « plus citadin » ?

Au niveau organisationnel et décisionnel dans le travail, les témoignages font état de trois variantes de collaboration possible: *Je ne me déplaçais pas d'un mayen à l'autre sans l'accord de mon mari. Nous décidions ensemble avec mon mari de ce qu'il était bon de faire à quel moment ou encore Le samedi, je réservais les travaux pour lesquels j'avais besoin de mon mari, le reste du temps, je décidais seule de ce qu'il y avait à faire.*

B/ Reconnaissance sociale de leur travail :

Evidemment, une question essentielle devrait se poser à ce stade de l'analyse, à savoir quelle reconnaissance les paysannes de montagne ont-elles reçue pour leur travail et comment en parlent-elles ?

Les entretiens effectués ne nous donnent que quelques indications sur ce point-là.

On constate tout d'abord, dans un des témoignages recueillis, que l'exploitation, c'est-à-dire le nombre de bétail à soigner, est plus grand que dans les autres témoignages et que dans cette situation, l'homme semble avoir une part importante dans la prise en charge du bétail. Un autre témoignage que j'ai recueilli lors d'une enquête précédente va également dans le même sens. Il semblerait donc que la femme assumait en grande partie le bétail dans la mesure où l'exploitation était considérée comme « secondaire ». On peut également noter que ce sont les hommes qui conduisent le bétail à l'alpage communautaire et au combat, alors que les femmes s'occupent plutôt au quotidien des bêtes. De là, à penser que le travail des femmes ne suscitait pas la même reconnaissance sociale que le travail des hommes, il n'y a qu'un pas : *L'homme, il travaillait, vous comprenez, parce que le travail de la femme n'était pas compté à ce moment-là. On avait beau tout faire, c'était normal.*

Les témoignages de Marie Métrailler vont également dans ce sens-là :

« La fille devait tout faire, domestique en quelque sorte ... (...) Elle (sa mère) attendait tout de moi ne me donnant pas grand-chose en échange. J'étais à son

service. (...) Elle disait : « Les garçons, on en peut rien. On les élève pour la vie ; les filles pour nous servir ». ⁷⁵

Ou encore, C'était lui qui gagnait des sous. Moi, ce n'était pas un travail qui rapportait, vous comprenez, c'était là l'histoire. C'est pour cela qu'on était en bas ...

Alors que les femmes assument au même titre que les hommes les travaux de la campagne, celles-ci expriment aujourd'hui deux points de vue contradictoires : à la fois de la fierté face à ces travaux pénibles, j'ai fait des travaux habituellement réservés aux hommes, et à la fois une banalisation, c'était normal..., alors même qu'elles ont souvent assumé l'éducation des enfants en plus de tous les travaux de campagne et qu'elles n'avaient pas de temps de repos : *Quand je dormais 4 heures, j'étais comme un sou neuf, (...), le soir, vous comprenez, il fallait encore faire la lessive et raccommoder les habits des enfants.* Il est certain que la reconnaissance sociale du travail de la femme fut moindre par rapport à celle de l'homme. Il est en particulier frappant de constater que la rémunération des femmes mariées aux corvées était inférieure à celle des hommes, alors même qu'elles se montrent capables d'effectuer un travail parfois tout à fait identique.

✕ Dans le domaine du travail, on peut donc construire un portrait type de la paysanne : la femme complète l'homme ou le remplace dans un travail incessant, sans grande reconnaissance sociale, mais avec tout de même une conscience probablement très présente d'avoir un rôle profondément nourricier pour l'ensemble de la famille : *Autrement, non, question travail, on en avait par dessus la tête, mais cela ... Si le monde avait de nouveau faim comme dans certains pays, et bien, je crois que je ferais n'importe quoi pour donner à manger à mes enfants. Là, je n'aurais pas de peine.*

C/ Participation à la gestion de l'argent :

Dans ce domaine, il faut tenir compte du paramètre suivant : l'argent liquide, plus rare, mais aussi plus « précieux » ne représente pas la seule monnaie d'échange. Le troc était une pratique très courante.

Sur 8 ménages (une situation de veuve), quatre femmes ont accès à l'argent au même titre que les hommes, deux d'entre elles disent tenir le budget de la famille, deux autres disent devoir demander de l'argent à leur mari. Maurice Zermatten rapporte également à propos de sa mère qu'elle gérait l'argent du ménage, son père lui confiant l'argent à chaque paie et recevant en retour quelque argent de poche, qui correspondait au prix du tabac.

Au-delà de ces chiffres, ces témoignages de femmes : *je n'ai jamais eu le sentiment que cet argent, c'était plus mon mari qui l'avait gagné ou à l'inverse quand j'avais besoin d'argent, je devais demander (...)* Cette dernière citation doit pourtant être nuancée par la suite de l'histoire de cette femme, qui revendique plus tard de pouvoir toucher séparément son AVS et qui finalement gère l'argent du couple à partir de la retraite.

Il est, par ailleurs, intéressant de noter qu'à propos de l'argent, plusieurs femmes m'ont fait la remarque suivante : *Il y aura bien des hommes qui auront caché l'argent et des femmes qui n'auront pas osé se défendre.* A mes yeux, la relation hommes-femmes à travers l'argent est très intéressante et me permettra d'élaborer quelques hypothèses dans la partie interprétative de

⁷⁵ M. Métrailler, M-M. Brumagne, « La Poudre de sourire », Ed. L'Age d'homme, Lausanne, 1989, p. 21.

ce travail, sur la nature des relations qui caractérise en profondeur les rapports hommes-femmes dans la société paysanne de montagne.

D/ La question de l'héritage et de la gestion de cet héritage :

Je reste très prudente quant aux résultats. Plusieurs témoignages me manquent à ce sujet. Il paraît donc difficile d'affirmer, à partir uniquement de mes entretiens, que les femmes ont hérité à parts égales, comme le voulait la loi. Néanmoins, les quelques témoignages recueillis vont tous dans le même sens : les femmes ont hérité de terres, de granges et de mayens, biens qui leur ont permis de faire vivre leur nouvelle famille, soit par la vente de biens, soit par l'exploitation. A propos des héritages, je n'ai recueilli aucun témoignage allant dans un sens contraire. On m'a même parlé d'une femme célibataire, physiquement handicapée, qui a hérité au même titre que ses frères de terres, selon la volonté du père. Dans le dernier entretien, j'ai recueilli le témoignage suivant : *Nous avons décidé en famille de quatre parts égales, qui ont été tirées au sort (3 filles et un garçon). Finalement, moi j'ai changé ma part avec celle de mon frère, j'avais besoin de la grange qui se situait dans le village pour pouvoir continuer à m'occuper du bétail. Lui, il a gardé le mayen, maintenant si c'était à refaire, je ne suis pas sûre que je changerais ...*

Dans ce domaine, je me permets donc de m'appuyer sur les dires de l'ethnologue Ellen Wiegandt :

« D'autres ressources - les champs, les immeubles et les biens mobiliers- constituent la propriété privée et sont transmises à travers un système d'héritage à parts égales. Dans ce cadre villageois, la production s'organise au niveau du ménage. Le système dépend ainsi à la fois des biens communaux et privés. L'idéologie qui accompagne une telle organisation de ressources est d'assurer que chaque membre de la communauté, homme ou femme, puisse acquérir les moyens nécessaires pour subsister. Cependant, il existe souvent un écart considérable entre idéologie et réalité, comme en Sicile où fonctionne légalement un système d'héritage à parts égales mais où les femmes touchent rarement ce qui leur est dû (Schneider and Schneider, 1976 : 96). A Mase (Val d'Hérens), par contre, de nombreuses indications montrent que les femmes héritaient réellement des terres et d'autres ressources productives. Cette pratique est attestée par un ensemble de textes (...) Le nom des femmes apparaît dans tous les documents qui ont trait à la transmission et l'administration de la propriété⁷⁶. »

(J'ai également pu vérifier cette affirmation en consultant les Archives cantonales du Valais à propos du village d'Hérémente) (...) Les contrats de mariage décrivent clairement les parcelles de terre apportées au niveau du ménage par l'époux et par l'épouse. Les biens acquis avant le mariage gardent leur association avec la famille d'origine. Dans les cas de ménages sans enfants, la tradition voulait que les biens respectifs de l'époux et de l'épouse retournent au décès aux membres des familles d'origine. Dans les ménages avec enfants, la femme pouvait néanmoins

⁷⁶ Ces sources comprennent : les ayants-droits aux alpages, les recensements, les budgets communaux et les registres de notaires classés dans les Archives cantonales du Valais.

*disposer de ses propres biens. Ceci est confirmé par les listes de teneurs de droits des alpages de 1759 à 1857. En 1774, d'ailleurs, une femme détenait le plus grand nombre de ces droits.*⁷⁷

Ce statut d'héritière à parts égales est au centre de la question du rôle économique des femmes dans la société traditionnelle. Ce statut garantissait une certaine égalité entre hommes et femmes dans la société traditionnelle. Cette situation est en contradiction avec d'autres formes d'inégalité.

Il faut ici souligner un point essentiel, à savoir qu'Ellen Wiegandt a étudié essentiellement le 19^{ème} siècle, alors que le taux de veuvage et de célibat est encore très élevé. On peut imaginer que le début du 20^{ème} siècle a gardé certaines traces de cette histoire et surtout faire des hypothèses sur la place de la femme dans la société traditionnelle, son rôle et son statut avant d'entrer dans la société « moderne ».

Il est également troublant d'entendre différents témoignages sur cette coutume qui voulait que certaines femmes, au début du siècle, portaient dans une tradition orale leur nom de jeunes filles, même une fois mariées. Maurice Zermatten (originaire de St-Martin) témoigne de cela à propos de sa mère et de sa sœur aînée. Dans une exposition datant de l'été 1997 sur « La Femme à Evolène », les auteurs de l'exposition font état de cette même coutume, en spécifiant que souvent, le nom de jeune fille de la femme mariée était alors féminisé par l'utilisation du patois. Pour les communes de Vex et Hérémence, je n'ai recueilli aucun témoignage allant dans ce sens-là, si ce n'est l'utilisation du nom de jeunes filles de femmes mariées dans un ouvrage traitant de la vie du village d'Hérémence.

2.4.2. La responsabilité des femmes dans l'éducation des enfants

Dans le domaine éducatif, les différents témoignages n'apportent aucun élément contradictoire. C'est un tableau très homogène qui se présente donc à nous, avec une couleur dominante :

A travers sa tâche première qui a été d'élever les enfants, de les mettre au monde, de les nourrir et de les habiller, la femme, mère de famille, se portait également garante de la bonne morale et de la bonne conduite de la famille.

Son rôle et les attentes liées à ce rôle ont été les suivants :

Même si on peut imaginer quelques exceptions (dues parfois à un décès maternel) et même si l'homme représentait probablement aux yeux des enfants l'Autorité, on conclut assez facilement que la femme a assumé auprès des enfants l'essentiel de la tâche éducative : *la question de savoir me débrouiller avec les enfants, ça, c'était moi. Là, on ne mettait pas la main dedans ou encore A la maison, mon mari me laissait faire, il disait aux enfants : « Si maman est d'accord, je suis d'accord. L'homme ne s'occupait pas des enfants, c'est comme s'il avait été diminué aux yeux des hommes.*

Cela n'empêchait évidemment pas qu'il y ait concertation dans certaines décisions importantes touchant l'éducation, voire la formation professionnelle des enfants, ou que l'homme intervienne à l'extérieur de la maison au sujet d'un enfant (évocation du père qui intervient auprès de l'école ou du père qui porte sa fille à la messe à cause de gelures aux pieds).

Mais au fond la responsable des enfants et de leur bonne conduite, c'était la maman : les mettre au monde (tâche non négligeable dans des familles de 7 ou 8 enfants), les nourrir et les habiller.

⁷⁷ E. Wiegandt, « L'ethnologie à la rencontre de l'histoire de la femme dans les Alpes valaisannes », Diachronica, 8, 1984, p. 183.

A ce tableau s'ajoutent de nombreux témoignages qui vont dans le sens d'une responsabilité accrue aux filles aînées : ce sont elles qui prennent en charge la famille dans le cas d'un décès du père ou de la mère. Ce sont elles également qui gardent les plus jeunes ou qui s'occupent des devoirs. Elles ont été le prolongement de l'image maternelle. Marie Métrailler en est un exemple (aînée de six enfants), mais tous les témoignages que j'ai recueillis confirment que les filles aînées de la famille ont été au premier plan pour assurer un rôle parental ou le pallier dans certaines situations.

Je fais ici une parenthèse : on peut faire l'hypothèse que la famille valaisanne du début du siècle a été fortement marquée par une hiérarchie de pouvoir et d'autorité des aînés sur les cadets. Dans une structure familiale élargie où différents membres de la même famille cohabitent ensemble ou dans le même village, les aînés, en particulier certains oncles et tantes célibataires ou mariés, ont probablement joué un rôle très important à l'intérieur des familles :

une tante qui cache le voile de communion d'une nièce qui se retrouve mère célibataire, une belle-sœur, aînée de 10 ans, qui dit comment il faut s'occuper du bétail à la jeune femme de son frère, les soeurs aînées qui corrigent les devoirs des cadets, etc...

A propos du rôle éducatif des femmes, de nombreux récits parlent plus précisément de la **propreté et de l'indication, à travers l'habit et la propreté, de la pauvreté ou de la richesse de la famille et de sa réputation** : *on voyait sur eux que c'était la misère.*

En ce qui concerne la réputation, la tenue vestimentaire de la femme était importante. Les habits sont à la fois brodés et enjolivés de rubans pour les habits de fête mais surtout ils ne devaient rien laisser dépasser. Le port du chapeau, par exemple, avait une importance considérable. De là, le témoignage d'une femme : *Il faut être correct, déjà dans l'habillement, quand je vois des jeunes en minijupe, j'ose à peine vous dire, mais cela me dégoute. Il faut se couvrir. Moi, je portais toujours un chapeau.*

L'habit est donc signe des bonnes moeurs des femmes et de la famille et également de sa richesse.

C'est là déjà qu'apparaît un des rôles que l'école a joué pour sanctionner positivement ou négativement certaines valeurs existantes : en effet, une des premières tâches de l'instituteur était de contrôler la propreté des mains.

Le témoignage de Maurice Zermatten est à ce titre intéressant :

« Sont-ils lavés, peignés ? Ne lui feront-ils pas honte à l'école en tendant les mains vers le régent qui inspecte les poignets et les couds ? Ceux qui ne sont pas propres, il les envoie se laver à la fontaine, au milieu du village. Honte aux mamans qui ne se sont pas levées assez tôt !⁷⁸ »

Toujours à propos du rôle éducatif, une constante revient tout au long des récits, c'est l'importance très marquée du religieux dans l'éducatif. Les femmes ont été portées garantes de la transmission des valeurs religieuses, dans une société, il faut le souligner, où la destinée de l'être et sa définition sont profondément inscrites dans un sens religieux de l'existence. Les témoignages recueillis décrivent des pratiques probablement très diverses au sein de la famille (prières avant le repas ou non, pèlerinage ou non, fréquence des communions, etc...), mais c'est principalement les femmes qui récitent le chapelet, se rendent en pèlerinage et se préoccupent de l'éducation religieuse des enfants : *c'est moi qui faisait la prière avec les*

⁷⁸ M. Zermatten, « Ô vous que je n'ai pas assez aimée », Ed. Valmedia, Savièse, 1990, p. 112.

enfants, comme beaucoup de mamans. Les pèlerinages, c'était aussi les femmes (le pèlerinage étant une manière d'intercéder auprès de Dieu pour obtenir quelque chose).

Avant tout, les femmes représentent l'exemple à suivre ou à ne pas suivre.

La société traditionnelle vivait en permanence avec le Bien et le Mal et avec l'idée probablement fondamentale que l'être humain devrait rendre des comptes à Dieu sur sa conduite et gagner ainsi le Paradis : *On devra rendre réponse pour ce qu'on a fait. Nous savions que ce qu'on faisait comptait, si on faisait du mal, alors il fallait réparer, si on faisait du bien, notre journée avait servi à quelque chose. L'Enfer, on y croyait, même si aujourd'hui, je pense que l'enfer c'est surtout sur terre qu'on peut le vivre.* Il faut également souligner que l'idée de l'Enfer cohabitait paradoxalement très bien avec l'idée d'un Dieu profondément juste et bon devant lequel tous les hommes seraient égaux. La présence du Bien et du Mal, la présence du Diable et du pardon est probablement un des fondements de l'éducation donnée aux enfants.

Dans ce contexte-là, toutes sortes de *péchés mortels* avaient été définis par l'Eglise. Un des péchés qui ressort des témoignages comme étant un péché capital est celui de la chair. A ce titre-là, les récits des jugements et des condamnations de la société villageoise à l'égard des mères-célibataires témoignent de l'importance d'avoir outrepassé cet interdit et font porter uniquement à la femme les conséquences de cet acte jugé délictueux : le voile de communion de la femme est, dans les récits, caché par une tante ou arraché par le curé, obligeant la femme à « dévoiler » en public sa faute. De là s'ensuivaient toutes sortes de jugements et de mises à l'écart. Seul un mariage pouvait sauver cette situation scandaleuse.

Dans cette condamnation, la conduite de la femme est montrée **en exemple**.

En conclusion, je citerai les paroles de Maurice Zermatten à propos de l'éducation de sa mère :

*« Comme elle se sentait responsable du salut de ses enfants, elle pouvait être à notre égard d'une grande sévérité. Toute faute devait être sanctionnée avant d'être pardonnée. »*⁷⁹

⁷⁹*Ibid.*, p. 117.

2.4.3. Images marginales dans la communauté villageoise

Pour comprendre la société traditionnelle, il ne faut absolument pas se leurrer sur un point :

Tout se savait. On connaissait ceux qui venaient à l'église, ceux qui n'y venaient pas, ceux qui gardaient quelques merveilles à la cave, celles dont on disait que le mari cachait l'argent ...

A l'église, ce n'était pas très difficile, puisque chacun avait l'habitude de prendre toujours une certaine place dans les bancs, les hommes séparés des femmes et que de ce fait, une absence était immédiatement remarquée. Les enfants qui devaient aller se laver les mains à la fontaine du village, les tours de lessive à la fontaine, ceux qui avaient encore du pain et ceux qui n'en avaient plus, tout se savait. Cette caractéristique de la société traditionnelle n'est pas sans conséquence : elle donnait à la société villageoise une grande **visibilité**, simultanément une profonde **rivalité et solidarité**, où les pauvres et les riches se retrouvaient **aux deux extrémités de la hiérarchie** : on n'aimait pas les pauvres, mais on en avait pitié, on n'aimait pas les riches dont on se vengeait en le leur faisant savoir (on suspend les belles robes aux poteaux, on fait des remarques, on vous le *fait savoir*.).

La question économique est présente à tous les niveaux de la société traditionnelle : elle hiérarchise les familles : *Je ne pensais pas que tu sois tombée si bas*, elle organise le quotidien : *faire du neuf avec du vieux*.

Des voleurs, il y en avait et on savait toujours qui c'était. Des fois, on ne disait rien, parce qu'on savait que c'était des gens dans le besoin. D'autres fois, on se vengeait, il y avait une équipe de frères connus pour ça, alors un jour, ils se sont mis à 2 ou 3. Quand les vaches auraient dû combattre, ils ont descendu une vache qui aurait pu gagner.

Mais au fond, les deux grandes images marginales de cette société traditionnelle, c'étaient les mères-célibataires et les « sorcières ».

Nous avons déjà évoqué plus haut la condamnation et la mise à l'écart que les mères-célibataires subissaient. Elles étaient rejetées de la communauté et de la famille et quand elles restaient sous le même toit, elles devenaient souvent la servante de tout le monde, considérée au plus bas de l'échelle sociale. Elles étaient également l'emblème de la misère et de la pauvreté. La mère-célibataire était très souvent décrite dans son aspect pauvre et miséreux.

Il faut tout de même noter que les témoignages de femmes que j'ai recueillis à ce sujet (nées en 1913-1916-1933) dénonçaient cette mise à l'écart qu'elles jugeaient arriérée et injuste.

Il est certain que la femme, à travers son pouvoir de procréation, faisait peur et devait donc être largement punie quand elle était en faute.

Les femmes entre elles pouvaient également se montrer très véhémentes à l'égard d'autres femmes mariées qui n'auraient pas eu d'enfants, leur vie ayant été largement facilitée par l'absence d'enfants. Ces dernières étaient en quelque sorte marginalisées par rapport à la société des femmes qui avaient eu des enfants.

Ce point introduit la seconde grande image marginale de la société traditionnelle, à savoir l'image de la sorcière.

Finalement, dans la société traditionnelle, les villageois accordaient un énorme pouvoir aux « jeteurs de sort », dont la réputation était accordée, selon les différents témoignages, à des femmes principalement. Notons au passage que je n'ai recueilli aucun témoignage sur ce sujet

dans la commune de Vex. Comme je l'ai également noté précédemment, il n'y a aucune trace de légendes de sorcière qui proviendraient du village de Vex. Pour Hérémence, les discours sont tout à fait homogènes. Je sais également que dans d'autres communes de montagne du Val d'Hérens, les témoignages sont également très similaires.

Il y avait une pauvre personne âgée qui était atteinte dans sa santé, tous les maux du village, en ce temps-là, tout ce qui arrivait sur la terre, les pépins, c'était tout cette vieille personne qui jetait un sort. (...) Vous savez, dans mon village natal, tous les bobos qu'on avait, même les maux de gorge, une inflammation dans un œil, c'était tout des choses qu'on vous jetait. On y croyait. (...) On la chassait avec des cailloux ou du sable.

A Hérémence, c'était plutôt des femmes qui étaient connues pour faire ça, surtout une vieille fille célibataire.

Dans certains cas graves, les familles faisaient donc appel au capucin pour « exorciser » le mal.

2.4.4. La parole des femmes face à certaines injustices

Tout au long de cette recherche, j'ai été prise dans des mouvements d'incertitude, me demandant quelle était la question première de mon travail. Je n'étais pas sûre de ce que j'allais chercher dans ce dialogue avec les femmes. Finalement, en étant attentive à la parole des femmes elles-mêmes, j'ai confirmé une des hypothèses de ce travail, à savoir que la relation hommes-femmes dans la société traditionnelle était une question centrale pour ma recherche. Au sujet de la gestion de l'argent, des travaux et du quotidien, les femmes disent ceci :

1. Elles parlent de lutte, de relations empreintes d'une certaine violence dans les rapports hommes-femmes.
2. Elles dénoncent certaines injustices face à des différences de traitement et de considération entre hommes et femmes.
3. Elles revendiquent le droit à se gérer elles-mêmes.

La parole de ces femmes est restée largement secrète, donc inconnue.

Je cite quelques passages de la parole des femmes, mais je reviendrai sur ce point dans la partie finale de ce travail.

Il y a sûrement eu des hommes qui cachaient l'argent et des femmes qui n'osaient pas se défendre.

C'était souvent le garçon qui avait tous les honneurs. Des voisins d'ici, il y avait une fille et un garçon du même âge que mon mari, la fille m'a raconté des années après comment il y avait toujours assez de fromage, de lait, de viande pour le père et son fils, pas pour elle et la maman. C'était tout enfermé à clé. C'était tout pour le garçon et le père. A souper les hommes mangeaient des pommes de terre, plus autre chose de la viande ou du fromage, les femmes mangeaient juste les pommes de terre. Les garçons avaient tous les droits, les filles prenaient le reste...

Non, de mon temps, les filles ne comptaient pas. Elles n'avaient pas droit à une vie personnelle. J'étais révoltée, je savais que ce n'était pas juste, mais que faire ? (Marie Métrailler)

Maman a toujours partagé l'avis de tous et les garçons chez nous n'auraient pas permis des choses comme ça.

J'allais tout de même pas mendier l'argent qu'il me fallait toute ma vie.

III : CONCLUSION

En conclusion de ce travail, je vais essayer de faire des liens entre la partie théorique, la problématique et les résultats empiriques. Je vais donc reprendre les notions de normes et de valeurs, de rôle et de statut et enfin de pouvoir.

3.1. Normes - Valeurs : Modèle et contre-Modèle

Dans cette culture traditionnelle de montagne, la norme et la loi sont plutôt représentées par l'homme dans un jeu où la femme avait un rôle de Modèle et de contre-Modèle.

Le contre-Modèle était représenté par les différentes images marginales de la mère-célibataire et de la sorcière.

En dehors des autorités officielles, la norme dominante et la loi étaient représentées en quelque sorte par les personnages de l'instituteur et du curé.

En effet, dans cette société profondément religieuse, la femme est montrée en exemple et fait office de Modèle et de contre-Modèle à travers, en particulier l'image de la Vierge Marie et l'image de la mère-célibataire. Notons que le culte de la Vierge Marie était important en Valais et que ce phénomène a même donné lieu à des recherches et articles (Grégoire Ghika, « Sur le culte de la Sainte Vierge en Valais », tiré à part des « Annales Valaisannes », N°2, Avril-Juin 1951).

Le pouvoir est un pouvoir d'hommes, mais il se heurte souvent au pouvoir « secret » des femmes. Une des légendes d'Héremence parle de cette assemblée nocturne qu'est *Le Sabbat*. Dans cette légende, il est question d'une femme qui disparaît tous les soirs mystérieusement pour se rendre à cette assemblée. Dans la légende, elle finit par y conduire son mari, qui mourra de s'y être rendu.

Il est intéressant tout de même de noter les liens très forts entre la famille, l'école et l'église, qui sont, tout au long des différents récits, très présents : les sermons que les élèves doivent reproduire, le catéchisme en classe, le curé qui vient régler une affaire de vol en classe, etc.

On pourrait faire l'hypothèse, à ce stade de la réflexion, que les Modèles et les contre-Modèles à propos de la femme ont permis à l'école et à l'église d'asseoir en quelque sorte leur pouvoir.

« Pour le Père de Raemy, les instituteurs, en faisant « régner une touchante harmonie entre l'Eglise et l'Ecole », travailleront à leur « prospérité mutuelle » et feront « refleurir les bons principes au sein de l'Etat et dans les familles. » (Gazette du Valais, 1869, n°119 du 16 octobre, p. 3) »⁸⁰

Je cite encore :

« Dans sa thèse, le Père Maxence Farquet relève les objectifs éducatifs exprimés dans le Livre du village (ou Almanach du Valais) de 1843. L'instruction doit être d'abord religieuse et morale et ensuite appropriée aux besoins réels du pays. Ces objectifs demeurent les

⁸⁰ D. Allet-Zwissig, « La condition féminine en Valais à travers la presse et les publications officielles du canton 1870-1880 ». Extrait des « annales Valaisannes », 1. De l'éducation des filles. Sion, 1991, p. 16.

mêmes en 1870. L'éducation est d'abord « morale » parce qu'elle repose sur les dogmes et préceptes d'une religion. Cette éducation est aussi « ordre » parce que, se référant à la loi naturelle des choses, elle assigne à chacun la place qui est la sienne dans la société. »⁸¹

ou encore

« L'émancipation de la femme, opérée par le Christ, réalisée dans les rangs élevés de la hiérarchie sociale, est encore incomplète à ses degrés inférieurs. La femme de l'ouvrier, du laboureur, du pauvre, est condamnée à une perpétuelle ignorance. Dans ce milieu, la mère n'accomplit jamais envers ses enfants que la partie animale de sa destination : elle nourrit le corps et ne sait pas qu'il y a une intelligence. Retirer la femme de la servile dépendance où la retiennent son défaut d'instruction, l'incapacité, les erreurs qui l'accompagnent, la restituer à son utilité naturelle, telle sera l'œuvre du prêtre. » (L'Ami du peuple 1879, n°19 du 4 mai, p.⁸²1 -2)

Le pouvoir officiel est un pouvoir d'hommes, la femme mariée est en quelque sorte sous la tutelle de son mari, mais elle n'est pas pour autant dépourvue de pouvoir.

Les différentes contradictions dans lesquelles la femme de la société traditionnelle se trouvaient m'obligent d'aller plus loin en posant la question qui, à mon sens, est essentielle : quelle relation les femmes de la société traditionnelle entretenaient-elles avec le monde des hommes ?

A partir de l'analyse empirique, on constate que la femme de la société traditionnelle a été dépositaire des valeurs chrétiennes et de la Bonne Morale dans l'éducation des enfants et des futurs citoyens par la suite, qu'elle a été aussi « servante » et écrasée par le travail, jugée et condamnée, parce qu'elle était porteuse d'images marginales de la société traditionnelle, mais aussi et surtout qu'elle nous a montré l'existence d'une société de femmes, qui porte un regard unique sur le monde des hommes, y compris sur le curé (*Le curé, il n'avait rien à faire là-dedans* **ou encore** *Ils se croyaient les chefs (curé et instituteur), un peu trop.*

Cette société de femmes nous amène à penser et à faire l'hypothèse qu'elle (la société de femmes) a toujours maintenu une pensée vivante, à travers en particulier son rire, sur son droit à se gérer elle-même, ce qui nous permet de penser, par exemple, que le taux de célibat très élevé dans la société traditionnelle ne peut en effet pas s'expliquer uniquement par son aspect économique, mais qu'il est représentatif d'un désir réel chez les femmes de la société traditionnelle de rester maîtres de leurs choix.

3.2. Rôle et statut

Dans ma partie théorique, je distingue le rôle du statut en me référant à S.F. Nadel qui dit que le rôle peut se rattacher plutôt à une image mentale, alors que le statut à l'exercice de certains droits et obligations.

⁸¹Ibid., p.14.

⁸²Ibid., p. 24.

De cette société paysanne, on peut dire que le rôle de la femme a été central aussi bien du point de vue économique que précisément du point de vue du Modèle, sans pour autant être visible du point de vue de son statut, à l'exception de son statut d'héritière à parts égales.

Dans un de ses articles, Thomas Antonietti dit cette phrase fondamentale :

« Ce qui est apparent, c'est la part de l'homme »⁸³

Quand on tente de comprendre la position sociale, le statut de la femme dans la société traditionnelle, on constate rapidement ceci : la femme est absente des groupements associatifs, bien qu'elle s'occupe au quotidien des bêtes, c'est l'homme qui mène la vache à l'alpage communautaire et au combat, bien qu'elle bénéficie du droit de vote en tant de chef de ménage dans les consortages d'alpage, elle ne se retrouve jamais dans des postes à décision.

L'unité économique et juridique étant généralement le ménage et non l'individu, la veuve et la femme célibataire, chefs de ménage, bénéficient donc d'une certaine égalité juridique, même si de fait les femmes ne se sont pratiquement jamais retrouvées dans des postes importants.

De ce point de vue-là, le statut des veuves et des célibataires est certainement plus « enviable » que le statut des femmes mariées, qui étaient sous la tutelle de leur mari. Ellen Wiegandt nous montre dans son étude qu'il n'en a pas toujours été ainsi et que le pouvoir des femmes dans les décisions du village a été en diminuant du siècle passé jusqu'à nos jours. Elle en explique les raisons.

Ellen Wiegandt s'est en effet centrée plus spécialement sur le 19^{ème} siècle et sur le village de Mase dans le Val d'Hérens. Son étude est intéressante dans la mesure où la proportion de femmes célibataires varie, pour cette période-là, entre 15 et 31 %, dans une structure communale où le politique est encore fortement lié au pouvoir bourgeoisial. En effet, la commune politique et la bourgeoisie n'ont été séparées qu'après le vote de la constitution fédérale de 1874.

E. Wiegandt arrive dans son étude aux conclusions suivantes :

« Il est ainsi frappant d'observer qu'à partir du 19^{ème} siècle, on observe moins de références dans les documents à des femmes participant aux décisions au niveau du village. Or le nombre de ménages dont le chef est une femme est plus élevé à travers tout le siècle qu'il ne l'a été en 1802. Cette divergence pourrait être attribuée à la différence croissante entre commune politique et économique. Dans les débuts de l'histoire de la Suisse, la bourgeoisie, unité économique, constitue l'entité dominante. Avec l'expansion et la centralisation de l'Etat, plusieurs fonctions politiques commencent à se différencier des tâches économiques.(...) Depuis, la bourgeoisie a maintenu son contrôle sur les ressources communautaires. On y accède toujours par naissance et on y acquiert les pouvoirs d'utilisation et d'administration de ses biens. Cependant, la résidence dans la commune plutôt que la propriété est devenue le critère de participation et le privilège du vote n'a été accordé qu'aux hommes. Par ce moyen, le rôle de la femme dans les processus de décision a été réduit. Il a continué à être érodé par le

⁸³ T. Antonietti, « De l'inégalité des relations hommes-femmes dans la société rurale du Valais », Ed. Musée cantonal du Valais, Sion, 1989, p. 11.

déclin progressif du système paysan en Valais. Ainsi, les terres agricoles ont diminué en importance face à l'abandon de l'agriculture et le rôle administratif qu'auraient pu y jouer les femmes a aussi perdu son importance. »⁸⁴

On peut donc penser que le statut d'héritières à parts égales des femmes a été au centre de la question du rôle économique et politique qu'elles ont joué dans leur communauté villageoise. Bien qu'il en reste encore aujourd'hui quelques traces, ce rôle semble s'être largement amoindri.

3.3. Pouvoir formel et informel

Dans la retranscription des notes, puis dans l'analyse empirique, s'expriment différentes paroles de femmes.

Cette parole met en évidence comment au pouvoir formel des hommes s'exerçait un pouvoir informel des femmes, à travers la gestion du quotidien, d'une part, et à travers leurs revendications de justice, d'autre part.

Il est certain que seule la tradition orale, c'est-à-dire le témoignage de femmes, nous permet de recueillir ces deux aspects fondamentaux de leur existence.

Dans les lignes qui suivent, je vais essayer de mettre en évidence ce pouvoir informel dont je viens de parler à travers ce tableau contradictoire que nous montre la paysanne de montagne.

On peut tout d'abord affirmer que l'analyse empirique confirme la problématique posée. La femme dans la société traditionnelle est prise dans deux contradictions importantes : elle est à la fois forte, elle fait les mêmes travaux que les hommes, elle nourrit, habille et met au monde les enfants et elle est également écrasée par le travail, l'image de la servante restant une image particulièrement forte dans ce tableau.

A partir de là, il est intéressant d'approfondir la question fondamentale des rapports hommes-femmes.

En effet, les rapports hommes-femmes dans la société traditionnelle font état de rapports de lutte continue : *Je lui dirais vraiment, j'ai aussi ma part.*

Je fais donc l'hypothèse que cette société de femmes a toujours maintenu vivant le sens de la justice et de l'égalité.

Certes, des exemples de soumission ont existé, mais ces exemples-là ont également souvent été « dénoncés » par d'autres femmes :

Il y aura sûrement eu des hommes qui cachaient l'argent et des femmes qui n'osaient pas se défendre.

Moi, la femme d'un ivrogne, je ne serai jamais.

Elle a su faire sa place, elle savait se défendre, je n'ai jamais entendu quelqu'un la critiquer.

Toujours à propos de la même personne :

⁸⁴ E. Wiegandt, « L'ethnologie à la rencontre de l'histoire de la femme dans les Alpes valaisannes », *Diachronica*, 8, 1984, p. 186.

Certains hommes venaient la chercher pour les enchères, parce qu'elle savait se défendre.

Autrement dit, on peut faire l'hypothèse qu'au pouvoir des hommes s'est opposé le pouvoir informel des femmes. Ce dernier a permis en quelque sorte un équilibre face au pouvoir officiel des hommes. Il s'est transmis oralement et n'apparaît donc que dans les témoignages oraux des femmes.

Dans la problématique du départ, j'ai évoqué ce phénomène du double regard que nous portons actuellement sur la société traditionnelle et en particulier sur les femmes paysannes de la montagne du début du siècle : l'image sublimée de la femme de la terre et la paysanne dans ce qu'elle a d'arriéré et de soumise à l'homme, statut que nous femmes modernes avons dépassé, dans un mythe grandiose de la liberté et du choix : choix de garder ou non son enfant, choix de travailler ou de ne pas travailler, finalement choix de telle marque de micro-onde...

Ce double regard, les femmes interrogées l'ont également véhiculé, parce que leur personnalité a été profondément inscrite dans les deux sociétés traditionnelle et moderne.

Peut-être pensent-elles avoir été soumises en regard avec l'évolution de la société, alors qu'elles ont, à mon sens, véritablement négocié pour *avoir leur part* et qu'elles ont toujours eu un regard sur leur droit à se gérer elles-mêmes et sur le droit à l'égalité. C'est du moins une nouvelle hypothèse que je formule dans la fin de ce travail.

Pour mettre en évidence ce phénomène, je vais essayer de faire ressortir certaines contradictions importantes qui apparaissent à la suite, principalement, de la retranscription de mon entretien enregistré :

La femme, c'était le système « tais-toi ».

Alors là, je lui ai coupé la chique combien de fois, je lui disais ...

Les femmes ne disaient rien.

Je lui disais, ne te chicane pas (à propos des votations), reste toi-même, alors là, il m'écoutait toujours.

C'était un terrible machin, il n'aimait pas être commandé ce bonhomme.

Il a été d'accord, il n'y avait pas de question et il n'a jamais enfreint la loi.

Je devais chaque fois lui demander quand j'avais besoin. Ca, c'était le genre de chose qui vous fait taper la tête par terre.

Depuis l'AVS, c'est moi qui ai géré,...) quand il avait besoin, il demandait.

Face aux hommes, il y a eu un contre-pouvoir réel exercé par les femmes. Il est certain par ailleurs qu'une société de femmes existait, réunies à l'Eglise, dans les processions et dans les soirées de veillée, elles se parlaient :

Combien de fois, ma belle-mère me racontait...

La maman se confiait aux filles de la famille. Combien de fois, tard dans la nuit, les parents étaient morts déjà, elles discutaient tard dans la nuit.

A ma maman, je pouvais tout dire, mais en dehors de ça pas question de demander quoi que ce soit à mes frères.

Certes nous devons constater que dans les différents entretiens recueillis, les femmes ont peu nommé explicitement leur alliance, les veillées et moments où elles se trouvaient séparées des hommes, même si parfois elles le laissent deviner : (X. est malade et ne veut pas aller à l'hôpital en laissant sa fille seule à la maison) *vous comprenez, elle aurait été perdue dans ce milieu-là, un milieu d'hommes.*

On peut à ce propos faire l'hypothèse que l'évolution de la société, la modernisation des ménages, la libéralisation des femmes a été de pair avec une forme de dévalorisation de leur existence et de leur rôle. Dans le cadre de mes entretiens en particulier, j'ai été continuellement confrontée aux doutes de ces femmes quant à la valeur de leur témoignage.

Ce dernier point pourrait expliquer en partie que ces femmes ont finalement souvent passé sous silence les veillées, les moments de partage, faits aussi de rivalités entre elles et de regards les unes sur les autres, durant lesquels leurs regards « secrets » et rieurs sur les hommes leur ont permis de maintenir en elles, tout au long de leur existence, un sentiment d'indépendance et de liberté.

Pourrait-on dire aujourd'hui que leur rôle a été central, aussi sur ce point-là ...

A tout Seigneur, tout honneur, vous voyez comment... (rire).

En conclusion, je voudrais souligner à quel point l'abandon de l'agriculture et l'exode rural du début de ce siècle ont fondamentalement modifié le rôle des femmes dans leur communauté villageoise. Ce processus de changement a été rapide et a créé, de manière artificielle, une coupure entre deux mondes où l'on a souvent opposé tradition et modernité.

Dans ce tableau des paysannes, nous devons distinguer la situation de Vex et d'Hérémenche. A Vex, les habitants ont été plus rapidement mis en contact avec des valeurs citadines. Au discours des femmes de Vex s'est plus vite mêlé un discours provenant de la ville.

Dans cette étude, j'ai essayé de montrer la part des femmes dans la société montagnarde du début du siècle : leur rôle a été central pour l'économie et pour la cohésion du village.

Au-delà des images contradictoires qui surgissent de notre esprit à l'image de ces paysannes, j'ai également essayé de faire revivre une parole qui a été souvent oubliée.

L'analyse du monde traditionnel s'est en effet très souvent faite à partir de la société moderne : progressivement le caractère « non-développé » de la société traditionnelle a disparu pour laisser la place au monde moderne. Le point de référence, c'est la société moderne. Ellen Wiegandt, avec d'autres historiens d'ailleurs, a largement critiqué cette position.

« La notion de tradition devient alors un concept négatif parce que les sociétés traditionnelles ne sont pas décrites en termes de leurs propres attributs mais en fonction de leur manque d'éléments modernes. Ceci conduit à une vision très dichotomisée de la réalité qui, (...) est bien plus complexe et dynamique. »⁸⁵

E. Wiegandt critique en particulier les théoriciens de la modernisation parce que ceux-ci écartent systématiquement tout contre-exemple, les jugeant insignifiants par rapport à la tendance

⁸⁵ E. Wiegandt, « Un village en transition », *Diachronica*, 4, 1980, p. 67.

générale. D'autres historiens tentent, quant à eux, d'intégrer tous les cas qui se présentent dans une explication d'ensemble du phénomène.

Je pense que, dans la situation des paysannes de montagne, cette problématique est particulièrement intéressante. Regarder ces femmes du point de vue de la modernité nous aveugle en partie sur la complexité et la richesse de leurs relations avec leur environnement et en particulier avec les hommes de leur société. Par ailleurs, penser que certains récits de vie (comme Marie Métrailler ou celui reproduit en annexe) font partie des exceptions serait, à mon avis, un contre-sens évident, qui nous pousserait à penser que les paysannes de montagne n'ont été que soumises et dociles, alors même qu'on les sacralise dans une image mythique de force et de toute-puissance.

Paradoxalement, l'approche de la notion de tradition en termes négatifs a été de pair avec un tableau mythique de la tradition, à partir duquel un idéal bourgeois de la bonne mère de famille et la bonne ménagère s'est construit.

Finalement, je ne peux résister à l'idée de citer à nouveau « Le Trésor de la Ménagère ». Dans ce passage, il est intéressant de noter que l'auteure utilise l'image de « la femme forte » et qu'elle se réfère au passé pour désigner ce que sera la tâche de la future maîtresse de maison :

« Le plus grand nombre de jeunes filles auront plus tard, quelle que soit leur situation de fortune, une maison à diriger, un ménage à tenir. Beaucoup de connaissances dans lesquelles elles ont excellé pendant leur scolarité, leur seront d'une utilité tout à fait secondaire pour ne pas dire nulle. Par contre, combien d'autres, telles que : l'économie domestique, l'hygiène, la couture, la cuisine, la comptabilité, la puériculture auront, dans leur vie ménagère, une application de tous les instants. Comme il importe donc que la jeune fille acquière les connaissances qui feront d'elle la maîtresse de maison accomplie, « la femme forte » dans toute l'acceptation du mot.

« Les femmes font et défont les maisons », a dit, il y a plus de deux cents ans, Mme de Maintenon. Cette vérité est toujours d'actualité ; car, aujourd'hui, comme autrefois, n'est-ce pas à la femme qu'appartient le soin de l'organisation et de l'administration matérielle de son intérieur ? »⁸⁶

Ce nouveau modèle est présenté à la femme moderne en même temps qu'apparaît la pilule, marque du début de la libéralisation des femmes...

A nous de voir comment les générations futures se frayeront un chemin à travers ces différents modèles.

⁸⁶ Mlle Guennard, op. Cit., 1930, p. 7.



V. BIBLIOGRAPHIE.

Allet-Zwissig Danielle, « La condition féminine en Valais à travers la presse et les publications officielles du canton, 1870-1880 » (8 cahiers : De l'éducation des filles ; Les activités professionnelles ; L'habillement ; L'alimentation et son hygiène ; La vie religieuse ; La vie politique ; La femme, la loi et la morale ; La vie en société) Annales valaisannes, Sion, 1992.

Antonietti Thomas, « De l'inégalité des relations hommes-femmes dans la société rurale du Valais », Ed. Musée cantonal du Valais, Sion, 1989.

Antonietti Thomas, « Les relations hommes-femmes dans la société rurale du Valais » in : L'homme et les Alpes. COTRAO, Grenoble, 1992.

Arlettaz Gérard et coll., « Histoire de la démocratie en Valais (1798-1914) », Groupement valaisan des Sciences humaines, Sion, 1979.

Bertaux Daniel, « Destins personnel et structure de classe », PUF, Paris, 1977.

Bertaux Daniel, « Vie quotidienne ou modes de vie ? », *Revue suisse de sociologie*, vol 9, n°1, pp. 67-84, 1983.

Berthoud Gérald, « Changements économiques et sociaux de la montagne, Vernamiège en Valais. » Ed. Franke, Berne, 1967.

Bourdin Alexandre, « Hérémence et son passé », Ed. Du château, Sion, 1973.

Brumagne Marie-Magdeleine, Métrailler Marie, « La poudre de sourire », Ed. L'Age d'homme, Lausanne, 1986.

Chappuis Raymond, « Rôle et statut », PUF, Paris, 1995.

Collection Amoudruz , « De la terre à la foi », Musée d'ethnographie, Genève, 1982.

Collection Amoudruz, « Terres de femmes », Musée d'ethnographie, Genève, 1989.

Crettaz Bernard, « Rythmes, rites et cycles dans la société montagnarde des Alpes » In : Les rites de passage aujourd'hui : actes de coll, Neuchâtel 1981. Lausanne 1986.

Crettaz Bernard, « La vie traditionnelle du haut val d'Anniviers dévoilée par les règlements de la société de Zinal », in : Bulletin Centre Genevois d'Anthropologie, 2, 1989-90, pp. 98-119.

COTRAO / Communauté de Travail des Alpes Occidentales, « L'homme et les Alpes », Ed. Glénat, Grenoble, 1992.

Dayer Camille, « Hérémence, notices d'archives et souvenirs », Valprint, Sion ,1984.

Fauchère Andrée, « Euphémie », Ed. Slatkine, Genève, 1996.

- Favre Adeline, « Moi, Adeline, accoucheuse », Ed. Monographic, 2^{ème} éd., Sierre, 1982.
- Femmes Suisses*, « Spécial Valais », Novembre 1978.
- Follonier Jean, « Valais d'autrefois » Ed. Victor Attinger, Neuchâtel, 1968.
- Guichonnet Paul, « Histoire et civilisations des Alpes » (tome 1 et 2), Payot, Lausanne, 1980.
- Haenssler Klinke Véronique, « Mère avant tout », Mémoire de Licence, Université de Genève, Section des Sciences de l'éducation, 1994.
- Lacarrière Jacques, « Les Evangiles des Quenouilles », Ed. Imago, Paris, 1987.
- L'Ecole Valaisanne*, « L'Ecole et la formation des filles », ODIS, numéro spécial, Sion, 1986.
- Linton Ralph, « Le fondement culturel de la personnalité », Dunod , Paris, 1986.
- Mosconi Nicole, « Femmes et savoir », L'Harmattan, Paris, 1994.
- Nadel Siegfried Frederick, « La théorie de la structure sociale », Ed. Minuit, Paris, 1970.
- Preiswerk Yvonne et coll., « De village en village. Espaces communautaires et développement. », cahiers de l'I.U.E.D., Genève, 1992.
- Pont André, « Autrefois, les travaux et les jours », Ed. Monographic, Sierre, 1981.
- Revue périodique de l'Université de Lausanne*, « Le Valais et les valaisans, aperçu historique (1880-1980) », N° 56, 1988/3.
- Rocheblave-Spenle Anne-Marie, « La notion du rôle en psychologie sociale », Presses Universitaires de France , Paris, 1962.
- Rocher Guy, « Introduction à la sociologie générale », Ed. HMH, Paris, 1968.
- Sauthier Valérie, « Evolution du rôle des femmes dans l'économie valaisanne : 1960-1990 » Mémoire de Licence en Economie régionale, Université de Fribourg, 1992.
- Schüle Rose-claire, « L'accouchement dans le Valais central de 1850-1950 », Aarau : Sauerlander, 1979.
- Schüle Rose-claire, Ruppen Walter, « Témoins du passé dans le valais moderne », Bulletin mensuel du personnel enseignant du Valais romand, ODIS , Sion, 1975.
- Schüle Rose-claire et coll., « Ouverture sur les coutumes et traditions valaisannes », Bulletin mensuel du personnel enseignant du Valais romand, ODIS, Sion , 1978.

Schüle Rose-claire, « Comment réussir une enquête ? », Centre d'Etudes Francoprovençales, Aoste, 1986.

Salamin Michel, « Le Valais de 1798 à 1940 », Ed. Du Manoir, Sierre, 1978.

Segalen Martine, « Mari et femme dans la société paysanne », Flammarion, Paris, 1980.

Solendieu, « Légendes valaisannes », Ed. SPES, Lausanne, 1919.

Sullerot Evelyne, « Histoire et sociologie du travail féminin », Gonthier, Paris, 1968.

Vouilloz Burnier Marie-France, « L'accouchement entre tradition et modernité », Monographic, Sierre, 1995.

Wiegandt Ellen, « Un village en transition », Diachronica (= Ethnologica Helvetica), 4, 1980, pp.63-93.

Wiegandt Ellen, « Classe, clan ou conflit d'intérêts ? Une étude dynamique de la politique locale valaisanne », in : Annuaire suisse de science politique, 980, 1980.

Wiegandt Ellen, « L'ethnologie à la rencontre de l'histoire de la femme dans les Alpes valaisannes », Diachronica (= Ethnologica Helvetica), 8, 1984, pp.171-193.

Zermatten Maurice, « Au Val d'Hérens », Ed. Vie du passé, Sion, 1996.

Zermatten Maurice, « Ô vous que je n'ai pas assez aimée », Cabédita, 1993

Zermatten Maurice, « La mission de la femme au village », Sion, 1941.

Divers :

Diverses éditions du «Trésor de la ménagère » (1916-1930) publié par un groupe de directrices des Ecoles ménagères.

Texte publié lors de l'exposition « La femme et la montagne » par le Centre d'Etudes Francoprovençales « René Willien » de Saint Nicolas sous le patronage de la Région Autonome de la Vallée d'Aoste, septembre 1996.

Photographies :

Gaspoz Bernadette, « Le Val d'hérens à la Belle époque », Ed. Slatkine, Genève, 1994.

Guex André, « Valais naguère », Payot, Lausanne, 1971.

Vidéo :

« Images d'un passé qui s'enfuit », film présenté par les amis du patois d'Hérémence, 1994.

ANNEXE :

Quelques extraits d'une HISTOIRE DE VIE

Portrait : M. est née au début du siècle dans un village du Val d'Hérens, elle est la fille cadette de deux instituteurs. A l'âge de 14 ans, elle prend en charge seule le bétail. Elle se marie à l'âge de 20 ans, quitte son village pour aller vivre dans celui de son mari qui est artisan, elle aura 7 enfants.

HISTOIRE DE VIE...

Je suis née au début du siècle, la dernière de 7 enfants, j'avais 9 ans de différence avec mon dernier frère et maman avait 50 ans, alors vous voyez ce qu'on a fait de moi. Ma sœur était de 1890. On n'a jamais vécu ensemble, je n'ai jamais eu de frangine à la maison. J'ai eu des frères, des hommes, que des hommes. Alors, vous comprenez, les hommes me disaient de rester fille, je faisais du ... (vélo ?), du sport, du ski, de la barre fixe, comme les garçons, avec la robe (rire), tout comme les garçons, c'est forcé. Et une chose que je suis contente aussi, à la maison, on ne m'a jamais adressé la parole en patois. On ne parlait jamais patois.

A ce moment-là, personne ne faisait cela. Je suis rentrée à l'école à 7 ans, je ne comprenais rien. On me demandait quelque chose, je ne comprenais rien, je revenais à la maison et je demandais qu'est-ce que cela voulait dire et puis voilà comme on a passé. Je n'ai jamais parlé le patois à la maison. A la maison, avec nos enfants non plus, c'était une habitude.

J'étais très contente de ne pas parler patois. C'est une langue qui ne me disait rien. J'avais tellement l'habitude dès toute petite de parler français, avec mes parents. Je me souviens, un jour en revenant de l'école, j'ai entendu une mauvaise phrase, j'ai dit à papa, qu'est-ce que cela veut dire ? Il y avait une pauvre personne âgée qui était très atteinte dans sa santé, tous les maux du village, en ce temps là, tout ce qui arrivait sur la terre, les pépins, c'était tout cette vieille personne qui jetait un sort.

Je la vois encore, cette vieille personne. Combien de fois je lui ai porté de choses parce que le chemin était trop raide pour monter chez nous. Mon papa et ma maman m'obligeaient de lui porter en bas de quoi manger, en bas devant la cave, on avait arrangé un banc devant la cave. Vous savez, cette personne, elle m'a suivi toujours, je la vois encore, c'est drôle. Je ne l'ai jamais oubliée. Pauvre d'elle, on la chassait à cailloux ou du sable, n'importe. Tous les maux qui arrivaient dans le village, c'était elle. C'est terrible, vous savez, ces anciennes machines de sorcellerie, ça existe encore. (...)

Mon père était un homme très cultivé, il faisait de la musique, il était très calme et très pratiquant, je peux vous le dire. Ma mère aussi et ils étaient les deux instituteurs. Ils auraient voulu que je sois aussi institutrice, je n'ai jamais voulu, j'ai trop souffert à l'école. Certains instituteurs m'avaient pris en grippe parce que j'étais fille d'instituteurs et que ma mère avait pris la place d'un pendant quelques années.

Moi je suis venue sur le tard, je suis venue au mois de mars et ma maman avait cinquante ans au mois de novembre. Elle pleurait, elle pensait qu'elle n'arriverait peut-être pas à m'élever, finalement, elle est morte 3 jours avant la naissance de mon fils aîné. Je suis née évidemment à la maison et le lendemain, elle se levait, c'est pour cela qu'elle est venue me chicaner quand j'ai accouché, la sage-femme m'avait dit de garder le lit pendant 10 jours, alors quand je me suis levée, vous pensez bien, j'ai fait une phlébite, j'ai dû rester alors 3 mois au lit. Chez mes parents, je ne sais pas pour lequel, mais il n'y avait pas de sage-femme, ils ont tout fait eux-mêmes, c'est mon père qui a coupé le cordon. Elle n'a jamais eu de problème gynécologique. Après la naissance, on nous baptisait le plus vite possible, au cas où ...

Par la suite, à l'adolescence, je suis sortie de l'école plus vite que les autres. J'ai été un mois à l'école la dernière année que j'aurais dû aller à l'école. Maman était au lit malade. Papa ne savait pas traire, en bon agriculteur qu'il était. Il était toujours loin en hiver, il faisait l'école ici ou là, dans différents villages. Il ne savait pas traire une chèvre. Comme il était bon copain avec l'inspecteur des écoles, il lui a posé la question : je suis malheureux, j'ai personne, tous les garçons étaient loin, avec la différence d'âge que j'avais avec eux. Alors, il lui a dit, tu la gardes à la maison, tu la fais gouverner les vaches. Moi, j'étais tout heureuse vous savez, loin de l'école, c'était fabuleux, heureux comme un âne ... qu'on était. Si c'était maintenant, on ne ferait jamais des bêtises pareilles. J'ai donc commencé à m'occuper des bêtes.

Je me suis occupée seule du bétail. Je n'avais pas le choix. Papa était obligé de rester à la maison avec maman qui était malade, elle était cardiaque. Il y avait des périodes où elle n'en pouvait plus. Il fallait ni fatigue, ni tracas. Quand j'allais en dessous du village sur un plateau, vous savez où c'est, j'allais seule (à environ 1 heure de marche, chemin très raide). J'y restais 2 mois en hiver, mais je remontais régulièrement avec le lait jusqu'au village. On avait 7 à 8 têtes de bétail, je devais encore prendre en bas le mulet pour écourter le séjour en bas, parce qu'on avait encore une belle propriété, là-bas. En même temps, on avait des petits cochons, c'était tout un domaine, vous voyez. Après quand je ne pouvais plus traire parce que j'avais tout fendu les pouces, c'était quand même dur pour 15 ans, alors maman descendait, elle, elle ne remontait pas, elle restait en bas. Elle venait juste pour traire, le reste je pouvais faire : il fallait s'occuper du mulet, travailler la campagne, porter le fumier, les fagots ; le foin, c'était sur le mulet qu'on le menait.

En ce temps-là, il n'y avait pas tellement de ces distinctions entre hommes et femmes. Qu'est-ce que vous voulez faire ? Je ne sais pas si vous savez comment c'était quand on tournait les champs avec la charrue. J'ai bien tenu la charrue, moi et puis voilà, alors que d'habitude, c'était plutôt un homme. De toute façon, on faisait tout le travail d'un homme, à part peut-être les très gros arbres en forêt, mais après débiter le bois, on faisait tout cela, bien sûr. On ne se posait pas la question. On ne se demandait pas si c'était notre travail, si cela devait être le travail d'un homme... On marchait, par exemple, presque avec plaisir... c'est drôle. J'en ai marché des heures. En hiver, par exemple, on était tout le temps en trotte, les bêtes étaient déplacées d'une grange à l'autre, 1 mois ici, puis 1 mois dans une autre, depuis le plateau en dessous du village dont je vous ai parlé, on y restait 2 mois en hiver, après on remontait gentiment par palliers. Au printemps et en automne, on allait en dessus du village dans le mayen, 1 mois au printemps et un mois en hiver. Moi, j'allais petite avec ma mère, puis dès la fin de mon école, j'allais seule, avec parfois un petit neveu ou une petite nièce pour m'aider.

Entre 16 et 20 ans, j'allais toutes les années aux effeuilles sur le canton de Vaud, pour gagner un peu de sous. J'adorais ça, j'aurais pu faire cela toute ma vie. Je suis toujours tombée sur des gentilles personnes. C'était comme une vie de famille. On allait généralement 21 jours, parfois plus s'il y avait encore du travail. C'était des très longues journées qui commençaient à 4 heures, on attachait les vignes avec de la paille. Moi, je chantais toute la journée. Beaucoup de filles allaient aux effeuilles dans le canton de Vaud. Il y avait aussi des italiennes. Certaines filles sont aussi parties comme servante dans des familles ou dans l'hôtellerie pour gagner des sous qu'elles envoyaient à leur famille. On était obligées pour vivre.

Mon Dieu, moi j'ai passé des années, alors aussi quand j'étais mariée, je peux dire que quand je dormais 4 heures, j'étais en pleine forme et j'ai encore maintenant peu de sommeil. Encore maintenant, quand on a des réunions de famille, je suis la moins fatiguée ou du moins celle qui a le moins sommeil. Je suis bâtie comme cela. Il faut croire que je récupère vite.

Le soir, vous comprenez il fallait encore faire la lessive et raccommoder les habits des enfants. Le soir combien de fois, je déshabillais les enfants, je lavais le linge et le faisais sécher autour du fourneau pour le lendemain. Vous savez, j'ai vécu cela moi. Et maintenant, on jette des choses

qu' on aurait eu tellement plaisir à avoir, mais c'était normal. Et le matin, je me levais avant tout le monde pour aller jardiner, en été et aller gouverner les bêtes.

Mon mari n'était pas attaché au bétail. Il ne s'en occupait pas. Il a dû s'en occuper une fois que mes jambes me faisaient tellement mal, je lui ai dit, tu montes au mayen pendant trois semaines, il s'en occupait très bien, mais il écrasait la tétine pour traire alors qu'il faut simplement demander le lait et laisser sortir et pour finir, c'était bouché, qu'il a fallu faire venir le vétérinaire pour déboucher. Et puis, il n'était pas fait pour travailler la campagne. Lui, il aurait fallu une vie très, comment dire, très ... pas de souci d'argent, il avait des mains de fée pour faire n'importe quoi, il aurait pu faire des études, il était très doué, c'était un terrible machin, mais il fallait une vie où il aurait pu faire ce qui lui plaisait. C'est pour cela qu'il avait pris ce métier lui-même, c'était un métier de père en fils. Il avait commencé avec son père, alors après il a voulu faire ça, mais c'était un métier qui donnait juste de quoi vivre. En attendant, lui, il était libre, il aimait pas être commandé, ce bonhomme.

Je n'avais pas grand chose à dire. Sur autre chose, j'avais mon mot à dire, par exemple, les enfants, c'était moi. La question de savoir me débrouiller avec les enfants, ça, c'était moi. Là, on ne mettait pas la main dedans (rire). Autrement, question de politique, de faire les affaires, c'était lui.

Pour les enfants, il me laissait faire. Là, j'étais déjà contente, comme cela il n'y avait pas de querelle entre nous. Il fallait savoir quand papa voulait être tranquille, les enfants marchaient avec maman, avec moi.

On a eu une belle entente avec les enfants, très très bonne entente, avec les premiers surtout. Ils ont été très honnêtes avec leur père, oh, peut-être qu'une fois ou autre ils l'ont remis en place, mais pas méchamment et ça se commentait (?) comme cela, il n'y avait pas de problème. Il n'y a jamais eu de tiraillement entre père et enfants.

En ce temps-là, les enfants ne savaient pas dire non. J'ai jamais entendu dire non, je fais pas, non je veux pas. Avec P. on a tellement rigolé avec ça. Quand on lui demandait d'aller en commission, par exemple, il tapait toujours du pied en disant « non, j'irai pas » et il tendait en même temps la main pour prendre le sac de commission ou le bidon pour aller chercher l'eau, puisqu'évidemment on n'avait pas l'eau à la maison, en ce temps-là, et nous on rigolait tellement avec ça. J'ai dû parfois élever quand même la voix ou donner des petites claques avec les enfants, mais jamais une fessée. Vous savez, les enfants on les prenait à la campagne la journée, ils rentraient, ils étaient fatigués, ils étaient tranquilles, ce n'était pas la même vie. Bien souvent, quand j'arrivais, il n'y avait ni feu, ni personne, parce que mon mari a fait les chantiers, mais pas longtemps, environ une année et demi. Quand je revenais avec les enfants, ils ne disaient pas un mot, on revenait, des fois on priait l'Angelus en revenant, c'était déjà nuit. On arrivait, ils s'attablaient, les uns s'asseyaient sur un banc, d'autres dormaient, moi je faisais le souper, puis je réveillais ceux qui dormaient pour manger, on ne se demandait pas si c'était bon ou non, c'était tout une ambiance autrement. Je ne sais pas, mais je crois qu'on sentait qu'il fallait faire comme cela, les enfants devaient le sentir. Les querelles entre eux, très peu. J'ai eu une fille qui était assez terrible, c'était plutôt un garçon qu'une fille. Et pour finir, tout ce qui n'allait pas, c'était elle (rire). Non, moi je trouve que j'ai passé une belle vie... Si c'était à refaire, juste une chose, je garderais un peu plus de poil vis-à-vis de mon mari. Si c'était à refaire, je lui dirais vraiment, j'ai aussi ma part. Pour avoir une vie calme, je me taisais. Ça m'a arrondi les coins. Vous voulez faire quoi ?

Je lui demanderais de pouvoir partager, avoir droit de dire un peu mon mot sur n'importe quoi. La femme, c'était le système « tais-toi ». Si c'était à refaire, ça, je changerais. Autrement non, question travail, on en avait par dessus la tête, mais cela .. Si le monde avait de nouveau faim comme dans certains pays, et bien, je crois que je ferais n'importe quoi pour donner à manger à mes enfants. Là, je n'aurais pas de peine.

La question de l'argent, par exemple, c'était lui. Avant, il avait de toute façon moins d'argent liquide. Et c'était lui qui gagnait des sous. Moi, ce n'était pas un travail qui rapportait, vous comprenez, c'était là l'histoire. C'est pour cela qu'on était en bas de ...

Je devais chaque fois lui demander quand j'avais besoin. J'étais bien obligée. Ca, c'était le genre de chose qui vous fait taper la tête par terre. Ça arrondit les coins, vous savez de demander (rire).

Nous n'avions pas de caisse commune. Quand j'avais besoin de quelque chose, je devais demander. Quand il n'y avait pas, on faisait même. Après, il y a eu l'AVS, moi je voulais l'AVS, chacun la nôtre, il n'a pas voulu. Je me suis dit, bon tant pis. C'est bizarre, cela, l'AVS, on était très bas dans l'échelle, on n'avait pas payé, mon mari s'était toujours défendu, on lui avait expliqué combien de fois que s'il payait tant, il aurait touché tant. Il était d'accord quand le président venait à la maison, mais quand il sortait au bistrot, qu'il allait à la messe et qu'il rôdait, il revenait et il disait, tu te rends compte le président, copain comme on est, mais c'est pas possible, il voudrait me faire payer. Après, il a vu ... Enfin, on était très bas, alors là, il m'a laissé gérer l'AVS, ça, c'est moi qui ai géré. Vous savez pourquoi ? Parce qu'autrement, on n'arrivait pas à tourner. Bon, quand il avait besoin, il demandait, j'ai besoin d'argent, je disais, prends ce que tu veux.

Depuis l'AVS, c'est moi qui ai géré, jamais avant, autrement on tournait pas et quand il y a de l'argent, vous savez comment... il disait, quand on n'aura plus de problème d'argent, comme qui dit, je reprends les choses en main. J'ai dit d'accord, mais ce jour-là, je lui ai dit, je fais la demande qu'on touche chacun son AVS. Il me disait, tu ne vas pas me faire cela ! J'ai dit, mais oui je fais cela, j'étais obligée, j'allais tout de même pas mendier l'argent qu'il me fallait toute ma vie. Non, non et non, parce qu'on a touché la même année l'AVS. Normalement, j'aurais pas dû toucher moi l'argent, il faut être logique. Quand le facteur passait amener l'argent, s'il n'était pas là, je lui donnais quand il arrivait. A tout Seigneur, tout honneur, vous voyez comment ... (rire)

Ce qui se passait à la maison ou ce qui se discutait au bistrot, par exemple, ce n'était pas tout à fait la même chose, mais pas du tout, pourtant c'était un type, à la maison, je n'avais aucune prise sur lui, simplement quand il avait une histoire pour quelque chose, parce que vous savez, dans une vie on a toujours des histoires pour des biens, des affaires et bien quand il fallait écrire quelque chose, il passait toujours par moi, même qu'il était plus doué que moi pour écrire. Alors là, je lui ai coupé la chique combien de fois, je lui disais, ne fais pas des bêtises pareilles, ce qui est écrit, ça reste. Ce que tu envoies à la figure, envoie-lui ce que tu veux, mais pas quelque chose d'écrit qui reste. Il n'a jamais envoyé quelque chose d'écrit sans passer par moi. Pour cela, il m'écoutait, mais en dehors de ça, pas question de lui faire du plat. Je n'avais même pas le droit de passer d'un chalet à l'autre, quand j'étais avec les bêtes sans passer par lui. Sur des choses comme je viens de vous raconter plus haut, alors là, il m'écoutait toujours. Autrement pour les questions de votation, je lui disais, ne te chicane pas. Reste toi-même, ceux qui sont dedans sont dedans. Ce que tu votes, ma foi rien ne sort, tu peux voter ce que tu veux, mais fais en sorte que rien ne reste comme trace contre toi. C'est les seules choses où il me croyait. (...)

Après les accouchements, c'est fou ce que je me vidais beaucoup et comme mon mari était assez honnête pour ne pas me sauter dessus tout de suite après l'accouchement, il a toujours respecté cela. De ce côté-là, j'ai toujours été respectée et au moins pendant une année je n'avais pas les règles. Une des filles a eu le sein pendant deux ans. Pendant une année, elle n'a jamais rien eu d'autre que le sein et elle est la plus costaude de la famille, une musculature d'un homme, qu'est-ce que cela veut dire cela ? Il faut croire que le lait avait encore sa valeur, quand même, non, non, moi j'ai été ... mais ce n'était pas la question de dire, moi j'ai eu plus

d'enfants que toi ou n'importe et du point de ... comme qui dirait des rapports hommes et femmes, il m'a toujours respectée, mais je lui avais dit en me mariant, moi, la femme d'un ivrogne, ça, je ne serai jamais et il ne m'a jamais pris quand il avait bu, non jamais. Et après les accouchements, c'était 30 ou 40 jours après, mais pas avant et j'ai jamais eu besoin de lui refuser, ... même que je l'aurais probablement pas fait, mais cela ne fait rien. Sur ce point-là, il a été très gentil, à mon âge, je n'ai aucune misère du côté gynécologique ou quoi que ce soit et j'avais 52 ans que j'étais encore réglée comme une montre. Après peut-être que cela m'a aidé quand est arrivé cette méthode Ogino et compagnie, on comptait les jours et comme j'étais réglée vraiment comme une montre, ça marchait très bien.

Cela, c'était dès 1953, après mon dernier gamin.

Alors depuis mes règles, je calculais tant de jours et mon mari a toujours respecté cela, pas besoin de lui dire ci et ça, non jamais. Je ne connaissais pas cette méthode avant. Si on avait su avant, on aurait mis le holà alors. Un jour, je ne sais pas comment, quelqu'un nous a passé un bouquin. Je ne sais pas comment mon mari a su que ce livre existait, un jour, il est arrivé avec, non non je n'ai pas demandé à Ponce Pilate ou je ne sais qui. Mon mari a lu comme moi ce livre. Ah, mon pauvre ami, bien sûr. Il a été d'accord, il n'y avait pas de question et il n'a jamais enfreint la loi (rire). (...)

Chez mes parents, on ne peut pas se rendre compte le respect qu'ils avaient l'un pour l'autre. Je n'ai jamais entendu ma mère se plaindre de quoi que ce soit. Ils ne décidaient jamais rien sans faire un petit entretien ensemble, toi qu'est-ce que tu penses et toi qu'est-ce que tu en penses, c'était un couple fabuleux, alors moi j'étais partie de ce point de vue là que tout le monde était pareil. (...)

Mais les infidélités existaient quand même (gros rire), mais bien sûr, c'était tout camouflé. Combien de fois, on voyait ceux qui prônaient certaines choses et on savait que c'était tout le contraire qui se passait ... Chez nous à la maison, c'était pas des parents qui cachaient quoi que ce soit, on ne nous cachait rien, on savait ce qui se passait dans la vie. Mon père, il nous expliquait les choses, vraiment comme c'était, papa était encore plus sévère que maman, il nous expliquait les choses vraiment plat. Certains, en ce temps-là, ils auraient dit que c'était des parents fous, c'était tellement caché et tout le cheni... des bêtises humaines, ça, on a quand même le droit de savoir. Là-dessus, j'ai été gâtée, et mon enfance aussi, j'ai eu une éducation très sévère, pendant que les autres jouaient à cache-cache dehors, moi je regardais derrière les vitres, on ne me laissait pas sortir. J'avais comme devoir le soir de lire le journal à papa, lui fumait sa pipe, il me commentait certaines choses. Moi je regardais les autres jouer. J'avais un premier cousin de mon âge qui me disait toujours, mais toi quand tu auras 60 ans, mais qu'est-ce que tu seras pour une femme, tu ne sais pas t'amuser, mais qu'est-ce que tu vas devenir, bien sûr que je ne savais pas m'amuser, j'ai toujours vécu avec des gens âgés. Alors un jour, plus tard quand on s'est revu, il me dit, t'es toujours la même toi, je lui dis, je ne comprends pas ce que tu dis là, quoi, mais dis-moi, moi je savais ce qu'il avait dans la tête, alors on a discuté je lui ai dit, toi tu dis, tu es toujours la même, eh bien toi on te donne dix ans de plus, pourquoi ? Jeune, j'étais probablement plus vite mûre que les autres, maintenant, je suis probablement la plus folle de toute la bande, vous voyez. Avec les enfants, je suis restée jeune. Et même que j'étais en pagaille de santé, je n'ai jamais fait voir que ça n'allait pas. De cela je n'en parlais jamais, jamais, jamais. Quand j'avais cette jambe ouverte, vous l'avez vue, je vous l'ai montrée ? Je venais ici en-haut faire le pansement, là je pleurais, mais pas en bas, pas question. Il fallait tenir colonne. Si moi je pleurais, tout le monde pleurerait, non, je ne voulais pas faire souffrir les enfants.

Mon mari n'a jamais vu ma jambe. Quand il voyait que je me préparais pour faire mes pansements, il se cachait. J'ai jamais cherché à lui faire voir non plus. Et des enfants, le seul qui

a vu, c'est P. (...) Ce soir-là, c'était presque minuit, je fais le pansement, voilà que P. arrive. Je lui dis ça va bien, je te montre la jambe, le docteur m'avait demandé de photographier la jambe. Mon fils n'a jamais voulu photographier ça, c'était trop horrible. C'est le seul qui a vu la jambe comme elle était Voilà ma vie ...

Je me rappelle, la vie dans la campagne, on s'asseyait au moment où on entendait la cloche sonner à la chapelle, on s'asseyait, on chantait l'Angelus tous ensemble. C'était une vie toute simple. L'hiver quand on n'allait pas à la campagne, quand on avait gouverné soir et matin, on avait fait la lessive tout à main, en bas au bassin, quand il gelait à pierre fendre. (...)

A propos de l'éducation, des différences filles-garçons.

En ce temps-là, les familles habitaient sous le même toit ... Il y avait même des Parents qui assignaient tel enfant pour les garder, ils disaient, c'est toi qui nous gardera. C'est malheureux ça, on est tous les mêmes les enfants, c'est pas chic de dire, moi je veux rester là, non, non. Qu'est-ce qui arrivait ? Les enfants, qui étaient aussi pauvres qu'on a été nous, il fallait encore donner une rente aux parents, un peu d'argent et surtout en biens, en fromage, en lait, en pommes de terre, quand ils avaient déjà pas pour eux.

Et alors, c'était souvent le garçon qui avait tous les honneurs. Des voisins d'ici, il y avait une fille et un garçon du même âge que mon mari, la fille m'a raconté des années après comment il y avait toujours assez de fromage, de lait, de viande pour le père et son fils, pas pour elle et la maman. C'était tout enfermé à clé. C'était tout pour le garçon et le père. A souper les hommes mangeaient des pommes de terre, plus autre chose de la viande ou du fromage, les femmes mangeaient juste les pommes de terre.

Les garçons avaient tous les droits, les filles prenaient le reste.

Chez nous, chez mes parents, c'était pas comme ça. Et puis je suis restée seule la plus grande partie du temps. Maman a toujours partagé l'avis de tous et les garçons chez nous n'auraient pas permis des choses comme ça, ils étaient vraiment bons. C'était à parts égales. Avec mon mari, on a quand même eu vu que lui mangeait la côtelette pendant que nous mangions les saucisses. Ça, il ne se refusait pas, il n'aurait pas dit, je veux la même pension que vous, c'est comme qui dirait, je suis au-dessus, mais autrement, on n'a jamais eu faim. Je n'ai pas souffert de cela, on savait que l'homme était au-dessus, c'était normal. On a tous mangé à notre faim, mais différemment, mais alors pour les copains, pour le dehors, il aurait tout donné, toute la boucherie qu'on faisait. Il aurait pu tout donner aux copains, c'est quand même mal fait... Il y avait un degré de castes au-dessus. (...)

L'homme, il travaillait, vous comprenez, parce que le travail de la femme n'était pas compté à ce moment-là. On avait beau tout faire, c'était normal, nous on produisait toute la boucherie, les pommes de terre, on avait un grand jardin, mais je me sacrifiais encore pour les gamins, je leur donnais ma part et personne ne nous aidait. (...)

Il y a de ceux qui étalaient au grand jour, leur richesse. Il y en avait une, ils avaient de quoi, elle a été chercher des saucisses au grenier plein son tablier qu'elle en avait. Ils se fournissaient aussi en dehors. Quand elle lavait le linge au bassin, elle avait sa bouteille de rouge à côté pour montrer qu'ils étaient quelqu'un. C'était horrible autrefois, la mentalité, il fallait montrer ce qu'on avait, faire voir au grand jour ce qu'on avait. Une fois j'étais à la laiterie, on allait chercher le produit de notre laiterie, il y avait les comptes, j'ai dit, on montre ce qu'on peut montrer, autrement il n'y a rien à prendre ... Certains n'ont pas aimé ce que j'ai dit, pourtant c'était vrai. La fortune, c'était tout ce qu'on pouvait montrer ...

Cela voulait dire que du côté de l'instruction par exemple, il n'y avait rien à prendre...

Certains, plus grands que eux, il n'y avait pas. Encore cette fois-là, à la laiterie, il y en a une qui dit, je ne comprends pas, mes enfants ne veulent plus manger des fromages un peu faits, on fait quoi, on doit vendre le produit, les enfants ne veulent plus que du frais, quelqu'un alors lui a répondu, tu sais, si tu leur avais donné alors quand tes enfants étaient petits, ils auraient volontiers mangé ... Mais alors, c'était ramasser jusqu'à ce que les fromages tombaient en poussière dans la cave, il fallait amasser, amasser ... dormir dessus jusqu'à ce que les fromages tombaient en poussière et bien elle n'a rien répliqué cette femme ... Dans cette famille, quand quelqu'un rentrait en retard le dimanche, il n'y avait plus rien à voir, c'était tout enfermé. C'était la maman qui enfermait, mais sous l'ordre du papa, lui c'était le grand chef, là-dedans.

A propos des filles-mères ...

C'était la honte de la famille. Elles étaient rejetées par tout le monde, pas seulement par la famille, c'est pour cela que certaines les expédiaient ... aux pives. Pas besoin de parler d'avortement, vous savez, il y en a eu aussi autrefois. Il y en a toujours eu. Je sais ici deux, trois cas. Dans certaines familles, on les chassait, alors il fallait bien que, n'est-ce pas ? On ne se rend pas compte ce que c'est ... Il y avait quelques médecins de campagne qui leur prescrivaient leurs doses et puis voilà. Ces faiseurs d'anges, vous savez, il y en a toujours eu, les herboristes et compagnie, ils connaissaient la combine.

En ce temps-là, on avait toute le voile pour communier, le voile c'était la blancheur immaculée, une fille-mère n'avait plus le droit au voile. Celle-ci, elle avait épinglé son voile à son chapeau, le curé lui a arraché le voile et le chapeau aussi, c'est moche ça, il n'aurait pas du faire ça. Le curé, il n'avait rien à faire là-dedans.

Mais finalement, elles avaient encore leur chance pour se marier. Moi, je connais deux ou trois dans mon village qui ont eu des gamins avant, et elles se sont quand même mariées après. Elles ont très bien élevé leurs gamins et le père a très bien pris la chose. J'en connais une, son enfant était déjà grand quand elle s'est mariée et tout a très bien joué et le mari savait très bien ... c'était un très beau ménage. De mon temps, elles avaient quand même leur chance, autrefois peut-être pas. Moi je trouvais moche de condamner des choses comme cela. Aujourd'hui, c'est pas plus joli ... mais autrefois, les gens n'étaient pas plus sages que maintenant ... et tout se savait mais pourvu que ce soit camouflé, pourvu que ce soit caché, tout était propre ...

A propos du village...

Entre les villages, encore maintenant, il y a des clans, la politique, des rivalités. Avant, par exemple, le jour de la Fête Dieu, on ne mélangeait pas, c'est-à-dire qu'il y avait des groupes séparés pour la parade, il y avait les blancs, les noirs et les rouges. Et puis le grand cas, c'était tel village et pas celui-là. Il y avait une rivalité politique terrible. Le drapeau qu'ils avaient dans le village principal, c'était : Les trois quarts soyons unis, le quart restant, c'était l'autre village. Il y avait beaucoup de rivalité entre ces deux villages, vous comprenez, c'était les deux plus grands villages de la commun. Bon d'accord un des deux, c'était la capitale.

Quant aux femmes, elles suivaient plus ou moins le clan des maris, en tous les cas chez nous. Elles étaient obligées. Tel village, c'était le chef-lieu et puis il y avait des grandes familles qui avaient des biens. Au temps des vendanges, vous savez à quelle heure, il faut partir pour aller jusqu'en plaine, à quatre heures du matin, on ramassait tout ce qu'on pouvait des luges, des outils pour barrer la route à ceux du village précédent pour qu'ils ne puissent pas passer. La

route était coupée, ils devaient passer tout par dessous. C'était une rivalité terrible. Il y avait beaucoup de coups tordus. Les femmes aussi faisaient des coups tordus, et entre voisins aussi. Je me rappelle près de chez nous, il y avait un couple qui n'avait pas d'enfant, elle avait assez des jolis habits, vous comprenez en ce temps-là, ils n'avaient pas d'enfant, alors ils avaient des possibilités, vous voyez, un jour quand j'ouvre les fenêtres en se réveillant, ils avaient pris les habits de cette dame et ils avaient été les suspendre sur les poteaux électriques. Les gens s'amusaient comme ils pouvaient. Deux autres filles qui habitaient en dessus de chez nous, il faut se rendre compte que c'était des toiles en ce temps-là, les habits, qu'on blanchissait au soleil, on faisait tout un tintoin et bien on lui avait pris tout ça pour lui foutre ça aux toilettes. On les connaissait pour leur fortune. Des autres, c'était des gens qui étaient très curieux et très médisants, on pouvait pas passer sur la route sans voir quelqu'un à la fenêtre, ils leur en ont fait des bêtises à ces gens-là. C'était, comme qui dirait pour se payer la tête des gens, quoi. Si tu étais curieux ou autre, on te le faisait savoir. C'était comme cela que ça se faisait, les gens ensemble. Ils en ont fait des bêtises. On se payait la tête des gens, en quelque sorte.

Moi, je ne retournerai pas dans mon village natal. Oh, non, je suis sortie, je ne rentre plus. J'allais avant pour voir maman. Quand j'étais mariée, que j'étais enceinte du premier, j'allais gouverner encore en dessous de mon village le bétail des parents. Un jour, je montais depuis en bas jusque chez mes parents pour soigner maman, le lendemain, je montais où j'habitais depuis mon mariage soigner mes plantes, je ne suis pas restée un jour dormir où je gouvernais les vaches pendant 1 mois et demi, il faut croire que mes jambes étaient bonnes en ce temps là. Mais je ne voudrais plus retourner dans mon village, il y avait trop de coups tordus, mon père disait ce qu'il pensait de ces gens-là, non je n'aurais plus envie d'y habiter.

A propos de la confession et du curé ...

La confession, qui peut dire ? On en parle et on recommence (gros rire). Non, moi j'y crois pas aux confessions. Disons il faut aussi dire, je ne recommencerai plus, autrement cela ne vaut rien. Vous savez, certains étaient très attachés à la religion, à la confession, aller à la messe et au fond, cela marchait tout à l'envers. C'est joli d'aller se confesser, mais il faut tenir après.

Le curé, c'était le maître de tout, il s'occupait de tout, même du couple autrefois. Pour dire, c'était le plus cultivé de tout le village. On se remettait chez lui pour des choses que normalement, si les gens avaient été un peu plus cultivés, ils auraient fait eux-mêmes. C'était le grand patron, c'était des artistes ... (rire). Je vous ai raconté cette histoire en classe, j'étais en classe avec des filles qui avaient 3 ans de plus que moi, c'était des travaux d'aiguille, des petits pantalons de bébés et d'autres habits encore. Un beau jour, un petit pantalon a disparu, l'institutrice demande qui a volé le pantalon, personne. Elle fait venir le curé. Avant la cure, c'était un beau train de campagne, c'était une jolie ferme. Le curé est venu un jour avec un magnifique coq en classe, le curé dit que nous devons toutes caresser le coq et qu'il chanterait quand la main de celle qui avait volé le pantalon le caresserait, la voleuse s'est tout de suite annoncée et a rendu le petit pantalon, on n' a pas eu besoin de caresser le coq (rire) ...

Anne-lise BEZENCON SIERRO
Trogne
1969 St-Martin
027/ 281.33.65.

Section des Sciences de l'éducation
EDS
mars 1998

RESUME DU MEMOIRE DE LICENCE INTITULE :

La vie des femmes du Val d'Hérens (VS) et leurs rôles au sein de leur communauté
villageoise (1900-1950).

Ce mémoire traite du rôle des paysannes de montagne dans leur communauté villageoise au début du siècle. En effet, à partir d'une dizaine d'entretiens, j'ai essayé de cerner la vie des femmes de montagne dans deux villages valaisans : Vex et Hérémence.

La centralité de leurs rôles, du point de vue économique et familial, est l'hypothèse première de ce travail, qui se confirme tout au long de ma recherche.

Mais au-delà de cette première hypothèse, il s'agit de s'interroger sur d'autres questions aussi essentielles que la première, à savoir, par exemple, la nature des relations hommes-femmes dans la société paysanne du début du siècle.

A travers la gestion du quotidien, de l'argent, nous découvrons des portraits de femmes qui disent ceci : 1. Elles parlent de lutte, de relations empreintes d'une certaine violence dans les rapports hommes-femmes. 2. Elles dénoncent certaines injustices face à des différences de traitement et de considération entre hommes et femmes 3. Elles revendiquent le droit à se gérer elles-mêmes.

Ces paroles de femmes nous obligent en quelque sorte à dépasser une image contradictoire qui surgit à notre esprit quand on pense aux paysannes de montagne : images de femmes fortes et toutes-puissantes, mettant au monde et nourrissant une famille souvent nombreuse et images de femmes écrasées par le travail et soumises au monde des hommes.

Nous retrouvons également un tableau contradictoire pour la femme moderne, qui apparaît, après l'image de la paysanne de montagne, comme libérée, tout en étant prise dans de nouvelles normes sociales tout aussi imposantes.

En conclusion, ce travail essaie de montrer en quoi le rôle des paysannes de montagne a été central aussi bien du point de vue économique que familial (construction d'un Modèle et d'un contre-Modèle), alors même que son rôle n'a pas été reconnu socialement et qu'il n'a pas été rendu visible au niveau de son statut.